3 1761 09939115 3

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

POËSIES DIVERSES

DE MONSIEUR

DE SÉGRAIS,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

LES EGLOGUES.

L'ATHIS,

POËME PASTORAL.

LES ODES, EPITRES, ELEGIES, CHANSONS, STANCES, &c.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS;

Chez { La V. DELORMEL, ruë du Foin, à l'Image sainte Geneviéve. ET RENE' JOSSE, au coin du Marché-Neuf, vis-à-vis la ruë Neuve Notre-Dame.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LF
S455poe
604410
22.3.55

AVIS AU LECTEUR.

AU lieu de ces Préfaces souvent inutiles, j'ai crû qu'il seroit plus à propos d'ajoûter à la fin des Eglogues les deux Lettres écrites sur la premiere. Je les ai misés comme un échantillon de ce qu'on pourroit m'objecter sur leur sujet & de ce que j'aurois à y répondre. Je ne justifie aucun des autres ouvrages : beaucoup de personnes qui ont vû naître les premiers, peuvent être témoins qu'il y en a tel que j'ai fait dans une fort grande jeunesse, & que ce n'étoit point dans la pensée qu'ils dussent jamais voir le jour ; mais ayant vû que les Libraires en avoient déja fait imprimer quelques-uns pleins de fautes, j'ai crû qu'il valoit encore mieux en prendre un peu de soin que de les abandonner de la sorte. L'accueil qu'on leur a fait a passé l'opinion que j'en avois conçûë, & m'enhardit à les augmenter, peut-être mal à propos ; si je m'en rapporte néanmoins à l'approbation de mes amis, je puis esperer que ce que j'ajoûte à cette troisiéme édition, ne la rendra pas moins sup-

portable que les précedentes, ce que je dis seulement en faveur de l'Hymne pour le Portrait de MADEMOISELLE, & de l'Eglogue de la Paix que j'ai moins négligés que le reste. Ceux qui ont lû autrefois le petit Poëme d'Athis y trouveront un notable changement : Bien qu'il soit difficile d'élever l'édifice bien haut, quand les fondemens en sont foibles, j'ai tâché de profiter de mes fautes, suivant l'opinion de ceux qui tiennent que les premieres éditions ne servent que pour les apprendre : je ne rougis donc point de mes vieilles erreurs ; & m'en croïant moins incapable que jamais, je les soûmets encore au jugement qu'on en voudra faire : les moindres choses trouvent des partisans & des censeurs. Je supplie seulement les Sçavans de considerer que s'il y a quelques traits dans la cinquiéme Eglogue, où je me suis un peu élevé au-dessus du stile propre à ce genre d'écrire ; si la sixiéme en est beaucoup plus éloignée, & si la plûpart des pensées qui les composent sont plus amoureuses que champêtres, je ne l'ai fait qu'après avoir remarqué que le goût de mon siécle s'y portoit, & qu'elles plaisoient davantage de cette sorte aux Dames & aux gens de la Cour : en cela je leur ai fait un sacrifice volon-

taire de mes propres sentimens, & j'avoue que de moi-même je me porterois bien plus volontiers à une entiere imitation des choses antiques, comme à la regle la plus juste que l'on puisse choisir. Mais d'ailleurs c'est un assés grand déplaisir d'être assûré qu'on fait bien & d'avoir le malheur de ne pas plaire ; c'est néanmoins celui où l'on s'expose bien souvent quand on s'attache au jugement du petit nombre, qui dédaigne la multitude, & qu'on ne fait point comme ces habiles & mauvais Orateurs que Petrone compare aux Parasites, qui se soucient beaucoup moins de ce qu'ils sçavent être bien dit, que de ce qui peut plaire aux ignorans dont ils courent les tables. Il semble qu'il soit incompatible d'écrire pour ce siécle-ci & pour ceux qui sont à venir : mais quoi, c'est une folie de s'amuser à avoir raison, quand on dispute devant des Juges qui ne l'entendent pas. S'exposer au Public, c'est apprêter quantité de jugemens, peu de bons, beaucoup de mauvais. Si une chose est écrite avec conduite, avec grace, & avec naïveté, tous les demi-beaux esprits qui n'y trouvent point le brillant des fausses pointes, ou qui ne se sentent point

piqués par quelque figure fausse, comme leur sens, ne font pas grand cas de l'ouvrage ni de l'Auteur. Il y a long-tems qu'on a dit que de la portée du Lecteur dépend le destin du Livre ; & c'est encore une raison pourquoi les Préfaces sont presque toûjours superfluës ; car on ne donne point le bon goût à qui ne l'a pas, & il est facile de se tromper dans le jugement que l'on fait de ses ouvrages ; c'est pourquoi le meilleur est d'en rien dire.

La Harpe, Cours de Littérature ; Tome VI, page 398.

VIE DE MONSIEUR DE SÉGRAIS,

Tirée des Hommes Illuſtres, par le R. P. NICERON, *Barnabite.*

JEAN-RENAUD DE SÉGRAIS, nâquit à *Caën* le 22. Août 1624. & y fit ſes études dans le Collége des Jéſuites.

Après ſa Philoſophie, il fut quelques années ſans ſe déterminer à aucun état. Pendant ce tems-là il s'occupa à la Poëſie Françoiſe, qu'il cultiva juſqu'à la fin de ſa vie, & qui ne lui fut pas infructueuſe, puiſqu'elle lui ſervit auſſi-bien qu'à ſes quatre Freres & à ſes deux Sœurs, pour les retirer du mauvais état, où la bonté ruineuſe d'un pere diſſipateur les avoit laiſſés.

Une Tragedie ſur la mort d'Hippolyte, le Roman de Berenice, dont il hazarda ſeulement les deux premieres parties, & pluſieurs petits Ouvrages de Poëſie ſur divers ſujets, furent les prémices de ſon eſprit, qui parurent dans ſa Province.

Il n'avoit encore que 19 ou 20 ans lorſque le

Comte de Fiesque, fils de la Gouvernante de Mademoiselle, fille aînée du Duc d'Orleans, Gaston, fut éloigné de la Cour & se retira à Caën; pendant le séjour qu'il y fit, il prit du goût pour M. de Segrais, & l'emmena à la Cour lorsqu'il y fut rappellé. Ce fut là qu'il acheva de se former, & qu'il acquit la politesse & le bon goût qui ont parû depuis dans ses Ouvrages.

Le Comte de Fiesque le fit entrer en 1648. au service de Mademoiselle, en qualité de Gentilhomme ordinaire, & il y demeura jusques vers l'année 1672. que cette Princesse, croyant avoir quelque sujet de se plaindre de sa conduite, le fit rayer de l'état de sa Maison. Elle nous apprend elle même dans ses Mémoires le sujet qui lui attira sa disgrace. Elle y rapporte, que Segrais, ne vouloit point qu'elle se mariât avec Monsieur de Lausun, & qu'il aimoit mieux que ce fût avec Monsieur de Longueville; que quand l'affaire de Monsieur de Lausun eut été rompuë, il alla avec Monsieur Guilloire, Secretaire de ses Commandemens, voir Monsieur de Chanvalon, Archevêque de Paris; pour lui dire que c'étoit un scandale que Mademoiselle vît toûjours Monsieur de Lausun & qu'il étoit obligé en conscience d'y mettre ordre; ce que ce Prélat lui ayant dit, elle donna ordre à Segrais de sortir de chés-elle.

Monsieur de Segrais ne manqua pas alors de ressources. Madame de la Fayette, eût la générosité de lui donner un appartement chés-elle, & il nous apprend * lui même que Monsieur de Longueville lui envoya aussi tôt apres deux cens pistoles, en le chargeant très-expressément de n'en rien dire à personne.

* Segraisiana p. 75.

Lassé enfin de vivre dans le grand monde, il se

retira à Caën, réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours. Il y épouſa une riche Héritiere qui étoit ſa parente, & ce mariage le mit en état de vivre à ſon aiſe ſelon ſa qualité, & de faire un établiſſement conſidérable. Perſonne ne marque l'année où il ſe maria; mais on peut juger que ce fut en 1679. par ce paſſage du Segraiſiana, qui contient une particularité de ſa vie, qui doit trouver ici ſa place. * P. 135.

Madame de Maintenon, dit-il, en cet endroit, a voulu me mettre auprès de Monſieur le Duc du Maine, en la même qualité que M. de Court, qui fut appellé à mon défaut. Je venois de me marier & j'avois par mon mariage honnêtement de quoi vivre dans l'indépendance, & même mon beau-pere & ma belle-mere, qui étoient fort âgés, que je conſultai là-deſſus, me répréſenterent que j'avois de quoi raiſonnablement me contenter, qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelleroit bien tôt, & qu'alors je pourrois vivre ſans avoir rien à ſouhaiter; je conſiderois encore, que j'avois en ce tems-là 55 ans, & qu'il falloit au moins pour attendre la récompenſe des ſervices que je pourrois rendre à Monſieur le Duc du Maine, une dixaine d'années, & je n'avois aucune certitude de vivre ſi long-tems: De plus j'avois déja un peu de ſurdité, & ce fut le prétexte que je pris pour m'excuſer. Madame de Fontevrault, ſœur de Madame de Monteſpan, me manda qu'il ne s'agiſſoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler. Je fis réponſe que je ſçavois par expérience, que dans un Païs comme celui-là, il faloit avoir bons yeux & bonnes oreilles. En effet il faut y connoître parfaitement ſon monde & parler plus ſouvent à l'oreille qu'à haute voix. Ainſi je demeurai comme j'étois.

Monsieur de Segrais avoit été reçû à l'Academie Françoise dès l'année 1662. & comme celle de Caën, étoit demeurée sans Protecteur depuis la mort de François de Matignon, Lieutenant de Roy en Normandie, arrivée en 1675. il en recueillit les membres chés-lui, où il fit accommoder un appartement fort propre pour y tenir leurs assemblées.

Il fut affligé pendant les derniers mois de sa vie d'une langueur, causée par une hydropisie, qu'il regarda comme une faveur du Ciel & dont il sçut profiter en Chrétien.

* On s'est trompé dans la Description du Parnasse François, en mettant sa mort le 25. Sept.

Il mourut* le 25 Mars 1701. dans sa soixante-dix-septiéme année ; ses talens ne se bornoient pas à bien écrire, il avoit encore beaucoup d'agrémens dans la conversation. Il sçavoit mille choses agréables & il les racontoit d'une maniere qui faisoit autant de plaisir que les choses mêmes. Quand il avoit une fois commencé il ne finissoit pas aisément ; & Monsieur de Matignon disoit avec sujet, qu'il n'y avoit qu'à monter Segrais & à le laisser aller. Il ne parloit pourtant jamais trop au gré de ceux qui l'écoutoient, & l'extrême surdité où il étoit tombé sur la fin de ses jours, n'empêchoit pas que les Personnes les plus distinguées ne l'allassent voir, pour le plaisir seul de l'entendre. C'étoit un homme doux, complaisant, aimant à faire plaisir & ne disant jamais rien de désobligeant de personne

Monsieur de la Monnoye fit à l'occasion de sa mort cette Epigramme, qu'on a attribué mal-à-propos à l'Abbé Testu, dans un Recüeil d'Epigrammes, publié en 1720.

Quand Ségrais, affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux champs Elysiens,

Virgile, en ~~bon~~ beau François, lui fit une harangue ;.
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
Si je sçais, lui dit-il, le fin de votre Langue,
C'est vous qui me l'avez appris.

CATALOGUE DE SES OUVRAGES.

1. *Athis, Pastorale. Paris*, 1653. *in*-4°. Cette piece de Poësie que M. *de Segrais* fit en l'honneur de son Païs, a mérité l'approbation de M. *Huet*, qui la trouve préférable à ses autres Ouvrages par la nouveauté de l'invention & par l'agrément de la fiction ; quoique l'obscurité des lieux que *Segrais* a choisis pour être le theâtre des avantures qu'il décrit, & qui ne sont connus que par ceux qui les habitent, ayent fait perdre à cet Ouvrage une partie des applaudissemens qu'il méritoit.

2. *Les Nouvelles Françoises, ou les divertissemens de la Princesse Aurelie. Paris.* 1657. *in*-8°. 2. *vol.* Ce sont des Historiettes qu'il avoit composées pour amuser Mademoiselle à *S. Fargeau*, où elle étoit retirée. Comme il n'en avoit fait tirer que peu d'exemplaires, le livre étoit rare avant la réimpression qu'on en a fait en 1722. *Paris*, *in*-12. 2. *vol.*

3. *Diverses Poësies Paris* 1658. *in*-4°.

4. *L'Eneide de Virgile traduite en Vers François. Paris in*-4°. 2. *vol.* Le premier en 1668. & le second en 1681. It. 2. *édit. Amsterdam* 1700. *in* 8°. 2. *vol.* & depuis à *Lyon* 1719.

5. *Les Georgiques de Virgile traduites en vers François, Ouvrage Posthume. Paris* 1712. *in*-12°. à *Lyon* 1719. *avec une Epître dédicatoire à Madame la Maréchale Duchesse de la Ferté* Ces deux traduc-

tions ſont eſtimées des connoiſſeurs, qui trouvent que *Segrais* a eu l'art de rendre toutes les beautés, les graces, & l'agrément, qui ſe trouvent dans le Poëte Latin, du moins autant que cela eſt poſſible.

6. Segreſiana, ou mélange d'Hiſtoire & de Litterature, recüeilli des Entretiens de M. de Segrais. Ses Eglogues & l'Amour guéri par le temps, Tragedie-Ballet du même Auteur, non imprimée. Enſemble la Relation de l'Iſle imaginaire & l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie, imprimée en 1646 par l'ordre de Mademoiſelle. *La Haye 1722. in-8°.* Cette premiere édition a été faite à *Paris*, & a été ſuivie d'une autre faite en 1723. *Amſterdam in-12.* qui eſt beaucoup plus belle. La Préface qu'on voit à la tête de l'une & de l'autre eſt de M. *de la Monnoye*: On y dit que les particularités contenuës dans le *Saigraiſiana* ont été recüeillies par les ſoins d'un illuſtre Conſeiller d'Etat, (c'eſt à-dire, M. *Foucault*, Intendant de *Caën*) dont la maiſon étoit le rendez vous de tout ce qu'il y avoit à *Caën* de perſonnes de mérite & de qualité. M. *de Segrais* y étoit reçû avec diſtinction, lorſque ſa ſanté lui permettoit de s'y trouver; il y avoit pour lui une place de réſerve auprès d'une tapiſſerie, derriere laquelle un homme de confiance étoit caché, qui écrivoit ce qu'il diſoit, & c'eſt de là qu'a été tiré le *Segraiſiana* dans lequel il y a pluſieurs faits ſinguliers & curieux, quoiqu'on ne puiſſe nier * qu'il

* Pour ce qui regarde ces faits qui ne méritoient pas d'être conſervés à la poſterité, le Compilateur auroit dû lui en épargner la lecture en les laiſſant dans l'oubli. Quand à ceux qui ſont évidemment faux, de qui les tient-t'on? eſt-ce de M. de Segrais même, ou du Compilateur? n'eſt-ce pas dire que l'un ou l'autre en impoſe?

n'y en ait plusieurs qui ne méritoient pas d'être conservés à la posterité, & d'autres évidemment faux.

Les Eglogues sont au nombre de sept, & on y a joint une Lettre de M. *Ogier* sur la premiere avec la réponse de M. *de Segrais*, qui excelloit principalement dans ce genre de Poësie. » Tout le monde » convient, dit M. *Baillet*, * qu'il a bien pris le ca- » ractere de l'Eglogue, & qu'il a sçû attraper ce » point de la simplicité & de la pudeur, que les » anciens avoient sçû exprimer, sans pourtant avoir » rien de la bassesse & des manieres niaises où sont » tombés plusieurs de nos faiseurs d'Eglogues Fran- » çoises, qui ont voulu imiter cette naïveté ancien- » ne, pour ne pas sortir du caractere Bucolique. » Ses figures sont douces, ses mouvemens y sont » temperés, & formés sur les mœurs que doivent » avoir les personnages qu'il emploïe. Les pensées » y sont ingenuës, la diction y est pure & sans affec- » tation, les Vers y sont coulans. Ce sont des ma- » nieres toutes unies & des discours tout naturels. » Enfin on juge qu'il est très-difficile de bien écrire » en ce genre avec plus de douceur, de tendresse » & d'agrément.

* Jugement des Sçavans.

C'est ce qui a fait dire à *Despreaux* en invitant les Poëtes à célébrer la gloire de *Loüis le Grand*:

Que Segrais dans l'Eglogue enchante les Forêts.

Il avoit appris cette simplicité & cette naïveté de *Malherbe* qu'il avoit beaucoup étudié, & pour lequel il avoit une estime si particuliere, qu'il fit faire en pierre sa statuë plus grande que le naturel, la fit élever dans une niche faite exprès à la façade

de sa maison à *Caën*, & fit graver au-dessous sur un marbre noir ces quatre Vers.

— Malherbe, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Segrais, enchanté de ta gloire,
Te consacre ce monument.

L'Amour guéri par le tems n'avoit pas encore été imprimé; M. *de Segrais* avoit composé cette Piece pour être mise en chant, & l'avoit donnée à M. *Lulli* pour cela : maisce Musicien se souvenant d'un petit chagrin qu'il croïoit avoir autrefois reçû de M. *de Segrais* chez Mademoiselle, la garda trois mois entiers, après lesquels il la renvoïa, comme ne pouvant y travailler parce que les Vers, disoit-il, en étoient trop durs & rebelles au chant.

7. *La Princesse de Clèves. Paris.* 1678. *in*-12. 4. *vol.* It. *Paris.* 1689. & 1700. *in*-12. 2. *tom.* &c. » Trois » beaux esprits, dit le P. *le Long*, dans sa *Bibliotheque* » *historique de la France*, ont contribué à la composi- » tion de ce Roman, qui est bien écrit & a eu beau- » coup de succès; *François VI.* Duc de la *Rochefou-* » *cault*, mort en 1680. en a fourni les sentimens; » les maximes & les intrigues sont de l'invention de » *Marie-Madeleine de la Vergne*, Comtesse de *la* » *Fayette*, morte en 1693. & le tout a été mis en » œuvre avec autant d'esprit que de délicatesse, par » *Jean-Renaud de Segrais.* Il est vrai que M. *de Segrais* lui-même paroît dans le *Segraisiana* p. 9. attribuer entierement cet Ouvrage à Madame de *la Fayette*, lorsqu'il y dit : » *La Princesse de Cleves* est » de Madame de *la Fayette*, qui a mépriſé de répon- » dre à la Critique que le P. *Bouhours* * en a faite.

* Cette Critique est de M. de Valincour.

Mais il s'explique autrement plus bas p. 73. où il en parle comme d'un Ouvrage qui étoit de lui. » Celui, dit-il, qui a critiqué la *Princeſſe de Cleves* » a trouvé mauvais, *&c.* La raiſon pourquoi je ne » voulus pas prendre la peine de lui répondre, c'eſt » qu'il n'avoit aucune connoiſſance des regles de » ces ſortes d'Ouvrages, ni de l'uſage du monde, » & que je faiſois beaucoup plus d'état de l'appro- » bation de Madame la Comteſſe de *la Fayette* & de » M. de *la Rochefoucault*, qui avoient ces connoiſ- » ſances en perfection.

8. *Zaïde*, *Hiſtoire Eſpagnole. Paris in*-12. Ce petit Roman qui a été imprimé pluſieurs fois avec le Traité de l'*Origine des Romans* de M. *Huet*, porte partout dans le titre le nom de M. de *Segrais*. M. *Huet* veut cependant dans ſes *Origines de Caën*, p. 409. qu'il ſoit de la Comteſſe de *la Fayette* : » Je » l'ai vû, dit-il, ſouvent occupée à ce travail, & » elle me le communiqua tout entier piece à piece, » avant que de le rendre public. Et comme ce fut » pour cet Ouvrage que je compoſai le Traité de » l'*Origine des Romans*, qui fut mis à la tête, elle » me diſoit ſouvent que nous avions marié nos en- » fans enſemble. M. *de Segrais* ne diſconvient point de ce fait, mais il nous apprend qu'il a contribué en quelque choſe à ce Livre. » *Zaïde*, dit-il dans le » *Segraiſiana*, qui a paru ſous mon nom, eſt de » Madame de *la Fayette*. Il eſt vrai que j'y ai eu » quelque part, mais ſeulement pour la diſpoſition » du Roman, où les regles de l'art ſont obſervées » avec exactitude.

V. M. *Huet*, *les Origines de la Ville de Caën*; *la Préface du Segraiſiana*; *la deſcription du Parnaſſe François*; *Baillet Jugement des Sçavans ſur les Poëtes.*

IN ECLOGAS GALLICAS JOAN. REGINALDI SEGRÆSII, POËTÆ TENERRIMI ET INTER BUCOLICOS PRÆSTANTISSIMI.

Myrtea, Paſtores, tenero date ſerta Poëtæ,
Qui cecinit cultis paſcua veſtra modis:
Qui Venerem cœlo veſtros deduxit in agros,
Et docet agreſtes verba venuſta loqui.
Talis in apricis formoſa ad flumina campis
Paſcebat niveas pulcher Adonis oves.
Non alios Paſtor calamos inflavit Apollo;
Non alios docto concinit ore ſonos.

Ægid. MENAGIUS.

IN EJUSDEM CARMINA.

Præmia Segrætius Veneris dum pingit & ignes
Solertique manu blandus amare docet;
Dulcis Amor celſo præceps delapſus Olympo
Ex alâ pennam detrahit ecce ſuâ,
Hæcque ſuo præſtans ſic fatur munera Vati,
Si pereat Liber hic, ipſe peribit Amor.

A. T. G.

IN VENUSTISSIMA JOAN. REGINALDI SEGRÆSII, POËMATA.

ODE.

DUm leves inflat calamos Segræſus,
Audiant miſtis juvenes puellis,
Suave quos ridens Cytherea blando
Contigit igni.

Eſſe non ulli vacet otioſo;
Vulgus impurum procul hinc faceſſat;
Præbeat neu quis malè feriatam
Cantibus aurem.

Ridet hîc paſſim Venus, hîc ſagittis
Ludit intentis volucer Cupido,
Hîc choros zonis charites ſolutis
Ducere gaudent.

Quos ad Amphryſum numeros Apollo
Nepibus quondam cecinit remotis:
Hic modis audax paribus Segreſi
Reddit arundo.

Cum ſacro tales daret ore cantus,
Olenam junco viridem paluſtri*
Non ſemel ſumma caput efferentem,
Vidimus undâ.

*L'Orne Riviere qui paſſe à Caën.

Interim venti ſteterunt ſilentes,
Atque ſuſpenſos tenuere curſus.
Olenæ Patris requieſſe fertur
Immemor urna.

Quin & arrectæ procul audierunt
Aure Segræſum bibula canentem
Naiades glauco niveum revinctæ
Corpus amictu.

Vidimus curſim Dryades relictis
Saltibus lætas properare circum &
Pana currentem ſimul efficaci
Carmine ductum.

Una præ multis tenero benignam
Carmini mentem Dryas applicabat,
Unde frondenti potuere rumpi
Ilia Mopſo.

Petrus-Daniel HUETIUS.

REFLEXIONS

REFLEXIONS SUR L'EGLOGUE.

I. Reflexion.

IL y a trois choſes à conſiderer dans l'Eglogue. Sa matiére, ou le ſujet ; la forme & les interlocuteurs. La matiere & la forme en conſtituënt la nature : les interlocuteurs ne ſont, pour ainſi dire, que l'inſtrument dont le Poëte ſe ſert pour exécuter ſon ſujet. Souvent il eſt lui-même le Poëte & l'inſtrument, comme Théocrite dans ſes Idylles 2. 3. 7. & pluſieurs autres : comme Virgile dans ſes Eglogues 2. 4. 6. & 10. & Monſieur de Segrais dans ſa premiere, 3. 4. & 6. Paſtorale.

Il n'eſt pas difficile de ſe former une parfaite idée de l'Eglogue. Il ne faut que ſe tranſporter parmi ceux qui habitent la Campagne, & conſidérer en leurs perſonnes la nature telle qu'elle doit être par elle-même ; car ſi elle eſt corrompuë, ce n'eſt que par accident ; alors cette inclination qui porte les hommes à produire leur ſemblable, ſera une inclination honnête, parce qu'elle ne paſſera pas les bornes qui lui ſont preſcrites : & cette même inclination, cette amour exemte de troubles, de ſoupçons jaloux & de tout crime ſera la matiere de l'Eglogue.

Par ce trouble, par ces ſoupçons jaloux, dont l'amour doit être exemte, il faut entendre ces mouvemens effrenez d'une ame criminelle, capable de ſe porter à toutes ſortes d'excès. Ainſi Virgile dans

ſon Gallus, & M. de Segrais dans ſa ſixiéme Eglogue, ne ſe ſont point écartés de la regle. Cependant, s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, il me ſemble que l'Eglogue demande quelque choſe de plus doux; que l'amour romaneſque eſt tout à fait étrangere à l'Eglogue, & qu'un amant expirant ou prêt à ſe donner la mort, ſeroit mieux placé ſur le Théâtre.

II. Reflexion

Le but que le Poëte doit ſe propoſer, c'eſt de plaire; pour plaire, il faut ſouſtraire aux yeux du Lecteur tout ce que la Campagne peut avoir de groſſier & de déreglé, toutes obſcenités, toutes ruſticités, tout emportement, fureur, violence, &c. C'eſt en quoi M. de Segrais a parfaitement réuſſi: il l'emporte en cela ſur Virgile ſon modéle, à qui il eſt échapé quelques obſcenités. Je ne dis rien de Théocrite, on ſçait qu'il eſt plein de ruſticités, & qu'il eſt obſcene dès la premiere Idylle.

III. Reflexion.

Tout ce qui peut faire le ſujet des entretiens des Bergers, peut ſervir de matiere à la Poëſie Paſtorale. Ne parle t'on à la campagne que d'amour, de jeux, de plaiſirs? S'il arrive qu'un loup malgré la vigilance d'un Berger, ait emporté une brebis, qu'une tempête violente ait ruiné les moiſſons, que la fureur de la guerre ait porté la déſolation dans quelques Hameaux, en un mot, ſi quelque évenement heureux inſpire de la joye, ſi au contraire quelque accident funeſte cauſe de la douleur, tout cela ne fait t'il pas le ſujet des converſations des Bergers?

C'eſt donc une erreur de croire, comme le croit M. de Fontenelle, que la Poëſie paſtorale ne doit rouler que ſur l'amour ; c'eſt donc une erreur de la part du P. Rapin, de penſer que la Poëſie paſtorale ne doit parler que de ce qui regarde la campagne, c'eſt-à-dire de choſes peu conſidérables, comme ſont les affaires des Bergers, & ſur tout leurs amours, pourvû qu'elles ſoient pures & innocentes, & qu'elles ne ſoient point troublées par de vains ſoupçons de jalouſie. * *Quapropter res arduas vitet Poëtica Paſtoralis, ne ab ingenio tantiſper recedat ; occupet ſe autem circà res ruſticas, per ſe planè tenues, ut ſunt negotia Paſtorum, amores imprimis, ſed candidi illi & innocentes, non vanis Zelotypiæ ſuſpicionibus inquieti, non contaminati ſtupris, rivalitates ſine cædibus, &c.*

* *De Carmine Paſt.* Part. 1. pag. 45.

Penſer comme M. de Fontenelle & le P. Rapin, ce ſeroit condamner Virgile, qui dans ſa quatriéme Eglogue oublie abſolument l'amour. Pour M. de Segrais, il ſera plus du goût de nos modernes, parce que du moins dans ſon Eglogue de la Paix, il exhorte Eurilas à ſoupirer une amour tendre & diſcrete.

Je remarquerai en paſſant que dans le même tems que le P. Rapin ôte à la Poëſie paſtorale le droit de traiter les plus grands ſujets, il met en Eglogue ce que notre Religion a de plus élevé.

IV. Reflexion.

Pourquoi veut t'on réduire les Bergers à ne chanter que des bagatelles, à ne parler que d'amour, de fleurs, de moutons, & d'autres choſes ſemblables ? c'eſt que nos préjugés ſont toûjours la regle de nos déciſions, & que nous jugeons du tems paſſé par

le tems préſent. Aujourd'hui les Bergers ſont miſerables & groſſiers ; de là on conclud qu'ils étoient tels dans l'antiquité. Quoi ! ces Bergers du ſiécle d'or, car ce ſont eux que le P. Rapin veut qu'on mette ſur la ſcene, ces hommes nés dans le plus beau païs du monde, ſous un climat fort doux, & avec un heureux genie, auroient manqué de politeſſe ! Ne ſont-ce pas ces premiers Bergers qui nous ont tranſmis les arts & les ſciences ? la Géometrie, l'Aſtronomie, la Muſique, la Poëſie n'ont-t'elles pas pris naiſſance parmi eux ? or, puiſque ces premiers Bergers étoient polis, ſpirituels, & même Rois & fils de Rois, pourquoi ne leur ſeroit-t'il pas permis de s'élever ? Parfaitement inſtruits dans leur Religion, pourquoi ne pourroient-t'ils pas prendre un ton plus haut, lorſqu'ils chantent les loüanges de la divinité qu'ils adorent ? Nés avec des ſentimens nobles & élevés, pourquoi les voudroit-t'on faire ramper dans leurs Chants ?

Mais qu'entend-t'on par ce qu'on appelle ſiécle d'or ? veut-t'on parler du ſiécle de Saturne ? c'eſt nous renvoïer à un tems qu'un homme un peu inſtruit regardera toûjours comme fabuleux ; c'eſt vouloir qu'on imite des hommes qui n'ont jamais exiſté que dans l'imagination des Poëtes. Veut-t'on parler de ces tems heureux où le monde encore dans le berceau ne connoiſſoit point le vice ? Que l'on conſerve donc à ceux qui vivoient alors le caractere de perſonnes polies & ſpirituelles : qu'on leur rende les expreſſions figurées & énergiques dont elles ſe ſervoient ; qu'on leur faſſe parler un langage, & traiter des ſujets dignes d'elles.

V. Reflexion.

Il faut distinguer deux sortes de Bergers ; les uns polis, spirituels, comme je l'ai déja dit, tels que les Princes que l'on travestit, tels qu'étoient les Bergers des premiers tems. Ces Bergers sont en droit de traiter les plus grands sujets, & d'élever la voix pour chanter les Heros & les Dieux. Ainsi les figures, les images, les sentences conviennent parfaitement à leur caractere. Les mœurs, leurs sentimens, leurs expressions doivent répondre à la politesse qui leur est naturelle. Parmi tout cela, il faut leur donner un air champêtre ; car ce seroit pécher contre les regles, que de leur faire oublier l'habit qu'ils portent, de même que ce seroit les dégrader, &, pour ainsi dire, faire violence à la nature, que de les faire parler comme des Bergers ordinaires. Voilà précisement en quoi consiste la difficulté de l'Eglogue. C'est ce que le P. Rapin n'a pas compris, & ce que M. de Segrais a fort bien entendu. Il ne s'oublie point, il se souvient par tout que ses Bergers parlent à des gens de condition, & que ces mêmes Bergers ne sont que des habitans de la campagne.

Il y a une autre espece de Bergers, gens du commun, gens ordinaires. Pour mettre ma pensée dans tout son jour, je partagerai la campagne, comme on pourroit partager une Ville. Une Ville un peu célebre est composée de Personnes de distinction, à qui la naissance donne le premier rang & des sentimens nobles ; & l'éducation une certaine politesse que n'ont pas ceux qui leur sont inferieurs. Le reste est un mélange d'honnêtes gens,

de bons Bourgeois, qui joignent à des manieres plus simples un certain esprit, une certaine politesse ; il s'en trouve même parmi eux qui ne le cedent aux premiers, que parce que le hazard n'a pas voulu qu'ils eussent une origine aussi illustre. Tel étoit autrefois l'état de la campagne. Elle comptoit parmi ses Habitans des Princes & des Héros ; & ces Princes avoient parmi leurs Sujets un grand nombre de gens qui étoient aussi éloignés de ce qu'on appelle vile populace, qu'ils s'écartoient moins de la politesse de leurs Chefs. C'est cette vile populace, ce sont ces mercenaires que la Poësie Pastorale ne peut souffrir, parce que leurs discours ne seroient pas supportables aux gens polis pour qui l'on écrit.

VI. Reflexion.

Les Anciens ne distinguoient que trois sortes de Bergers. Les premiers faisoient paître les Bœufs. Les autres avoient soin des Chévres, & ceux qui nourissoient des Porcs étoient les derniers & les moins considerables. *Subulci*, dit Vossius, * *ob sordes animalis, cui animam pro sale datam ex Chrysippo aiebat Varro, Pastorum omnium fuere contemptissimi.* S'ils n'avoient pas compris les Laboureurs dans la premiere espece, ils en auroient ajoûté une quatriéme, parce que l'estime qu'ils faisoient des Bœufs auroit rejailli sur ceux qui étoient obligés d'en avoir.

* Inst. Poët. l. 3. c. 8. §. 1.

VII. Reflexion.

Les Moissonneurs doivent aussi trouver place

dans la premiere espece de Bergers. Théocrite dans la dixiéme Idylle en introduit deux. Aux Moissonneurs je joindrai encore les Vendangeurs. Les uns & les autres avoient des Chansons qui leur étoient propres, & ces Chansons avoient des noms particuliers : celles des Moissonneurs étoient appellées ἰουλοι, ou Chanson sur la Moisson. ἐπιλήνια, ou Chanson sur le Pressoir, étoit le nom que l'on donnoit aux chants des Vendangeurs. Les premiers chantoient les loüanges de Cerés ; les autres, celles de Bacchus. Les Moissonneurs ou Laboureurs prioient Cerés de leur donner une récolte abondante & la remercioient de ses faveurs. Les Vendangeurs faisoient la même chose en l'honneur de Bacchus. Ces Bergers chantoient aussi leurs amours, témoin le *Battus* de la dixiéme Idylle de Théocrite. Ils exhortoient au travail, & donnoient dans leurs Chansons des regles sur la maniere de couper les Bleds, comme fait le *Milon* de la même Idylle. Moissonneur, Vendangeur, Laboureur sont donc des mots synonimes. Le Laboureur est appellé Moissonneur lorsqu'on le considere comme faisant la récolte des Bleds ; Vendangeur, lorsqu'il a la serpette à la main. L'un & l'autre se servoient de Bœufs pour travailler à la Vigne & pour labourer la terre. Ils composoient la premiere espece de Bergers & avoient le même nom. On les appelloit en Latin *Bubu'ci*, en Grec βουκόλοι. Aujourd'hui on ne met plus sur la Scene, & je ne sçai pourquoi, que ceux qui ont soin des Moutons, c'est-à-dire, ces Bergers que les Anciens appellent, *Opiliones*, ou *Upiliones*, & qu'ils rangent dans la premiere espece.

VIII. Reflexion.

La cauſe finale de la Poëſie Paſtorale, ſelon le P. Rapin, * c'eſt le plaiſir & l'utilité. Mais quel avantage en tirer, ſi elle eſt reſſerrée dans des bornes auſſi étroites que celles qu'il lui donne ? Si elle eſt preſque réduite au ſeul plaiſir que peuvent faire des diſcours ſimples, naïfs & plus polis que ne le ſont ordinairement les entretiens des gens de la campagne ? Au contraire ſuivant les principes que je viens d'établir, les Paſtorales ſeront auſſi utiles que les autres eſpeces de Poëmes : il n'y aura rien de grand qu'elles n'embraſſent. Elles adouciront les paſſions violentes : elles feront connoître le deſordre & le tumulte qu'elles portent dans l'ame ; ſous le voile Paſtoral elles inſinuëront les plus grandes verités : elles inſpireront les maximes de la plus douce morale : elles rendront hommage à la Divinité ; elles apprendront à avoir des ſentimens de reconnoiſſance pour les Dieux ou pour les hommes : elles plaindront, elles conſoleront dans leur malheur ceux que l'adverſité accable ; elles releveront leur courage abattu ; elles prendront part à la joïe de ceux que la fortune favoriſe ; elles inſpireront d'innocens plaiſirs, l'amour pour la vertu, l'horreur pour le vice.

* 2. Part. p. 69. & 70.

M. de Segrais étoit fort en état d'embraſſer tous ces ſujets ; mais il s'eſt borné à l'amour.

EGLOGUES
DE MONSIEUR
DE SEGRAIS,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE
Avec les Passages imitez des Auteurs Latins.

EGLOGUE PREMIERE.
A M. LE MARQUIS DE MONTAUZIER.

CHARLES DE SAINTE MAURE, DUC DE MONTAUZIER, Chevalier des Ordres du Roy, & Gouverneur de LOUIS DAUPHIN, premier Gentilhomme de sa Chambre, &c. Gouverneur des Provinces d'Angoumois, &c. Fils de Leon de sainte Maure, Sieur de Montauzier, & de Marguerite de Château-Briant, Fille de Philippe Sieur des Roches Barisault & du Puy-du-Fou.

CLIMENE.

TIRCIS mouroit d'amour pour la belle Climene, *étoit touché des attraits de*
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine ;
Ce Berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui ;
Errant à la merci de ses inquiétudes,

Formosum Pastor Corydon ardebat Alexim,

Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes ;
Et, des tendres accens de sa mourante voix,
Il faisoit retentir les rochers & les bois.
Climene, disoit-il, ô trop belle Climene,
1 Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces Chesnes hautains & si verds & si beaux,
Des humides Marais surpassent les Roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine,
Du plus pur sang des Dieux marquent votre origine.
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'eût jamais tant, que vous, d'éclat ni de pouvoir ;
2 Où vous portez vos yeux, les Forêts reverdissent,
Où vous disparoissez, toutes choses languissent ;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas.
3 Qui n'admire le lustre & la fraîcheur des roses,
(a) Aux roses qu'a l'Amour sur vos levres écloses ?
Où peut-on voir, qu'en vous, ces œillets, & ces lys,
Qui paroissent toûjours nouvellement cüeillis ?

Delicias domini ; nec quid speraret habebat.
Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat : ibi hæc incondita solus
Montibus & sylvis studio jactabat inani.
Virg. Egl. 2. v. 1. & seq.

1 *Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,*
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.
Virg. Egl. 1. v. 25.

2 *Omnia nunc rident ; at, si formosus Alexis*
Montibus his abeat, videas & flumina sicca.
Virg. Egl. 7. v. 55.

3 ——— *Mista rubent ubi Lilia multâ*
Albâ Rosâ ; talis Virgo dabat ore colores.
Virg. Æn. 12. v. 68.

(a) Aux Roses qu'a l'Amour, &c., *c'est-à-dire*, à voir les Roses que l'Amour a fait éclore sur vos lévres, qui n'admire pas le lustre, &c.

Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considerez tant de charmes divers,
Comme autant de sujets de mépriser mes Vers.
1 De votre belle bouche une seule parole,
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche & molle ;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire & vive est au Cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre ;
Mais toûjours vos rigueurs me déclarent la guerre :
2 Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des Loups,
Ce qu'est à nos Vergers l'Aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épis mûrs est la pluye orageuse,
Telle est votre colère à mon âme amoureuse.
Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous :,
Mais Iris m'asseuroit d'un empire plus doux ;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
3 Que presque j'ai regret à la fière Uranie.,
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux,

---

1 *Tale tuum Carmen nobis, ...*
Quale Sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
Virg. Egl. 5. v. 45.

2 *Triste Lupus stabulis, maturis frugibus imbres,*
Arboribus Venti, nobis Amaryllidis iræ.
Virg. Egl. 3. v. 80.

3 *Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras,*
Atque superba pati fastidia ? nonne Menalcam ?,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.
Virg. Egl. 2. v. 14.

1 Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'Onde,
Qu'elle soit brune encore, & que vous soyez blonde.
Helas ! de vains desirs si long-tems enflammé,
Faut-il toujours aimer, où l'on n'est point aimé !

2 Helas ! de quel espoir est ma flamme suivie,
Si, l'orsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux!
En mille & mille lieux de ces rives champêtres,

paraphrase. 3 J'ay gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas ! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour.
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir un autre ainsi je me consume.
Ah ! si du même trait dont mon cœur est blessé.....
Mais ne poursuivons point ce discours insensé :
Je serai trop heureux, belle & jeune Climéne,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

4 N'ai-je point quelque Agneau dont vous ayés désir ?

---

1 *Quamquàm sidere pulchrior*
Ille est, tu levior cortice, & improbo
iracundior Hadriâ.
Hor. Od. l. 3. Od. 9. v. 21.

2 *Quid prodest, quod me ipse animo non spernis, Amynta,*
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo ?
Virg. Egl. 3. v. 74.

3 *Certum est in Sylvis, inter spelæa ferarum,*
Malle pati, teneriſque meos incidere amores
Arboribus : Creſcent illæ ; creſcetis amores.
Virg. Egl. 10. v 52.

4 *Præterea duo, nec tuâ mihi valle reperti,*

Vous l'aurez auſſitôt, vous n'avez qu'à choiſir ;
Et ſi Pan le défend de tout regard funeſte,
Aux yeux des Enchanteurs j'abandonne le reſte.

1 Pan a ſoin des Brebis, Pan a ſoin des Paſteurs ;
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.

2 Il aime, je le ſçais, il aime ma Muſette,
De mes ruſtiques airs aucun il ne rejette ;
Et la chaſte Pallas, race du Roy des Dieux, *Mademoiſelle.*
A trouvé quelquefois mon chant melodieux ;
Des grandes Déitez Pallas la plus aimable,
La plus victorieuſe, & la plus redoutable.

3 Par elle, ſous le frais de ces jeunes Ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes Chalumeaux ;
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoiqu'on ne dût chanter que ſa gloire immortelle,
Et que je doive encore à ſa ſeule bonté,

Capreoli, ——— ——— ———
——— ——— Quos tibi ſervo.
Jampridem à me illos abducere Theſtylis orat ;
Et faciet. ——— ——— ———
Virg. Eg. 2. v. 40.

1 *——— Pan curat oves, oviumque Magiſtros.*
Ibid. v. 33.

2 *Pollio amat noſtram, quamvis eſt ruſtica, muſam.*
Virg. Egl. 3. v. 84.
——— Jovis omnia plena :
Ille colit terras ; illi mea Carmina curæ.
Et me Phœbus amat.
Ibid. v. 61. & 62.

3 *Ille meas errare boves, ut cernis, & ipſum*
Ludere, quæ vellem, calamo permiſit agreſti.
Virg. Egl. 1. v. 10.

1 Cette délicieuse & douce oisiveté.
Sous ces feüillages verds, venez, venez m'entendre;
Si ma Chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.

2 Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant!

3 Si vous vouliez venir, ô miracle des belles!
Je vous enseignerois un nid de Tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidelles comme moi.

4 Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages;

5 Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,

6 Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux.
L'aimable Déïté, qu'on adore à Cythére,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.
Heléne aima Pâris, & Pâris fut Berger;

---

1 *O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*
Virg. Egl. 1. v. 6.

2 *Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?*
Egl. 2. v. 35.

3 ——— *Namque notavi*
Ipse locum aëriæ quo congessêre Palumbes.
Virg. Egl. 3. v. 69.

4 *O tantùm libeat mecum tibi sordida rura*
Atque humiles habitare casas.
Virg. Egl. 2. v. 28.

5 ——— *Habitârunt Dî quoque Sylvas*
Dardaniusque Paris. ———
Virg. Egl. 2. v. 60.

6 *Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta;*
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
Egl. 10. v. 18.

Et Berger, on le vit les Deesses juger.
Quiconque sçait aimer, peut devenir aimable,
Tel fut toûjours d'Amour l'Arrêt irrévocable.
Hélas ! & pour moi seul change-t'il cette Loi ?
Rien n'aime moins que vous ; rien n'aime autant que moi.
Genereux MONTAUZIER, dont l'ame vigilante
Assure le repos des Bergers de (*a*) Charante,
Qui, des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné ;
Daigne pour un moment sur cette fraîche rive
Oüir de mon Berger la Musette plaintive.
Ainsi tout l'Univers de (*b*) Julie & de toi
Entende la loüange, & l'aime comme moi.

(*a*) Charante, Riviere du Poitou, de l'Angoumois, de la Saintonge & du Païs d'Aunis. Elle prend sa source à Cheronoc, Village du Poitou ; &, après plus de 60 lieuës de cours, se jette dans la Mer entre Soubise & le Port Lupin, vis-à-vis l'Isle d'Oleron.

(*b*) Julie Lucine d'Angennes, Marquise de Ramboüillet & de Pisani, Duchesse de Montauzier. Cette Eglogue & la suivante ont été composées vers l'année 1645. dans le tems que Monsieur le Duc de Montauzier recherchoit Mademoiselle de Ramboüillet.

DEUXIEME EGLOGUE.

A MADEMOISELLE DE RAMBOÜILLET.

JULIE LUCINE D'ANGENNES, MARQUISE de Ramboüillet, & de Piſani, Ducheſſe de Montauzier, Gouvernante de Monſeigneur le Dauphin, & depuis premiere Dame d'Honneur de la Reine Marie-Thereſe, femme de Loüis XIV. épouſa le 13 Juillet 1645. Charles de Sainte Maure Duc de Montauzier, & mourut le 15 Octobre 1671. agée de 64 ans. Elle étoit Fille de Monſieur Charles d'Angennes Marquis de Ramboüillet, Vidâme du Mans, ſieur d'Arquenay, Grand-Maître de la Garde-Robe du Roy, &c. Et de Catherine de Vivonne, Marquiſe de Piſani.

TIMARETTE.

CLARICE aime mes vers, faiſons en pour Clarice,
Qui peut rien refuſer au beau ſang d'Artenice ?
Le beau nom d'Artenice a volé juſqu'aux Cieux,
Le beau nom de Clarice eſt aimé de nos Dieux,

---

1 *Pauca meo Gallo, ſed quæ legat ipſa Lycoris,*
Carmina ſunt dicenda; neget quis Carmina Gallo?
Virg. Egl. 10. v. 2.

Ses charmes sont puissans, son ame est noble & belle ;
Elle a tout ce qui rend Artenice immortelle.
Juste arbitre du Chant des plus fameux Bergers,
Comme eux, elle est célébre aux climats étrangers.
Donc, ô digne sang d'une divine mere,
1 Soit qu'au tranquille frais d'un Antre solitaire,
* Le grand Pasteur de (a) l'Orne au Chant si renommé ; * Malherbe. Il étoit de Caën.
Tienne vos champs ravis & votre esprit charmé,
Soit qu'aux bords émaillez d'une claire Fontaine,
* Vous vous plaisiez aux Jeux de ce Berger de Seine, * Moliere.
De ce grand Berger, en qui furent toûjours
Avec les jeunes Ris les folâtres Amours ;
Ou que vous admiriez la celeste harmonie,
* Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie ; * Les deux Corneille.
Quittez pour un moment des entretiens si doux,
Ecoutez les ennuis d'un pauvre Amant jaloux,
Ecoutez les ennuis d'une aimable Bergere.
(b) Au rivage de Loing, sur la verte Fougere

---

1 *Sive sub incertas, Zephyris motantibus, umbras,*
Sive antro potius, succedimus.
Virg. Egl. 5. v. 5.

(a) L'Orne, anciennement Oulne ; en Latin, *Olena* : cette Riviere prend sa source à Aunon, passe par Séez, Argentan, &c. & devant Caën, où elle reçoit l'Oudon au Pont S. Pierre. Elle commence là à porter de grands bâteaux & va se décharger dans la Mer au Port d'Estrehan.

(b) Le Loing, Riviere de France qui naît, à Treigni dans la Puisaye, d'une Fontaine de ce même nom ; en Latin *Lupia* : Elle passe par S. Privé, Blesseau, Châtillon, & par Montargis ; & va se décharger dans la Seine entre Melun & Montreau-Faut-Yonne. *Lupa.*

1 Timarette aux Rochers racontoit ſes douleurs,
Et le triſte Eurilas ſoûpiroit ſes malheurs :.
Tous deux (Dieux! que ne peut l'aveugle jalouſie !),
L'un pour l'autre troublez de cette frénaiſie,
Abandonnoient leur ame à d'injuſtes ſoupçons ;.
Qu'ils faiſoient même entendre en leurs douces Chanſons ;.
Echo les rediſoit aux Nymphes du Bocage ;
Un vieux Faune en rioit dans ſa grotte ſauvage ;.
Tels ſont les jeux d'Amour ſ, diſoit-il, & *jamais*
Ces guerres ne ſe font qu'on n'en vienne à la paix :.
2 Eurilas commença ſur ſa douce Muſette, :
A ſon chant répondoit la belle Timarette :.
Tour-à-tour ils plaignoient (*peignaient*) leur amoureux ſouci :;
La Muſe paſtorale aime qu'on chante ainſi.

EURILAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde,
Et ne ſors plus pour moi, beau Soleil, hors de l'Onde.
Une ombre du Cocyte eſt moins ombre que moi,
3 Si j'en puis croire au moins ce Fleuve où je me voi.

---

1 ——— *Ibi hæc incondita ſolus*
Montibus & Sylvis ſtudio jactabat inani.
Virg. Egl. 2. v. 45.

2 *Alternis igitur contendere verſibus amho*
Cœpêre ; alternos Muſæ meminiſſe volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrſis.
Virg. Egl. 7. v. 18.
Alternis dicetis ; amant alterna Camænæ.
Egl. 3. v. 59.

3 *Nec ſum adeo informis ; nuper me in littore vidi,*
Cum placidum ventis ſtaret mare ; non ego Daphnim,
Judice te, metuam, ſi nunquam fallit imago.
Virg. Egl. 2. v. 25.

1 A ma pâle couleur, à mon visage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime,
Et que pour trop aimer je souffre dans mon sort
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie;
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie ?
Puisque j'éprouve enfin, d'amour tout consumé,
Qu'il est un plus grand mal, que n'être point aimé.
Helas ! Qui sçait aimer, sçait que ce mal extrême
Est d'en sçavoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARETTE.

Dis plûtôt que ce mal, ô volage Eurilas,
Est de se croire aimée & de ne l'être pas.
Clair ruisseau, desormais remonte vers ta source,
Change, Pere du Jour, ton ordinaire course,
Un plus grand changement m'a ravi mon Berger;
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.

2 Voila cette sinistre & funeste avanture,
Dont m'a cent fois donné le malheureux augure,
Du haut de ce vieux Chêne, un Corbeau croassant,
Que m'exprimoit si bien par son cri gemissant,
La chaste Tourterelle, en cent lieux rencontrée
Toûjours triste & toûjours de son pair séparée.

---

1 ——— *Arguens*
Quàm lentis penitùs macerer ignibus.
Horat. Liv. 1. Od. 14. v. 8.

2 *Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,*
De Cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Virg. Egl. 1. v. 16.

EURILAS.

Timarette à Damon a pû donner son cœur !
A Damon, Timarette ! O le digne Vainqueur !
Amans, jamais de rien ne perdez l'espérance :
Amans, jamais en rien ne prenez d'asseurance.
Les Tigres sous le joug au Bœuf s'accoupleront ;
La Biche & l'Ours affreux déformais s'aimeront ;
L'amoureuse Colombe, au Hibou voulant plaire,
Deviendra, comme lui, nocturne & solitaire ;
Et, par la paix unis, nos Loups & nos Agneaux,
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARETTE.

(a) Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa teste
Une blonde jeunesse au beau jour d'une Feste,
Quand le prix de la danse & le son des Hautbois,
L'attire des Hameaux à l'ombre des bois ;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse,

---

1 *Mopso Nisa datur ! quid non speremus amantes !?*
Jungentur jam Gryphes Equis, Ævoque sequenti
Cum Canibus timidi venient ad pocula Dama.
Virg. Egl. 8. v. 16.
Novâque monstra junxerit libidine
· *Mirus amor, juvet ut Tigres subsidere Cervis,*
Adulteretur & columba milvo ;
· *Credula nec ravos timeant armenta Leones,*
Ametque salsa lèvis hircus æquora.
Horat. Ep. Od. 16. v. 30.

(a) Telle qu'une Bergere, au plus beau jour de Feste,
De superbes rubis ne pare point sa teste,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Despréaux Art. Poët. Chant 2.

Amour y fait regner l'innocente allegresse.
Seule elle est en tous lieux, seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards :
Telle on me vit toûjours (ô mémoire affligeante !)
Tandis que d'Eurilas je crûs l'amour constante.

EURILAS.

1 Comme on voit quelquefois, par la Loire en fureur,
Périr le doux espoir du triste Laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue & roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde ; :
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement ;
Ainsi périt l'espoir qui flattoit mon tourment.

TIMARETTE.

Quel de vous, ô grands Dieux, m'a pû faire l'outrage
De rendre mon Berger inconstant & volage ?
O Pan, n'est-ce point toi ? Souvent sous ces ormeaux
J'ai preferé sa voix à tes doux chalumeaux.

EURILAS.

Cypris, c'est toi qui rends ma Bergere infidelle ;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas plus belle.

---

1 *Præsertim incertis si mensibus amnis abundans*
Exit, & obducto latè tenet omnia limo.
Virg. Geor. 1. v. 115.

——— *Ruit arduus æther,*
Et pluviâ ingenti sata læta boumque labores
Diluit. ——— ———
Ibid. v. 325.

——— *Aut rapidus montano flumine torrens*
Sternit agros, sternit sata læta boumque labores.
Æn. 2. 305.

TIMARETTE.

Garde pour Aramynte un si flatteur discours,
1 Aramynte ta vie & tes seules amours;
Moins qu'elle avoit d'attraits la Reine de Cythere,
Nul esprit que le sien, n'est digne de te plaire;
Ajoûte, & dis aussi, qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois, que le bel Adonis.

EURILAS.

Et la sainte amitié, qu'à Daphnis j'ai promise,
Te doit contre Aramynte asseurer ma franchise;
Aramynte est pourtant le Chef-d'œuvre des Cieux,
A qui n'a jamais vû ta bouche ni tes yeux;
2 Comme en hauteur ce Saule excede ces Fougeres,
Aramynte en beauté surpasse nos Bergeres;
3 Mais autant sa beauté cede à tes doux attraits,
Que cederoit ce Saule aux hauts Pins des Forests.

TIMARETTE.

Mais aussi digne ami, qu'Amant sûr & fidele,
Tu peux seule m'aimer, & te plaire avec elle.

---

1 ——— *Meus ignis, Amynthas*
Virg. Egl. 9. v. 66.

2 *Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,*
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.
Virg. Egl. 1. v. 25.

3 *Phyllis amat Corylos; illas dum Phyllis amabit,*
Nec Myrtus vincet Corylos, nec laurea Phœbi.
Egl. 7. v. 63.
Fraxinus in Sylvis cedet tibi, Pinus in hortis.
Ibid. v. 68.

EURILAS.

Mais quoique cent remords me veillent revolter ;
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter ;
Et quand j'en conçevrois la coupable penſée,
Le pourrois-je obtenir de mon ame inſenſée ?

TIMARETTE.

Que n'es tu moins trompeur . . . ? Que veux-je dire, ô Dieux?

EURILAS.

Que n'ai-je pû cent fois vous dédire, mes yeux ?

TIMARETTE.

Qu'ont-ils vû ? Si ce n'eſt que jeune & ſans malice,
D'un trop ruſé Berger j'ignorois l'artifice ;
Credule juſqu'à croire à tous ſes vains diſcours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

EURILAS.

Damon de ces erreurs t'a bien deſabuſée,
Damon, dont la Muſette eſt partout mépriſée.

TIMARETTE.

Puiſque d'un autre objet tu t'es laiſſé charmer,
C'eſt aſſez & trop peu pour ne plus rien aimer.

EURILAS.

Pour ne plus rien aimer ? Ah ! Bergere inhumaine,
Penſe-tu me cacher la moitié de ma peine ?
Ah ! mon rival n'a point d'auſſi malheureux jours,
Fais qu'il ſoit vrai pourtant, ô Mere des Amours,

1 Et sur ton saint Autel dès demain en revanche
Je t'offre les petits de ma Colombe blanche,
Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux
Je t'offre encor la mere & son fidel époux.

TIMARETTE.

La voix de mon Berger vaut mieux que le ramage,
Qu'au Printems fait oüir le Rossignol sauvage.
2 De l'importun Damon les aigres Chalumeaux
Ont presque deserté nos aimables Hameaux;
Mais lorsque mon Berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préferable.

EURILAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARETTE

Que mon ame à t'oüir trouveroit de délices
3 S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices!

EURILAS.

Bons Dieux! Qu'il faut de fois te haïr en un jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour?

---

1 ——— *Illius aram*
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
V. Egl. 1. v. 26.7.

2 ——— *Non tu in triviis, indocte, solebas*
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?
V. Egl. 3. v. 26.

3 *Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras*
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcam?
V. Egl. 2. v. 12.

TIMA-

TIMARETTE.

Que la foi d'un Amant eſt trompeuſe & legere !

EURILAS.

En eſt-il dans le cœur d'une jeune Bergere ?

TIMARETTE.

A ce que dit Philis, ſçavante ſur ce point,
Tout mal a ſon remede, amour ſeul n'en a point.

EURILAS.

On a beau murmurer, quelque deſſein qu'on faſſe,
Tout le tems eſt perdu, qui ſans aimer ſe paſſe.

TIMARETTE.

On dit que je ſuis belle, & je ne le crois pas :[1]
Mais qui plus que l'aurore eut de charmans appas ?
Cephale aimoit Procris ; l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les Cieux pour courre après Cephale.

EURILAS.

Tes yeux, quand plus ſerains tu me les laiſſe voir
D'un ſeul de leurs regards raniment mon eſpoir.
Ta bouche fait bien plus ; un mot, qu'elle veut dire,
Au plus fort de mes maux appaiſe mon martyre.

TIMARETTE.

Menalque & Lycidas ont ſçû faire des Vers

---

1 ——— *Me quoque dicunt*
Vatem Paſtores, ſed non ego credulus illis.
Virg. Egl. 9. v. 33.

Dignes d'être chantés par cent Peuples divers ;
Mais mon jaloux Berger, sous ce vieux Sicomore,
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore.

EURILAS.

incertas, motantibus.

1 Un Zéphire plus lent agite ces roseaux,
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux,
L'air devient pur & net ; ma divine Bergere,
Si j'en crois ces objets, appaise sa colere.
De ces prompts changemens les signes gracieux,
Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses yeux.

---

1 ——— *Incertas Zephyris motantibus umbras.*
Virg. Egl. 5. v. 5.

TROISIEME EGLOGUE

A MADEMOISELLE

DE VERTUS.

CATHERINE-FRANÇOISE Demoiselle DE VERTUS, Fille de Claude de Bretagne Comte de Vertus, &c. Gouverneur de Rennes; & de Catherine Fouquet, Fille de Guillaume Marquis de la Varenne, vint au monde en 1617. Elle se retira à Port-Royal en 1671. où elle fut 21 ans, & mourut en 1692. âgée de 75. sans avoir fait d'alliance.

AMIRE.

Je parés, il en est temps: je vole vers

1 TANDIS que je vais voir mon adorable Amire;
Garde bien mes Troupeaux, mon fidéle Tityre.

2 L'Astre heureux & brillant de la mere d'Amour,
Déjà l'astre

---

1 *Quis caneret Nymphas?*

. . . . . .

Vel quæ sublegi tacitus tibi Carmina nuper;
Cum te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
« *Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;*
» *Et potum pastas age, Tityre; & inter agendum. . . .*»
Virg. Egl. 9. v. 20. & seq.

2 *Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum.*
Ibid. v. 47.

De l'Aurore vermeille annonce le retour.
Il est tems de partir, adieu, mon cher Tityre, ..,
Garde bien mes Troupeaux; je vole vers Amire.
Soit, quand je reviendrai, le Ciel en courroux,
1 S'il me donne, en allant, un tems serain & doux!
Pourvû qu'enfin j'arrive & qu'au moins je la voye,
Que je meure aussi-tôt, je mourrai plein de joye!
2 Qui peut en être vû d'un regard amoureux,
Ne peut jamais avoir un destin malheureux.
Que fait-elle à présent? de quoi s'entretient-elle?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle?
Sera-ce sous ces Pins aux Rameaux toûjours verds,
3 Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine,
Où je lui découvris mon amoureuse peine?
Elle que doit mieux sentir un véritable amour,
Ou l'ennui de l'absence, ou l'aise du retour?
4 Enfant, maître des Dieux, qui d'un aile legere,
Tant de fois en un jour voles vers ma Bergere,
Dis lui combien, loin d'elle, on souffre de tourment;
Vas, dis-lui mon retour; puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut, quand on s'éloigne d'elle)

---

1 C'est à dire, pourvû qu'il me donne, &c.

2 ——— *Vidisse semel satis est* ....
Virg. Æn. 6. 487.

3 ——— *Teneriſque meos incidere amores*
Arboribus ———
Virg. Egl. 10 v. 48.

4 *Nate, Patris ſummi qui tela Typhoëa temnis.*
Virg. Æn. 1. v. 669.

M'aprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O Dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plûtôt que je ne la verrai;
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant: *c'est-lui! c'est lui-même sans doute!*
Pour descendre ~~en~~ à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être, &, me tendant les bras,
M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable!
1 Baiser frivole & vain, mais pourtant délectable,
Et qui marque si bien à mes douces langueurs,
L'inestimable prix de plus grandes faveurs.
Inutiles pensers, où peut-être mensonges!
2 Un Amant sans dormir se forge bien des songes!
Qui ne sçait que tout change en l'empire amoureux?
Eh! qui peut être absent & s'estimer heureux?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mortelle,
Pouvant tout esperer de mon amour fidélle?
Espoir, qui seul fais vivre un malheureux Amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement;
Tu pourrois adoucir la plus cruelle absence
Si tu ne venois point avec l'impatience.
Que loin de sa Bergere on sent durer les jours!
Et qu'auprès d'elle aussi les plus longs semblent courts!
Assis tous deux à l'ombre au pied de ce grand Hêtre,
Où par son jugement ma Musette champêtre,

---

1 ——— *Dulcia Barbarè*
Lædentem oscula, quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.
Horat. Od. Liv. 1. Od. 14. v. 15.

2 ——— *An qui amant, ipsi sibi somnia fingunt?*
Virg. Egl. 8. v. 108.

Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna,
Lorſqu'un ſi grand dépit Alcandre en témoigna,:
Chante, me dira-t'elle, *& ne ceſſe de dire*
La Chanſon que tu fis pour ta fidelle Amire.
1 *Ton chant me charme plus que celui des Oiſeaux;*
J'aime moins que ta voix, le doux bruit des ruiſſeaux.
Alors la regardant, & la voyant ſi belle,
Amour m'échauffera d'une flâme nouvelle;
Peut-être auſſi qu'alors Amour la touchera;
Elle voudra répondre & ſa Chanſon ſera,
Qui chantera, Berger, ſi ton Iris ne chante,
Iris dont ton amour rend l'ame ſi contente?
Elle accompagnera l'aimable nom d'Iris
D'un regard languiſſant, d'un gracieux ſouris,
Interpretes du cœur, qui ſembleront me dire,
(Sans la peur de rougir elle auroit dit Amire.)
Ainſi puiſſe couler le reſte de mes jours,
Adorant ſon viſage, admirant ſon diſcours:
2 O les diſcours charmans! ô les divines choſes!
Qu'un jour diſoit Amire, en la ſaiſon des roſes!
Doux Zéphyrs, qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux?
Tels étoient les penſers de l'amoureux Cléandre,

---

1 *Tale tuum carmen nobis, divine Poëta,*
Quale ſopor feſſis in gramine, quale per æſtum
Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere rivo.
Virg. Egl. 5. v. 45.

2 *O quotiès, & quæ, nobis Galatea locuta eſt!*
Partem aliquam, venti, Divûm referatis ad aures.
Virg. Egl. 3. v. 72.

Retournant vers les bords du Celtique Méandre ;
Car quiconque a vû l'Orne aux tortueux détours,
Au Méandre fameux a comparé son cours.
Daignez prêter l'oreille à ma Muse rustique,
Digne sang de nos Dieux & des Dieux d'Armorique,
Dont toutes les vertus ont le grand cœur orné,
A qui, jusqu'à leur nom, elles ont tout donné.

---

1. Fleuve célèbre de l'Asie, que les Anciens ont fait Fils de l'Océan & de la Terre, & père de la Nymphe Cyance.

QUATRIEME EGLOGUE.

A MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES,

SOUS LE NOM DE SILVIE.

MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES, Marie-Antoinette Lomenie, Fille de Henry-Auguſte Comte de Brienne, Secretaire d'Etat.

AMINTE.

QUE ferois-je ſans vous, ô mes doux Chalumeaux,
Au frais délicieux, que font ces verds Rameaux?
Car qu'eſt-ce qu'un Berger ſans ſa douce Muſette?
[1] Chantons donc, & diſons ma triſte chanſonnette;
Aminte, qui l'oüit, m'en vid d'un œil plus doux,
[2] Et l'inſenſé Damon en paroiſſoit jaloux.
Pendant que de ces monts les Echos vont l'apprendre,

---

1 ——— *Sollicitos Galli dicamus amores.*
Virg. Egl. 10. v. 6.

2 ——— *Invidit ſtultus Amyntas.*
Virg. Egl. 2. v. 39.

1 Aminte reviendra peut-être pour l'entendre :
2 Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois :.
Elle passe & s'enfuit, & cependant la belle
Veut toûjours être vûë & qu'on coure après elle.
Chantons doncques, Silvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste ni legere ;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune Bergere ;
A son aimable esprit, à ses charmes puissans,
Un de nos plus grands Dieux a donné de l'encens.
Elle aime de Pallas la Déïté suprême,
Et sur tous les Bergers, j'aime celui qu'elle aime.
3 Silvie, écoutés-moi, venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces Aulnes épais.
4 A présent qu'en nos champs tout s'altere & se brûle

---

1 *Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.*
Virg. Egl. 9. v. 67.

2 *Malo me Galatea petit, lasciva puella ;*
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.
Egl. 3. v. 64.

3 *Huc ades, ô Melibœe ; . . . . . .*
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ.
Virg. Egl. 7. v. 10.

——— *Hîc inter flumina nota,*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Virg. Egl. 1. v. 53.

4 *Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba ;*
Liber pampineas invidit collibus umbras.
Virg. Egl. 7. v. 57.

Aux regards enflâmez de l'âpre canicule:
Vous meritez nos airs les plus mélodieux:
Vous en sçavez chanter, qui charmeroient les Dieux.
Ainsi parloit Sylvandre au rivage de Seine,
1 Ce fleuve pour l'oüir couloit doux sur l'arenne,
Tout l'Univers sensible à son triste souci
S'y montroit attentif lorsqu'il reprit ainsi.
2 Aminte, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le Fan peureux de la Biche Sauvage,

---

1 *Medumque flumen gentibus additum*
Victis, minores volvere vortices.
Horat. Od. l. 2. Od. 9. v. 21.

2 *Vitas hinnuleo me similis, Chloë,*
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum & Silvæ metu:

Nam, seu mobilibus vepris inhorruit
Ad-ventum foliis, seu virides rubum
Dimovêre lacertæ;
Et corde & genibus tremit.

Atqui non ego te, Tigris ut aspera
Gætulusve Leo, frangere persequor:
Tandem desine Matrem
Tempestiva sequi viro.
Horat. Od. l. 1. Od. 24.

Traduction de cette Ode par Monsieur le Noble.

Pourquoi me fuyez-vous, Bergere?
Pourquoi me fuyez-vous, plus timide & legere
Qu'un Fan dans les bois égaré,
Qui tremble au moindre bruit, courant après sa mere

Qui va cherchant sa mere aux rochers écartez,
Y craint du doux Zéphir les Trembles agitez;
Le moindre Oiseau l'étonne; il a peur de son ombre;
Il a peur de lui-même & de la Foreſt ſombre,
Arrête, fugitive, hé quoi, ſuis-je à tes yeux
Un Tigre dévorant, un Lion furieux!
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend ſi belle;
Mais il brille en tes yeux, & brûle dans mon cœur;
Il cauſe ta beauté, comme il fait ma langueur;
Et c'eſt là cette amour, cette flâme ſi vive,
Qui jette tant d'effroi dans ton ame craintive.
Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toy;
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi.

Dont le hazard l'a ſeparé?
Que du moindre coup de ſon aile
Un doux Zephir agite une feüille nouvelle;
Qu'un Lézard ſorte d'un buiſſon;
Sur ſes foibles genoux, il fremit, il chancelle,
Et ſon cœur tremble de friſſon.
Craignez-vous de moi quelque outrage?
Suis-je un Lion cruel? ſuis-je un Tigre ſauvage?
Connoiſſez-moi, connoiſſez-vous.
1 Il eſt tems de quitter, quand on eſt à votre âge,
Une Mere pour un Epoux.

1 *Nympha, precor, Penêi, mane; non inſequor hoſtis.*
Nympha, mane: Sic agna lupum, ſic cerva leonem,
Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columbæ;
Hoſtes quæque ſuos: Amor eſt mihi cauſa ſequendi.
Ovid. Metam. l. 1. v. 505.

a Encore si tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goute d'absinthe.
Bienheureuse langueur! agréable tourment!
Doux & beaux sont les jours que l'on passe en aimant.
Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse,
Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse.
Voy ce beau jour, Aminte, & voy de toutes parts,
Le Soleil l'embraser de ses plus chauds régards.
Voy l'âpre Moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépoüille en javelle;
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contens
Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-tems,
Et que si l'on ne cüeille & tes Lys & tes Roses
L'Hiver moissonnera de si divines choses?
La beauté, ce trésor, qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux Mortels, que pour se faire aimer;
Rien n'est beau qu'en aimant, & la Terre elle-même
Ne dure en sa beauté, que quand le Soleil l'aime,
Qu'autant que pour lui plaire étallant ses attraits,
Elle fait reverdir nos Champs & nos Forêts.
Triste est une beauté pour qui rien ne soûpire;
On languit, on se plaint sous l'amoureux Empire;
Mais n'être point aimée, & n'aimer rien aussi,
1 Des soucis de la vie, est le plus grand souci.

(a) C'est-à-dire, si tu veux, belle Amynte, un seul de tes regards fera que je ne trouverai pas dans cette amour une goute d'Absinthe.

1 *Miserarum est neq. amori dare ludum.*
Hor. Od. l. 3. Od. 12. v. 1.

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuïe ;
Celle qui fuit l'amour, mérite qu'on la fuïe
Comme on fuit justement ces climats malheureux,
1 Dont détourne le Ciel ses regards amoureux.
Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
Que content il s'attache à la vie amoureuse ;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse Cour,
Qu'il vienne dans ces bois borné de son amour,
(A ces jeunes désirs son ame abandonnée)
Se faire une innocente & libre destinée.
Aminte, arrête un peu ; voy sur ce vieux Cormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même désir se fait voir animée.
Peut-on, considerant leur innocent souci,
Ne pas dire en soi-même, *heureux qui vit ainsi* !
Sur ce verd Alizier voy ces deux Tourterelles
Se chercher, s'approcher, & tremousser des aîles ;
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra,
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.
Aminte, approche-toi de ce plaisant Bocage,
Entens de ces Oiseaux l'agréable ramage :
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez, petits Oiseaux, nul danger, nulle crainte,
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte ;
Chantez, petits Oiseaux, & puissai-je toûjours
Avecque vous chanter mes fidelles amours.

1 *Quod latus mundi nebulæ malusque*
Juppiter urget.
Hor. Od. l. 1. Od. 23. v. 19.

CINQUIEME EGLOGUE.

A MADAME

DE MONGLAT.

SOUS LE NOM D'OLYMPE.

CECILE-ELIZABETH HURAULT, Fille & Heritiere de Henri Comte de Chiverni, Gouverneur de Chartres & de Blois, dont il étoit Bailli, & petite Fille de Philippe Comte de Chiverni, Chancelier de France, morte le 17 Février 1695. Epousa le 8 Février 1645. François de Paule de Clermont, Marquis de Monglat, Mestre de Camp du Regiment de Navarre, Grand Maître de la Garde-Robe du Roy, & Chevalier de ses Ordres; baptisé à Turin en 1620. & mort le 7 Avril 1675. Cette Eglogue est de l'année 1645. quelque temps après le mariage de Madame de Monglat.

OLYMPE.

L'Amoureux Eurilas, absent de Timarette,
Exprimoit par les sons de sa douce Musette,
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement,
Presse le tendre cœur d'un véritable Amant;
Quand le beau Lisidor, fameux aux bords de Seine
Vint chanter avec lui son amoureuse peine;

Son mal n'étoit pas moindre, & l'on en peut juger;
Il aimoit une Nymphe, & n'étoit qu'un Berger;
Esclave malheureux d'un désir téméraire
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire:
Hélas! c'étoit en vain: & l'aimer & la voir
Fut son plus doux penser, & son plus doux espoir.
Tous deux amis parfaits assis aux bords de Loire,
Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs;
Adorable Monglat, jugez de leurs malheurs;
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles peines;
Vous dont la voix s'égale au doux chant des Sirenes,
Et dont l'aimable esprit, juge des plus beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts,
Ecoutez d'Eurilas la champêtre Musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette:
Sans art ces deux Bergers se plaignoient tour à tour,
L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

EURILAS.

Timarète s'en est allée!;
L'Ingrate, mépriſant mes soupirs & mes pleurs,
Laisse mon ame désolée
A la merci de ses douleurs:.
Je n'espérai jamais, qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le ~~pitoy~~déplorable cours; pitoyable
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voïois tous les jours.

LISIDOR.

Lieux sauvages & solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,

Antres affreux, noires Forêts,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toûjours pour moi ce tranquille silence ;
Promettez-moi, Rochers, d'être discrets,
Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et vous dire qu'Olympe a mon ame asservie,
Olympe, Reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos Dieux.

EURILAS.

Ah ! que pour me résoudre à cette triste absence
Mon cœur se fait de violence !
Que je prévoi pour lui de funestes langueurs !
Que ce cruel départ me va coûter de larmes !
Et que j'aurai besoin dans ces tristes allarmes
Du souvenir de ses rigueurs
Pour resister à celui de ses charmes !

LISIDOR.

Ne craignez point, beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche,
Je n'aurai point ouvert la bouche
Que le trépas ne la vienne fermer.
S'il arrive enfin que mon ame
Au gré d'un insensé désir
Accorde un soûpir à ma flâme
Ce ne sera que mon dernier soûpir,
Et je ne sçais, si dans mon mal extrême
Je pourrai seulement prononcer, *je vous aime.*

EURILAS.

EURILAS.

1 Qu'en ſes plus beaux habits, l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'Univers le retour du ſoleil ;
Et que devant ſon Char ſes légeres Suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes ;
Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,
Le Ciel n'a plus ni jour, ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

2 Que la nuit couvrant tout de ſes plus ſombres voiles
Cache même à nos yeux ſes plus claires étoiles :
Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre, & fait reſplendir l'air.

---

1 ——— *Si nona diem mortalibus almum*
Aurora extulerit, radiiſque retexerit orbem.
Virg. Æn. 5. v. 65.

Jamque rubeſcebat radiis mare, & æthere ab alto
Aurora in roſeis fulgebat lutea bigis.
Æn. 7. v. 25.

——— *Cùm primùm craſtina cœlo*
Puniceis invecta rotis Aurora rubebit.
Æn. 12. v. 76.

2 *Vertitur interea cœlum, & ruit Oceano nox;*
Involvens umbrâ magnâ terramque polumque.
Æn. 2. v. 250.

Nam neque erant aſtrorum ignes, nec lucidus æthrâ
Sidera polus; obſcuro ſed nubila cœlo,
Et Lunam in nimbo nox intempeſta tenebat.
Æn. 3. v. 585.

——— *Simul atra nubes*
Condidit lunam cœlum, neque certa fulgent
Sydera Nautis.
Horat. Od. l. 2. Od. 16. v. 25.

EURILAS.

Belle jeuneſſe de l'année
Pour moy, ſans ma Bergere, eſt ta beauté fannée :
Son triſte éloignement, ſource de mes douleurs,
Éfface de ces Prez les plus vives couleurs.

LISIDOR.

Un gay Zephyre nous careſſe,
Tout nous charme tout nous plaît, & tout rit dans ces lieux,
Berger, tu crois que l'hiver ceſſe,
C'eſt le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maitreſſe.

EURILAS.

Ma divine Bergere au moins ſçait mes malheurs
Et ſans me voir, elle peut voir mes pleurs,
Car mon cœur qui toujours avec elle demeure
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

---

1 *Stant & juniperi, & caſtaneæ hirſutæ ;*
Strata jacent paſſim ſua quâque ſub arbore poma ;
Omnia nunc rident : at ſi formoſus Alexis
Montibus his abeat, videas & flumina ſicca.

THIRSIS.

Aret ager, vitio moriens ſitit æris herba,
Liber pampineas invidit collibus umbras:
Phyllidis adventu noſtræ nemus omne virebit, &c.
Virg. Egl. 7. v. 53. & ſeq.

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;
Nunc frondent ſylvæ, nunc formoſiſſimus annus.
Virg. Egl. 3. v. 56.

LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui cauſent ma peine :
Helas ! je ne ſçais qui m'y mene.
Mais je n'en reviens point qu'avec le deſeſpoir.

EURILAS.

Un jour aſſis aux bords d'une onde claire & nette ;
Où faiſoit un bouquet l'Aimable Timarette,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir ;
Pourquoi, dis-je, comme Narciſſe,
Par quelque effet de ton caprice
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir ?
Quoique pourtant aimer autant que j'aime
Ce ne ſoit point s'aimer ſoy même :
L'ors qu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De ſa divine main elle me cüeilleroit,
Et me cüeillant elle me baiſeroit
De ſa bouche vermeille :
Et ſur ſon ſein peut-être, apres ce doux baiſer ;
Elle me feroit repoſer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma Nymphe ſi belle ;
Que penſant ſur un Cerf ſon javelot lancer,
1 Ce fer guidé par la Parque cruelle

---

1 ——— *Curvo direxit ſpicula cornu :*
Nec dextræ erranti Deus abſuit, atlaque multo
Perque uterum ſonitu, perque ilia venit arundo.

De Melampe son chien fidelle
D'un coup mortel vint le beau corps percer,
Et tout son sang verser
Aux yeux de sa chere maitresse,
Qui pâmoit de tristesse
Ah! Melampe, dis-je à l'instant
D'un ton foible & craintif, mais qu'Olympe pourtant
Pût assez bien entendre,
Et trouver doux & tendre :
Ah! Melampe il est vray, que ta mort fait pitié,
Mais tu meurs de ta Nymphe ayant eu l'amitié :
Il est vrai qu'en ton sort toute misere abonde,
Mais il sera pleuré des plus beaux yeux du monde ;
Et j'en sçais qui mourront d'un semblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le seront pas.
J'ecoutois leurs chansons couché sur la fougere :
1 Qu'eussai-je fait alors, absent de ma bergere,
Plus triste qu'Eurilas, helas! peut-être encor
Amant plus insensé que le beau Lisidor.
2 Dés ce tems, d'Eurilas je prisai la Musette,
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

Saucius at quadrupes nota intra tecta refugit,
Successitque gemens stabulis . . . . . .
Sylvia prima soror, palmis percussa lacertis
Auxilium vocat . . . . . .
Virg. Æn. 7. v. 497. & seq. 500. 503.

1 *Quid facerem? neque ego Alcippem, nec Phyllida, habebam.*
Virg. Egl. 7. v. 14.

2 *Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.*
Virg. Egl. v. 70.

SIXIÈME EGLOGUE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE GAMACHES.

NICOLAS-JOACHIM ROÜAULT, Marquis de Gamaches, &c. Gouverneur de Saint Valeri & de Ruë, Chevalier des Ordres du Roy, étoit Fils de Nicolas Roüault Second, Sieur de Gamaches, & de Françoise Mangot, Fille de Jacques, Avocat Général au Parlement de Paris.

URANIE.

SUR les Rives de l'Orne un Berger amoureux
Songeant aux cruautez de son sort malheureux,
Tourmenté de ses maux, accablé de ses chaînes
Cherchoit une retraite à soupirer ses peines.
L'ors qu'aveuglé de pleurs, plein de divers soucis
Tous ses sens de tristesse étouffez & transis,
Et guidé seulement de sa douleur profonde,
Il se trouva conduit au plus beau lieu du monde.
Dans un bois écarté, dont les ombrages verds
Ne sentirent jamais la rigueur des hivers,

Au pied d'un haut rocher, qui semble dans les nuës
Vouloir cacher l'horreur de ses pointes chenuës,
Est une grote sombre, où nature fait voir
Un essai merveilleux de son divin pouvoir;
Où par mille beautez, que sa main liberale
Dans ces aimables lieux confusément étale,
Elle a voulu montrer, sans étude & sans fard
Combien ses ornemens sont au dessus de l'art.
C'est-là que le Zephyre a placé son empire,
C'est dans ce beau séjour que pour Flore il soupire:
Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
N'y ternissent jamais le bel émail des fleurs.
Des bruïans Aquilons les rapides haleines
N'y troublerent jamais le cristal des fontaines,
Qui sur un gravier d'or font écouler leurs eaux,
Et proche du rocher forment deux clairs ruisseaux,
Qui, passant au travers de cette grotte obscure,
Moüillent les bords d'un lit de mousse & de verdure,
Où leur murmure lent invite à sommeiller

---

1 ——— *Geminique minantur*
In cœlum scopuli.
Æn. 1. v. 166.

Fronte sub adversâ scopulis pendentibus antrum:
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo.
Ibid. v. 170.

Vallis erat piceis & acutâ densa cupressu,
Nomine Gargaphie, succincta sacra Dianæ:
Cujus in extremo est antrum nemorale recessu,
Arte laboratum nullâ: simulaverat artem
Ingenio natura suo: Nam pumice vivo,
Et levibus tophis, nativum duxerat arcum.
Ovid. Metam. l. 3. v. 155.

Ceux que les plus grands soins forceroient de veiller.
Certes d'un si beau lieu les secretes amorces
Pour charmer les douleurs avoient assez de forces,
Et devoient amoindrir celles de ce Berger,
Mais las! il ni venoit que pour s'affliger,
Et cherchoit seulement ces belles solitudes,
Pour se donner en proye à ses inquietudes.
Ce fut là que d'abord son cruel souvenir
De tous ses maux passez le vint entretenir;
Lui mit devant les yeux l'Histoire de sa vie
Avecque les malheurs dont elle étoit suivie;
Lui fit voir de son sort l'implacable rigueur,
Ses Troupeaux dévorez, ou séchez de langueur,
Ses vergers languissans, ses cabanes brûlées,
Ses meilleurs champs en friche, & ses moissons grêlées;
Et toutefois encore il s'estimoit heureux
Tant qu'il se vit exemt des soucis amoureux.
Mais helas! quand après tant de sujets de plaintes,
Amour, pour lui porter de plus rudes atteintes,
[1] Lui mit devant les yeux les celestes apas
De la rare beauté, qui causoit son trépas,
Et lui représenta, combien peu d'esperance
Devoit accompagner son extréme souffrance;
Qu'il repandit de pleurs, qu'il pousa de soupirs;
Enfin gelé de crainte, & brûlé de desirs
Il voulut exprimer sa douleur infinie.
O trop Belle, sans doute il eût dit Uranie,

---

[1] *Multa viri virtus animo, multusque recursat*
Gentis honos. . . . . . .
Æn. 4. v. 3.

Mais le puissant respect, qui regnoit dans son cœur,
Défendit à sa voix de nommer son vainqueur ;
Et plus cruel encor, que son martyre même
Voulut qu'il en celât la violence extréme,
Doutant si ce rocher, cet antre & ces forêts
Pour en être témoins étoient assez secrets.
O combien en son ame il forma de pensées ;
Et combien aussi-tôt en furent effacées ;
O combien il conçut de funestes desseins,
Qui tous contre sa vie exciterent ses mains ;
1 Certes de moins de fruits nous enrichit l'Autonne,
L'Eté de moins d'epics nos campagnes couronne ;
L'Hiver a moins de vents, le Printems moins de fleurs,
Qu'il ne sentit alors de mortelles douleurs.
De sombres desespoirs tous ses sens occuperent,
La rage & la fureur à l'envi l'attaquerent,
Et son esprit emû de leurs rudes transports
Fut cent fois sur le point d'abandonner son corps.
I' le croyoit du moins l'orsqu'en la forte idée
2 Dont son amour rendoit son ame possedée,
Il pensa que sa Nymphe, avec tous ses apas ;
Dans ce lieu solitaire eût adressé ses pas.
Ses yeux foibles déja de verser tant de larmes,

---

1 *Quàm multa in sylvis, autumni frigore primo,*
Lapsa cadunt folia ; aut ad terram gurgite ab alto
Quàm multæ glomerantur aves. . . . . .
Virg. Æn. 6. v. 772. 309.

2 ——— ——— *furenti*
Infelix simulachrum atque ipsius umbra Creüsæ
Visa mihi ante oculos.
Virg. Æn. 2. 771.

Crûrent être ébloüis de l'éclat de ſes charmes;
Ses ſentimens perdus, ſes eſprits diſſipez
De leurs perçans raïons crûrent être frapez :
Même il s'imagina que de cette antre ſombre
Leur ſplendeur banniſſoit & la fraîcheur & l'ombre,
L'air qu'il y reſpiroit lui ſembloit allumé,
Et c'étoit ſes ſoûpirs, qui l'avoient enflâmé.
Ce n'eſt pas toutefois qu'en ſon ame inſenſée
Il oſât concevoir la ſuperbe penſée,
Que ce divin objet vint pour le ſecourir;
Il crût que ce n'étoit que pour le voir mourir;
Et dans ce ſentiment, prêt à lui ſatisfaire,
Il penſa qu'il pouvoit, ſans craindre ſa colere,
Ni ſortir du reſpect lui tenir ces propos,
Souvent entrecoupez de pleurs & de ſanglots.
Je meurs, vous le voyez, & quelque violence,
Qui m'oblige ſans ceſſe à rompre le ſilence,
Si devant vos beaux yeux je ne perdois le jour,
J'amais vous n'auriez ſçû l'excès de mon amour.
Ce n'eſt point par des cris, ce n'eſt point par des plaintes,
Que mon mal vous fait voir ſes ſenſibles atteintes.
Je l'ai ſi bien caché, que malgré mon effort
Il ne s'eſt découvert qu'en me donnant la mort:
Et qu'and vous daignerez, Belle pour qui j'expire,
Comparer mon audace avec mon martyre,
S'il m'oſa, direz-vous, déclarer ſon tourment,
Son audace du moins n'a duré qu'un moment.
Et ſa flâme..... mais las! vous ignorez encore
Depuis combien de tems ſon ardeur me dévore,
Si ce n'eſt que vos yeux connoiſſant leur pouvoir,
Sçachent qu'il faut aimer, quand on oſe les voir.

Ces beaux yeux sont si clairs & si remplis de flâmes ;
Qu'ils peuvent aisément pénetrer dans les ames.
Mais s'ils ont daigné voir, ces aimables vainqueurs,
Que j'aimois mieux montrer, au milieu des langueurs,
Au milieu des tourmens, des supplices, des gênes,
L'excès de mon respect que celui de mes peines ;
S'il m'ont vû sans espoir d'aucune gueriſon
Idolâtrer mes fers, & cherir ma priſon,
Ils peuvent voir encor mon ame conſumée
Conſerver les ardeurs, dont ils l'ont enflâmée,
Mais telles, que sentant, qu'elles me font mourir,
Je l'aime encore mieux, que de les amoindrir.
Croyant à ce diſcours ſon ame criminelle,
Il alloit ſe jetter aux pieds de cette belle ;
1 Mais n'embraſſant que l'air, au lieu de ſes genoux,
O mes douleurs, dit-il, où me reduiſſez vous !
Ces mots furent ſuivis d'une mortelle tranſe
Qui priva ſes eſprits de toute connoiſſance ;
Il demeura ſans voix, ſans poux, ſans mouvement,
Il n'eut point vû finir ce long faiſiſſement,
Si de ſon cruel ſort l'impitoïable haine,
Qui prolonge ſes ans, pour prolonger ſa peine,
Ne l'eût fait vivre encor par un cruel ſecours,
Si c'eſt vivre pourtant que mourir tous les jours.

---

1 *Ter conatus ibi collo dare brachia circum ;*
Ter fruſtra comprehenſa manus effugit imago,
Par levibus ventis.
Æn. 2. v. 792.

Gamaches, cher Marquis, dont l'ame noble & belle
M'a toujours honoré d'une amitié fidelle,
S'il eſt vrai que le ciel t'ait fait aſſez heureux,
Pour n'être point ſenſible aux tourmens amoureux,
Donne quelques ſoupirs aux cruelles atteintes,
Que dans ces triſtes vers ma Muſe ta dépeintes;
Et ſi ton cœur s'emeut aux maux de mon Berger,
Que ce ſoit les derniers qui puiſſent t'affliger.

SEPTIÈME EGLOGUE.

*LA PAIX,

ACANTE ET EURILAS.

EURILAS.

ACANTE, il eſt donc vrai, qu'encore à cette fois
Les amours fugitifs reviennent dans nos bois :
Que le bruit enroüé des guerrieres Trompettes
Cede aux ruſtiques ſons de nos foibles Muſettes ?
Acante, tu le ſçais, car le grand Apollon

---

* Il s'agit ici de la Paix des Pyrenées. Les Conférences pour cette Paix, s'ouvrirent au commencement du mois d'Août 1659. & en huit ou neuf ſéances pendant ce mois là & les premiers jours du mois ſuivant, tout fut reglé, tant à l'égard du mariage de l'Infante d'Eſpagne avec le Roi très Chrétien, qu'à l'égard de la Paix. On choiſit pour le lieu de ces Conférences une place dans une Iſle que forme la Riviere de Bidaſſoa, qui n'eſt connuë que parce qu'elle fait la ſéparation des deux Royaumes, l'Eſpagne & la France. Cette Iſle qu'on nomme *l'Iſle des Faiſans*; eſt ſi petite qu'à peine pût-on trouver aſſez de terrain pour y conſtruire une Maiſon de bois, dans laquelle les deux Miniſtres, le Cardinal Mazarin, & Dom Loüis de Haro, entrant par des Ponts que chacun avoit fait conſtruire de ſon côté, ſe trouvoient tous deux dans une Salle commune. Le traité de Paix & les articles du Mariage furent ſignés le 7 Novembre de la même année.

T'a mille fois conduit dans le sacré vallon ;
Et les sçavantes Sœurs ont reconnu qu'il t'aime,
Par les douces chansons qu'il t'enseigne, *lui-même*.
Et puis ton ferme appui, ce favori des Cieux,
Qui garde les trésors & les secrets des Dieux ;
Ton digne Maître a pû ces grands secrets t'apprendre
Qui vont dans nos Hameaux l'allegresse répandre :
Lui-même nous annonce un tems serain & doux,
Et nous va délivrer de la fureur des loups.

ACANTHE. (*Pelisson*)

Berger, il est constant, qu'avec sa chere Astrée
La desirable Paix en ces lieux s'est montrée ;
Au moins le vieux Damon, qui l'a vûë autrefois,
Croit l'avoir reconnuë au travers de ces bois.
Son front est couronné de sa plus verte olive ;
Elle paroît encor chancelante & craintive ;
Mais chaque instant grossit sa triomphante cour :
Outre les biens constans, qu'assure son retour,
Les délices, les jeux, les festins & la danse,
Le tranquille repos, & l'heureuse abondance,
Nos champêtres plaisirs, avec tous leurs appas,

---

1. *Tutus bos etenim* pratâ *rura perambulat :*
Nutrit farra *Ceres almaque faustitas :*
Pacatum volitant per mare navitæ :
Culpari metuit fides.
Hor. Od. l. 4. Od. 5. v. 17.

Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis aut vis exiget otium :
Non ira quæ procudit enses
Et miseras inimicat urbes.
Horat. Od. l. 4. Od. 16. v. 17

Se rangent à ſa ſuite, où naiſſent ſur ſes pas.

1 A ſon aſpect s'enfuit la fureur homicide,
L'oppreſſion cruelle, & la haine perfide;
Car Themis, qui la ſuit, tient le glaive tranchant,
L'appui du malheureux, la terreur du méchant.
Chante en repos, Berger, ton amoureux martyre;
Ce n'eſt plus que d'amour, qu'il faut que l'on ſoupire:
Et ſi mille ont ſçû plaindre une triſte langueur,
Leurs vers ſont de l'eſprit, & les tiens ſont du cœur.

EURILAS.

2 Au charmant Roſſignol, l'honneur de ce bocage,
Cede de tous Oiſeaux le different ramage:
3 Au ſçavant Dieu des Vers tu peux le diſputer,
Et que pourra ma voix, quand tu voudras chanter?
Chante, fameux Berger, chante ces grands miracles!
Du Dieu qui te cherit, conſultant les Oracles,
Dis-moi, qui tout d'un coup a ſçû tarir nos pleurs,
A banni de nos champs fertiles l'outrage & les voleurs;
Et ſous les verds ormeaux, ſur les vertes fougeres,
Ramené les concerts de nos jeunes Bergeres.

---

1 *Mos & lex maculoſum edomuit nefas.*
Ibid. v. 22.

2 *Lenta ſalix quantùm pallenti cedit olivæ,*
Puniceis humilis quantùm ſaliunca roſetis;
Judicio noſtro tantùm tibi cedit Amyntas.
Virg. Egl. 5. v. 16.

3 *Quid, ſi idem certet Phœbum ſuperare canendo?*
Egl. 5. v. 9.

ACANTE.

Ce prodige étonnant, ce changement soudain,
1 N'est rien moins que l'effet d'une mortelle main.
Tu sçais de nos malheurs l'histoire lamantable,
2 Tu sçais où nous plongea la discorde effroyable;
Et
Puis comment sur nos airs, si tendres & si doux,
Chanter Mars & Bellone, & leur ardent courroux?
Dans nos antres fuïons les armes sanguinaires,
Perdons le souvenir de nos longues miseres.
La mere de Loüis, qui dès ses premiers jours
Domtoit les Sangliers, & terrassoit les Ours,
La mere du Berger, dont les grands pâturages
De l'une & l'autre mer bordent les longs rivages,
Anne a fait ce miracle, elle a fléchi les Dieux
Par les dévots soupirs d'un cœur humble & pieux.

EURILAS.

Rien que les doux Zephyrs ne respire pour elle;
Loin des fiers Aquilons soit la rage cruelle;
Vous Myrtes amoureux, vous odorans Jasmins,
Malgré les froids hivers, croissez dans nos Jardins.
Que des plus belles fleurs on couronne sa tête,
Qu'à jamais nos Pasteurs solemnisent sa fête,

---

1 *O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*
Virg. Egl. 1. v. 6.

2 ——*En quò discordia cives*
Perduxit miseros!
Virg. Egl. 1. v. 73.

Qu'elle soit immortelle, & jouisse à jamais
Du doux fruit de ses vœux, de sa charmante paix.
Au moins puissent les Dieux, malgré les destinées,
Pour prolonger ses jours, accourcir nos années.
Entonne son beau nom dans tes nobles concerts,
Et pour le celebrer, éleve encor tes airs.
Ainsi le beau * Daphnis aux champs de Syracuse
Eleva quelquefois sa douce cornemuse :
Ainsi pour son sujet reglant ses doctes sons
L'amant * d'Amaryllis varia ses chansons.
J'aime mieux tes beaux vers, que le plaisir de voir
Tomber ce fier torrent dessus ce marbre noir ;
Du dépit de sa chûte écumer de furie,
Et flater en grondant ma douce rêverie.

* Theocrite.

* Virgile.

1

ACANTE

Dans un si beau sujet je trouve assez d'appas,
Ecoute seulement, & ne me flate pas.
Anne, à qui pour ce fils, rempli de tant de charmes,
La douce amour de mere a donné tant d'allarmes ;
Dans nos antres secrets, entre les verds pavots,
Ne sçavoit où trouver un moment de repos.
Le bruit de cent combats troubloit de nos bocages
Le silence profond, & les sacrez ombrages.
Son Loüis s'animoit au bruit de ces combats,
Il mépriſoit déja nos champêtres ébats,
Ramassoit des Hameaux la boüillante jeunesse ;
Et leur montrant de Mars la dangereuse adresse,

---

1 *Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ*
Saxosas inter decurrunt flumina valles.
Virg. Egl. 5. v. 83.

+ Chanter cette Bergere en vertu 3dnb Seconde, Il Acanthe, c'est chanter la merveille du monde.

Il faut être vaillans, disoit-il, *ô Bergers*,.
Il faut loin de nos Parcs chasser les Etrangers;.
Allons, allons dompter jusqu'en leur propre terre
Les Peuples bâtanez, qui nous ont fait la guerre.
Anne, à ces fiers propos, trembloit pour ce cher fils;.
Elle ne sçait que trop le malheur de Thétis :
Que malgré tant de soins & la force des charmes;
* Le plus vaillant des Grecs succomba sous les armes. * Achille.
Dans les ennuis mortels, qui déchirent son cœur,
Elle a recours à Jule, à ce sage Pasteur,
Dont les rares secrets, aux Neveux incroïables,
Jamais, quoiqu'on ait dit, n'ont fait de misérables;
Qui cent fois au contraire en nos troubles nouveaux;
Consola les Bergers, & sauva les Troupeaux.
Jule des mêmes soins a son ame agitée,
Car de la même amour il la sent transportée.
Banissons, lui dit-il, *ces soins injurieux*,:
Ce qui nous peut guérir est l'ouvrage des Dieux.
A ces mots il ordonne un fameux sacrifice :
Mais pour rendre à ses vœux tout l'Olympe propice;
Il offre seulement avec le pur encens,
Nos odorantes fleurs, nos rustiques présens.
Son ame humaine & douce, & ses mains innocentes,
Du sang de nos Agneaux furent mêmes exemtes.
Une voix dans la nuë à ses vœux répondit;.
La Paix avec Themis à l'instant descendit;.
1 Abandonnant des Cieux les voûtes azurées,

---

1 *Hîc primùm paribus nitens Cyllenius alis*
Constitit; hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit, avi similis, quæ circum littora, circum

Elles fendoient les airs de leurs ailes dorées ;
Et sembloient venir fondre aux rives de ces eaux ;
Semblables dans leur vol à ces vîtes Oiseaux,
Qui planant sur les bords d'une Mer poissonneuse,
Rasent les durs Rochers & la vague écumeuse ;
Quand sur le haut sommet des murs audacieux,
Qui ferment de Loüis le Verger spacieux,
Semblent se reposer, comme pour prendre haleine
Dans la rapidité de leur course soudaine,
Sans le secours de Jule, en un piége fatal,
Les retenoit encor le discord infernal.

EURILAS.

Le plus grand des humains est l'admirable Jule,
Moins de Monstres que lui dompta le grand Hercule.
1 Ah ! plûtôt dans le Rhône, aux sept larges canaux,
Le Parthe abreuvera ses belliqueux Chevaux ;
Plûtôt les froids Lapons boiront l'onde du Gange,
Que je cesse jamais de chanter sa loüange.

Piscosos scopulos, humilis volat aquora juxta.
Æn. 4. v. 252.

Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem ; mox aëre lapsa quieto,
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.
Æn. 5. v. 215.

1 *Ante, pererratis amborum finibus, exul*
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.
Virg. Egl. 1. v. 62.

ACANTE.

Ecoute, écoute encor comme il a combatu,
Et dans son plus beau jour voy briller sa vertu.
1 Au sommet de ces Monts, qui cachez dans la nuë
Semblent porter le Ciel de leur tête chenuë,
2 Le Monstre sans raison, qui desola nos champs
Se trouvant sans pouvoir dans le cœur des méchans,
Se cachoit sous l'amas de ses armes tranchantes,
Du sang de nos Brebis encore dégoûtantes.
Là dans son cœur rongé de ses mornes fureurs,
Il ne médite encor qu'embrasemens, qu'horreurs;
Par des vœux sourds & noirs rappellant le carnage,
Au fond d'un antre obscur il écumoit de rage;
Quand ces deux Déïtez, l'espoir de tant d'humains,
Tomberent par malheur dans ses cruelles mains;
L'Infléxible discord les accable de chaînes;
Et déja renoüant ses trames inhumaines,
Il voit comme sa proïe & dévore des yeux
Nos Jardins émaillez, nos champs délicieux.
3 Mais plus prompt que l'éclair, plus vîte que la foudre,

---

1 ——— ——— *Maximus Atlas,*
——— *Æthereos humero qui sustinet orbes.*
Æn 8. v. 136.

2 ——— ——— *Furor impius intus*
Sæva sedens super arma, & centum vinctus aheneis
Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento.
Æn. 1. v. 298.

3 ——— ——— *Volat vi fervidus axis:*
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aëra per vacuum ferri, atque assurgere in auras.

Sous son rapide Char faisant voler la poudre,
Jules part, vole, & fond où le pressant danger
Sembloit, & son grand cœur & sa vie engager.
L'entreprise pour lui n'a rien de formidable.
Il contemple du Mont la cime impénétrable :
Les Pins qu'il voit de loin lui servir de cheveux,
Sont battus du tonnerre & des vents orageux;
De glaçons distillans sa tête est hérissée,
Sur ~~ses~~ son gouffre béant, la neige dispersée;
De ses flancs entr'ouverts les torrens vagabons
Roulent, blanchis d'écume, où et s'élancent par bonds.
La prudence de Jule applanit ces obstacles :
Sa voix, quand il lui plaît, fait les plus grands miracles,
De la Paix éplorée il a brisé les fers,
Il a plongé le monstre au plus creux des enfers.

EURILAS.

Donc, ô sage Berger, chantant nos douces peines

Nec mora nec requies; At fulvæ nimbus arenæ
Tollitur . . . . . .
Geor. 3. v. 107. & seq.

1 ——— *Jamque volans apicem & latera ardua cernit*
Atlantis duri cœlum qui vertice fulsit:
Atlantis, cinctum assiduè cui nubibus atris
Piniferum caput & vento pulsatur & imbri:
Nix humeros infusa tegit: tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Æn. 4. v. 246. & seq.

2 ——— ——— *Lentus in umbrâ,*
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.
Virg. Egl. 1. v. 5.
Ille meas errare boves, ut cernis, & ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.
Ibid. v. 9.

1 Dans nos bois, dans nos champs, dans nos fertiles plaines,
Sans crainte nous allons conduire nos Troupeaux,
* Autour de nos Brebis voir sauter leurs Agneaux,
2 Et dormir au doux bruit d'une onde vive & claire,
Où bourdonne à l'entour l'Abeille ménagere,
3 Et Jules de nos cris tant de fois tourmenté,
4 Nous fait cette abondante & douce oisiveté.

---

1 *Tutus bos etenim rura perambulat.*
Hor. Od. l. 4. Od. 5. v. 17.

Cætera pascuntur virides armenta per herbas.
Geor. 3. v. 163.

* *Mille sub uberibus balantes pascimus agnos.*
Balatu pecorum & crebris mugitibus amnes
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Geor. 3. v. 554.

2 *Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni*
Non absunt . . . . . .
Geor. 2. v. 470.

Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
Horat. Ep. I. Od. 2. v. 27.

Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.
Virg. Egl. 1. v. 54.

3 *Hîc mihi responsum primus dedit ille petenti:*
Pascite, ut antè, boves pueri; submittite tauros.
Ibid. v. 43.

4 ——— *Deus nobis hæc otia fecit.*
Ibid. v. 6.

ACANTE.

C'eſt lui-même, Eurilas, & lui ſeul a la gloire
De cette mémorable & penible victoire :.
Il n'en doit nul partage à ſes jaloux rivaux ;.
Il n'a point de ſecond dans ſes nobles travaux ;.
Cependant on a ſçû que dans les ſiens à peine
Sans ſecond eût vaincu le vaillant * fils d'Alcmene.

* Hercules.

EURILAS.

Ce genie étonnant, ce célebre étranger,
1 Ne peut être un Mortel, ne peut être un Berger.
2 Acante, c'eſt un Dieu, qui pour chaſſer la guerre
3 Sous l'humaine apparence habite cette terre.
Un Mortel eût voulu tant d'offenſes vanger !
Tant de biens excedoient le pouvoir d'un Berger.
Jamais autre qu'un Dieu n'eût fait tant d'avantages
A qui ne lui cauſa qu'injures & qu'outrages.

---

1 *O, quam te memorem, virgo! namque haud tibi vultus*
Mortalis, nec vox hominem ſonat. O Dea, certè.
Virg. Æn. 1. v. 331.

2 ——— ——— *Deus, Deus ille, Menalca.*
Virg. Egl. 5. v. 64.

3 *Sive mutatâ juvenem figurâ*
Ales in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ, patiens vocari
Cæſaris ultor.
Horat. Od. l. 1. Od. 2. v. 42.

Sans ceſſe celebrons ſes miracles divers,
Mais, cher Acanthe, on dit qu'il dédaigne nos Vers.

ACANTHE.

1 Notre étude innocente aime la ſolitude,
Hait le bruit de Bellonne & ſon inquiétude.
Jules en connoît le prix, il aime les beaux Arts;
Mais pouvoit-il pour eux veiller au champ de Mars?
Penſes-
~~Mais crois~~-tu qu'aujourd'hui tout couronné de gloire
Il devienne ennemi de ſa belle mémoire;
Et que le Monſtre affreux, dompté par ſes hauts faits,
Prolonge nos malheurs dans le tems de la Paix?
Revenez, chaſtes Sœurs, aimables fugitives,:
Jules vous tend la main ſous ſes vertes Olives:.
2 C'eſt là que de vos Luths, de vos charmantes voix
Il attend le doux fruit de ſes fameux exploits.
Couronné d'Amarante, & ſous ces ombres calmes,
A vos ſons immortels il conſacre ſes palmes:.

---

1 *Carmina proveniunt animo deducta ſereno;*
Nubila ſunt ſubitis tempora noſtra malis.
Carmina ſeceſſum ſcribentis & otia poſcunt, quæruntur;
Me mare, me venti, me fera jactat hyems.
Ovid. 1. Triſt. Eleg. 1.

2 *Vos Cæſarem altum, militiâ ſimul*
Feſſas cohortes reddidit oppidis,
Finire quærentem labores,
Pierio recreatis antro.
Hor. Od. l. 3. Od. 4. v. 37.

Allons, cher Eurilas, allons par les Hameaux
Exciter des Pasteurs les doctes Chalumeaux.
Soupire cependant l'amour tendre & discrete
Qui défend de l'oubli le nom de Timarette :
Conte ses doux appas aux échos étrangers,
Aux flots de la Garonne, à ces verds Orangers.

EURILAS.

Nommer une Bergere aimable, jeune & belle,
Acante, c'est souvent la nommer infidelle.
Guéri, graces au Ciel de ma triste langueur,
Ainsi qu'en ces beaux lieux la Paix régne en mon cœur.
Acante, consacrons & nos cœurs & nos veilles
Aux grands labeurs de Jules, à ses rares merveilles.

LETTRE
DE MONSIEUR OGIER,
A MONSIEUR
LENQUESTZ,
SUR LA PREMIERE EGLOGUE.

JE vous suis redevable de deux Lettres & d'une Eglogue ; c'est un grand accablement pour un paresseux, & encore un paresseux qui dépend de la plume d'autrui. Il est vrai, Monsieur, que je pourrois m'acquitter de vos Lettres, en dictant quelqu'une de ces rêveries que vous avés la bonté d'agréer & de prendre pour bonne monnoïe ; mais quant aux Poësies que vous m'avés envoïées, vous ne me demandés pas moins que des Dissertations, qui ont quelquefois des suites de dangereuse conséquence ; témoin la querelle de nos bons amis Balzac & Heinsius. L'expedient que vous me donnés d'en conferer avec Mademoiselle votre Sœur, ne m'exemte pas de cet inconvenient : elle a la mémoire assés heureuse pour vous rapporter fidellement ce que je lui aurois dit, & je ne m'étudierois pas moins à parler de cette matiére devant une fille d'esprit comme elle, qu'à vous en écrire. Je pourrois toutefois trancher la difficulté en trois

mots : *Nunc oblita mihi tot carmina* , ſi vous ne m'aviés point fait ce mauvais tour de montrer mon Château de Dammartin, & de mettre ſes ruines en perſpective. Maintenant il me faut, malgré que j'en aïe, confeſſer la qualité, & avoüer que j'ai lû autrefois Ariſtote, Horace, Scaliger, Caſtel-Vetro, & la Menardiere. Ces noms ſeroient capables de faire trembler un apprentif, & de lui faire apprehender un grand orage ſur ſes nouveaux Lauriers : mais certes Monſieur de Segrais n'a guére à craindre, ni de leur part, ni de la mienne. C'eſt un grand maître qui doit plûtôt ſervir de modéle aux autres, que d'objet à leur cenſure. Je veux croire qu'il s'acquitteroit également bien de tous les genres de Poëſies : mais en verité ſon ſtile doux & facile eſt extrémement propre à ſon ſujet & proportionné à la tendreſſe & à la naïveté de ſes penſées.

J'ai été autrefois en peine de ce que vouloit dire Horace, quand il attribuë, *Molle atque facetum Virgilio* : je ne regardois ce grand Poëte que par le côté de ſon Enéïde, & des Georgiques, & même j'avois de la peine d'ajoûter ce *facetum* avec les Eglogues, mais pourtant c'en eſt le caractére. Ce mot ne répond pas toûjours à celui de facetieux dont on uſe quelquefois parmi nous. *Veteres*, dit un docte Grammairien, *facetum dixerunt, quidquid venuſtum eſſet & elegans.* Et notre maître Quintilien, *facetum quoque non tantum circa ridicula opinor conſiſtere ; neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ conceſſum eſſe Virgilio. Decoris hanc magis & exculta cujuſdam elegantiæ appellationem puto.* Votre Ami triomphe dans cette matiére, & même en quelques endroits, où il

imite Virgile, il ne se contente pas de l'égaler, il le surpasse.

Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Voici qu'il enchérit, & l'invention est fort jolie, d'avoir transformé Venus en Bergere si facilement.

L'aimable Déïté qu'on adore ~~en~~ à Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Car c'est être trop délicat de trouver à redire à ces deux Vers, d'autant que la rime n'en est pas juste à nos oreilles Parisiennes.

Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.

Qu'elle soit brune encore & que vous soïés blonde.

Il pouvoit traduire facilement & la mesure du Vers s'y rencontreroit : *qu'elle soit noire, &c.* mais notre *brune* est bien plus agréable & ce teint est capable de tous les attraits de la beauté, mais je ne crois pas que le noir de Virgile puisse donner de l'amour ailleurs qu'en Æthiopie.

Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?

Une goutte de lait n'est pas plus semblable à une autre, que ce Vers à celui de Virgile : mais celui que votre Poëte ajoûte ensuite est tout Nectar & tout Ambrosie, & je ne vois rien de si tendre ni

de si mignon dans tout Alexis, & en effet ces deux Vers valent deux mil écus de Pension.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant!

Cette même Iris, avec ses Compagnes Uranie & Philis, dont il veut donner de la jalousie à Climéne, surpassent aussi de bien-loin leurs originaux, quoi qu'à mon avis ils soient tirés d'un Auteur, qui au jugement du Cardinal Bembe, avoit le génie aussi approchant de celui de Virgile, que son tombeau est voisin du monument de ce grand Poëte, vous voyés bien que c'est de Sannazar que je parle.

At Praxinoë me quondam, non Polibotæ
Filia despexit, non divitis uxor Amyntæ
Quamvis culta sinu, quamvis foret Alba Papillis, &c.

Que si vous aimés mieux que cette fantaisie soit prise du *desiderium Lutetiæ* de Buchanan (sujet pour qui sans doute à présent vous n'avez pas moins de passion que d'estime.)

Et me tympana docta ciére canora Lycisca,
Et me blanda Melænis amavit, Iberides ambæ.

Elle n'en est pas moins belle & n'a pas moins de mérite pour être tirée du fond de l'Ecosse Sauvage. Cette belle Marie Stuart qui donna tant d'amour en France, & tant de jalousie en Angleterre, en étoit nâtive.

Nous aurions fort mauvaise grace, nous autres Prédicateurs, qui volons publiquement sur les

grands chemins & qui ne sommes parés que des dépoüilles des Augustins & des Chrysostomes, de trouver mauvais qu'un bel esprit dérobe adroitement le feu du Ciel, je veux dire le genie & les inventions des bons Auteurs pour les rendre meilleurs & plus agréables. Si Monsieur de Segrais m'en croit, il continuëra ses nobles brigandages, qui ne ruinent & n'appauvrissent personne. Il n'épargnera les Grecs non plus que les Latins; les Italiens non plus que les Espagnols, vû même la déclaration de la guerre : que s'il veut imiter parfaitement son Virgile, il faut qu'il passe comme lui des Bois & des Champs, aux Camps & aux Armées, & qu'il nous donne un Poëme Héroique en notre Langue.

Je croi bien, Monsieur, que si je demeure toûjours dans les termes de la loüange, & dans une approbation générale de l'ouvrage de votre ami, vous jugerés que je n'en use pas de bonne foi, & & qu'il est impossible qu'il ne se remarque quelque petite tache sur le beau corps du monde. J'en suis d'accord avec vous & je m'en vais rappeller, si je puis, cette humeur critique & querelleuse que j'avois à vingt-cinq ans, quand je m'escrimois contre les *Goulus* & les *Garasses*; afin de satisfaire à votre désir & vous faire voir avec quelle sincerité j'agis avec vous. Je vous proteste toutefois auparavant que je suis du sentiment de l'honnête homme, qui disoit, *ubi plura nitent in Carmine, non ego paucis offendor maculis.* Gardés-vous donc bien de croire que les remarques que je vais faire, passent dans mon esprit pour de grandes fautes. Ce sont des ombres d'un tableau, qui peut-être lui donneront plus de lustre; ou bien des parties du Ciel,

qui ſont moins luiſantes que les autres; enfin quelque menace que je vienne de faire, prenés plûtôt ceci pour des doutes que pour des corrections; plûtôt pour des éclairciſſemens que pour des cenſures.

Je ſuis bien d'accord que le diſcours de Tircis eſt le tranſport d'un eſprit agité, d'une paſſion violente, & par conſéquent qui ne doit pas avoir une ſuite telle qu'elle ſe doit trouver dans le raiſonnement d'un Orateur, ou d'un Philoſophe. Néanmoins ſon emportement doit être reglé & conduit par une fureur à la verité qui eſt Poëtique, mais qui toutefois a ſes bornes & ſes regles dans ſes enthouſiaſmes, & à dire le vrai, ce doit-être un déſordre régulier & une folie raiſonnable; c'eſt pourquoi je ne puis ſouffrir que votre Berger, après avoir dit qu'il eſt trop heureux, ſi Climéne veut ſeulement conſentir à ſes peines, ce qui eſt la déclarer cruelle au dernier point, ne laiſſe pas toutefois immédiatement après de douter, & apparemment de croire qu'elle eſt capable de recevoir des préſens de ſa part. En effet ce mouvement d'eſprit me ſemble incompatible avec la cruauté dont il ſe plaint. Il ne lui doit pas tomber en la penſée, qu'une Bergere qui a tant d'averſion pour lui & dont toute la faveur qu'il eſpere, eſt de conſentir à ſon ſuplice, puiſſe-être en diſpoſition d'accepter des préſens de ſa main, qui eſt toute la grace qu'il en pourroit attendre, s'il en étoit paſſionnément aimé. Ce n'eſt pas que l'offrande de ſon Agneau ne ſoit bien naïve & bien touchante, ſi vous la conſiderés ſéparement: mais il vient trop bruſquement & il ſe précipite en un lieu où il falloit deſcendre. En un mot il me ſemble qu'il faut pré-

parer l'esprit de la Déesse irritée par quelque tour d'adresse, pour la rendre susceptible de l'oblation qu'on lui veut faire. Et puisque j'ai passé les bornes de la modestie en me rendant censeur d'un si parfait ouvrage, il faut que je vienne au dernier dégré de l'impudence. Cela s'appelle, *achever la Venus d'Appelle.* Je voudrois donc inserer en cet endroit quatre Vers & lire de cette sorte :

Je serai trop heureux, belle & jeune Climéne,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine;
Non, je ne cherche point de traitement plus doux,
Sinon que vous souffriés que je souffre pour vous,
Qu'au pied de vos Autels, sans que je vous fléchisse,
Mes troupeaux & mon cœur, j'immole en sacrifice:
N'ay-je point quelque Agneau dont vous ayés désir?

Si Tircis veut adopter ces quatre Enfans, je les lui abandonne, à la charge toutefois qu'il emploïera quelque trait de son Pinceau pour les rendre plus semblables à leurs freres qu'ils ne sont.

Sa Pallas est belle, chaste & genereuse : mais qu'a Pallas à démêler avec les hutes des Bergers, leurs flûtes & leurs musettes ?

——— ——— *Pallas quas condidit arces,*
Ipsa tenet. ——— ——— ———

Elle se plaît dans la Ville d'Athenes, ou de Sparte, & rarement la trouve-t'on sur le Mont-Menale & dans les Prez de l'Arcadie. Elle tient un javelot & non une houlette : elle porte une Ægide & non pas une Pannetiere. D'ailleurs on sçait l'aversion qu'elle a pour les musettes & pour

les flûtes. Elle en joüoit au bord d'un ruisseau qui lui servoit de miroir : ses joues enflées lui déplurent. Elle jetta dans l'eau de dépit l'instrument qui l'obligeoit à faire une si laide grimace.

Le Poëte peut-être me dira que je n'apperçois pas qu'il veut parler de Mademoiselle. Mais la chose est trop claire pour n'être pas visible. Cela ne dispense pas toutefois un Berger de recourir à des Divinités, qui lui sont étrangeres. Comme Pan, dont il fait mention, lui tient lieu du plus grand de ses Dieux, & qu'il n'y en a point qui lui soient plus vénérables, aussi ne se doit-il point imaginer de Déesse plus relevée ni plus adorable que Palés qui préside aux pâturages. Son nom se rencontre heureusement presque du même son, & il est de même mesure que celui de Pallas, & par un changement d'un ou de deux Epithetes, il peut facilement l'accommoder à sa Princesse. Quelque mérite, quelque beauté que Dieu lui ait donné; quelque grandeur de courage que sa haute naissance lui inspire, un Pasteur lui fait toûjours honneur de la représenter sous l'Image de sa Déesse tutelaire & sous le nom de celle que Virgile nomme la grande Palés & qu'il préfere même au Dieu Apollon.

Te quoque, magna Pales, & te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso.

Il est vrai que ce Dieu transformé en Pasteur sur les bords d'Amphrise, est en même tems devenu Sujet de la Déesse des Bergers. Ajoûtés à cela qu'elle étoit en grande vénération parmi les Romains, qui marquoient le jour natal de leur Ville, de celui de la Fête qu'ils appelloient * *Palilia*. Et de vrai

*Palilia.

vrai cette Déesse devoit-être considerée particuliérement à Rome, non seulement pour la rencontre dont je viens de parler, mais à cause qu'elle étoit tutelaire & patrone de ses Fondateurs, & de ses premiers Habitans qui furent des Pasteurs. Ce qui a fait dire à du Bellay, sur ce qu'elle est gouvernée aujourd'hui par le Pape, sous le titre de Pasteur, qu'il est fatal à cette Terre d'être commandée & possedée par des Pasteurs. N'en voilà que trop, Monsieur, pour établir la grandeur & la divinité de Madame Palés & justifier le parallele que l'on peut faire de sa Majesté Rurale avec son Alteſſe Royale.

Les *paisibles Marais*, me choquent un peu; il faut ce me semble, que les épithétes soient les plus propres, les plus particuliéres & les plus individuës que l'on puisse choisir pour le sujet dont on parle. Or il est commun aux champs, aux bois, aux prez, aux montagnes, aux vallées d'être cois, tranquiles & paisibles, aussi-bien qu'aux marais: voire même ceux-ci, pour l'ordinaire sont pleins du bruit & des cris importuns des Grenoüilles, lesquelles y font leur domicile, comme elles y trouvent le lieu & la matiére de leur naissance, qui est le limon de la terre.

Semina limus habet virides generantia ranas,
Et veterem in limo ranæ cecinêre querelam.

J'aimerois donc mieux les *humides Marais*, qualité qui leur est si propre, qu'ils cessent d'être marais s'ils ne sont plus humides.

La valeur brillante est d'un beau lustre, à la verité, si son éclat fait quelque effet, comme

d'ébloüir, d'éfacer, de ternir celle des Alexandres & des Céſars. Mais valeur brillante, ſuſpenduë & ſans effet, ou avec un effet peu conforme à ſon brillant, qui eſt d'aſſûrer le repos des Bergers, eſt, ſauf correction, une épithete ſuperfluë & inutile. Qu'en dites-vous, Monſieur? Prenez garde que cette trop grande déférence que vous avés pour moi, n'engage votre jugement à condamner un Vers pour être plein de lumiere. Toutefois qui diroit ainſi.

Genereux Montauzier, dont l'ame vigilante
Aſſure le repos des Bergers de Charante.

auroit-il beaucoup empiré les loüanges de M. le Gouverneur de Saintonge? Les Thébains ne dorment-ils pas en ſûreté ſous la caution de la vigilance d'Epaminondas? Je ne garde ni ordre ni méthode dans ces Obſervations, & je prens votre Eglogue tantôt par les pieds & tantôt par la tête, ſa beauté m'ayant obligé de la relire pluſieurs fois: J'ai dicté à mon Scribe confuſément ce qui m'eſt venu chaque fois en la penſée dans la derniere lecture que j'en viens de faire, j'ai fait réflexion ſur ces deux Vers:

Quiconque ſçait aimer peut devenir aimable,
Tel fut toûjours d'Amour l'arrêt irrévocable.

J'ai quelque ſcrupule de ce raiſonnement. Une choſe qui peut être & ne peut pas être, qui eſt tantôt d'une maniere tantôt d'une autre; qui peut réüſſir & ne peut pas réüſſir; & pour parler d'un Arrêt en terme de Pratique, une choſe qui eſt exe-

tutoire & non executoire, ne peut être appellée *Arrêt irrévocable.* Tircis qui sçait aimer peut devenir aimable ; mais aussi il peut devenir odieux, principalement dans l'esprit d'une Bergere ingrate & cruelle comme Climene. J'avouë que c'est un grand secret pour être aimé que d'aimer : *Marce, ut ameris ama ;* mais son effet n'est pas infaillible ; on peut donc bien dire que c'est une regle ordinaire, qui souffre pourtant des exceptions, mais non pas que c'est un Arrêt irrévocable, dont l'effet ne se peut éviter.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai à vous dire touchant l'ouvrage de votre ami, ce qui ne vous sera pas une legere preuve du pouvoir que vous avez sur mon esprit. Je ne mettrai plus en ligne de compte ma paresse, qui ne se peut éveiller sans murmure, si ce n'est votre main propre qui lui tire l'oreille. A vous dire le vrai, si je fais quelque étude maintenant, elle est fort éloignée de ces matieres, qui ne sont guéres plus séantes à ma profession qu'à mon âge ; & je vous puis assurer que je ne lis plus d'autres Poësies, que celles de David dans mon Breviaire. Mais encore quand cette consideration cesseroit, vous avoüerés que votre autorité est grande sur moi pour m'obliger d'opiner par écrit sur les ouvrages d'autrui. Les Auteurs de ce tems-ci sont si jaloux des productions de leur esprit, qu'ils ne nous laissent autre lieu de prononcer sur leur mérite, que celui de l'approbation. Un coup d'ongle les offense d'avantage que mille battemens de mains ne les obligent. Si votre ami est de cette humeur, & si parmi tant de perfections de sa Poësie, il a ce défaut qu'un Ancien attribuë aux Poëtes, *genus irritabile vatum*, je vous conjure de brûler cette

Lettre incontinent, après que vous l'aurés lûë. Ne m'attirés pas, je vous prie, une querelle sur les bras, sur le point que je sonne la retraite & que je ne cherche que le repos ; aussi d'autre côté, comme il est bien probable que je me trompe de faire un tel jugement d'un honnête homme, obligés-moi de lui offrir mon service & mon amitié, sans autre commerce que par votre entremise. Je ne suis plus en état de composer de belles Lettres ; & sans la familiarité qui est entre nous, je n'oserois plus répondre aux vôtres. Mais ces devoirs d'amitié pour votre égard dureront autant que ma vie, puisque je serai jusqu'à son extremité, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1655.

LETTRE A M. HUET,
en réponse de la précédente.

JE vous aime trop pour ne pas vous faire part d'une très-belle chose : c'est de cette Dissertation que M. Ogier a pris la peine d'écrire à M. Lenfquets sur le sujet de mon Eglogue; & je crois que vous m'aimés trop aussi pour n'être pas bien aise de voir qu'un homme de sa capacité & de son mérite a bien voulu hazarder un peu de sa réputation pour me donner des loüanges qui ne me sont point dûës. Pour moi, Monsieur, je me persuade que vous serés de mon avis, quand vous aurés vû cette belle Lettre, & que vous me conseilleriés sans doute de m'en tenir à son sentiment, si pour mériter les loüanges qu'il me donne, il n'y avoit qu'à consentir à ces censures. Je vous avoüe aussi que s'il y a quelque chose dans son discours qui me puisse déplaire, c'est le seul doute qu'il semble avoir que je ne reçoive pas sa Lettre, comme je le dois; encore n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, l'autorité & les exemples qu'il allégue, feroient qu'en sa place j'aurois peut-être les mêmes sentimens. Il faut se réserver à lui faire connoître, comme à vous, que je ne recherche dans ces sortes de productions, qu'un honnête amusement; que comme je ne voudrois être loüé que par des gens comme lui, & qu'il est bien difficile de le mériter, j'en tiens la gloire trop pénible, & fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains : En effet, Monsieur, n'avons-nous pas dit mille

fois qu'il eſt impoſſible de faire rien de parfait : Qui ne ſçait d'ailleurs la différence des goûts, & quand on ſe ſera bien gêné pour contenter la plus ſaine partie du monde, où va cette renommée ? à diminuer notre fortune bien ſouvent, & à nous faire paſſer en récompenſe, comme j'ai appris que Malherbe diſoit autrefois, pour de grands arrangeurs de ſyllabes, & pour des perſonnes qui ont eu une puiſſance ſuprême ſur les lettres & ſur les mots, afin de leur faire trouver leur place & leur ordre un peu mieux que le commun : Si on ajoûte encore, comme il diſoit quelquefois, qu'un bon Poëte n'eſt pas plus néceſſaire à l'Etat qu'un excellent Joüeur de Quilles. Mais ce Joüeur de Quilles n'eſt-il pas plus heureux, ſi ſon jeu lui aide à paſſer les jours agréablement : & à cette condition-là ne tirera-t-il pas un plus grand profit de ſon exercice, que le meilleur Joüeur de Harpe qu'il y ait au monde n'en tireroit de ſa ſcience, ſi elle étoit accompagnée d'un déſir inſatiable de ſe faire entendre, & d'une colere perpetuelle contre toutes les oreilles fauſſes & ennemies de ſes accords ? Que tous les Tircis faſſent des Eglogues pour toutes leurs Climenes, ſi cela leur peut ſervir de quelque choſe, ou ſi cela les amuſe. Que m'importe de ce qu'on dira de mes ouvrages en mille lieux où je n'irai jamais, & où, quand j'irois, ce ne ſeroit point pour y faire entendre que c'eſt moi qui ai fait ces deux Vers, qu'on a trouvés beaux :

L'aimable Déeſſe qu'on adore ~~en~~ à Cythére,
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere.

Vous ſçavés que comme d'ordinaire on eſt amou-

reux de ſes enfans, ceux-ci emporterent ma premiere amour après la production de cette premiere Eglogue, & je ne ſuis pas peu glorieux de voir qu'ils ont mérité la premiere approbation d'une perſonne docte & judicieuſe, comme M. Ogier, & qu'en cela mon ſentiment a été conforme au ſien. Mais il ſembleroit qu'inſenſiblement je conſentirois au bien qu'il dit de moi, au lieu que c'eſt tout le contraire de mon deſſein, & que je ſçai fort bien que ſi je dois recevoir ſes cenſures de la force de la verité qui l'a contraint de parler, je dois l'approbation qu'il me donne à l'amitié qu'il a pour une perſonne, qui m'en témoigne beaucoup; d'autant plus que je trouve je ne ſçai quoi d'ingenieux dans cette loüange, qui eſt recherché au-delà de ma portée & que je n'ai garde de m'approprier; non plus que ces habiles imitations de Sannazar & de Buchanan, que vous ſçavés bien que je n'ai lûs que depuis que cette Eglogue fut faite, puiſque ce fut vous avec qui je fis la premiere lecture de ces divins Auteurs. Il y a un Vers de Pétrarque mot pour mot dans une des belles Elegies de cette incomparable Comteſſe, que ſes beaux Vers ne rendent pas moins illuſtre que les grands Perſonnages qu'elle compte parmi ſes Ayeux.

Et ſi ce n'eſt amour, qu'eſt-ce dont que je ſens?
S'amor non è, che dunque è qu'ell' ch'io ſento?

Et comme ce Vers François n'eſt pas moins beau, moins doux, ni moins naturel que l'Italien, je croirois bien qu'elle l'a moins tiré de ce grand Poëte ſi ſçavant dans toutes les choſes tendres, que de la ſource d'où il l'a tiré lui-même; c'eſt-à-dire,

de ce beau naturel qui se remarque dans les ouvrages de cette personne si célebre, où reluit toûjours je ne sçai quoi de sa beauté & de sa grande noblesse. De même que les Philis, les Iris & les Uranies ont pû naître du même lieu d'où ce docte Napolitain a tiré :

At non Praxinoë me quondam, non Polibota
Filia despexit, &c.

Et ce qu'il cite de Buchanan, si l'un & l'autre même ne sont point une suite de l'idée de ces Vers qui se lisent dans l'Alexis,

Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? Nonne Menalcam?

Original à mon gré qui passe toutes les copies; pour la tendresse que j'y remarque : encore comme c'est dans la même langue, ces Messieurs devoient faire un peu plus de scrupule de leur larcin. Mais recevant les censures de M. Ogier avec la soumission que je dois, laissons là les éloges qu'il me donne, & demeurons d'accord ensemble qu'une belle & jeune Climene, qui animeroit le peu de génie qui est en moi, & un grand Maître, sçavant, connoisseur, & ingenieux comme lui, qui le soûtiendroit & dirigeroit, me pourroit faire parvenir à quelque gloire, si comme je vous l'ai dit, il y en a en France à faire des Eglogues.

Demeurons aussi d'accord avec lui que *humides* convient mieux aux Marais que *paisibles*, non que ce dernier ne puisse être proprement dit d'un lieu aquatique, qui n'est point agité du vent & qu'on n'en puisse trouver quelque autorité : mais comme l'idée

de *paisibles* est plus belle, & que ce ne doit pas être la mienne, puisqu'elle ne tend qu'à rabaisser les *roseaux*, comparés aux *chênes* : le Vers se trouvant d'ailleurs aussi doux à l'oreille, qu'il l'étoit à cause de la terminaison féminine de l'adjectif suivie de la terminaison masculine du substantif ; j'ai crû le devoir changer, & il m'a fort obligé de m'en donner la pensée.

Le sens des quatre Vers qu'il m'offre est grand & beau, & j'accepterois avec joïe le présent qu'il m'en veut faire, si je n'avois déja donné quelques copies de mon Eglogue, qui en ont produit tant d'autres, que desormais toute correction m'est presque interdite. Outre que la rime de vous à doux n'est que fort peu de Vers au-dessus, ce que les Auteurs sentent mieux en leurs Ouvrages, que tous ceux qui y veulent changer quelque chose ; & même ce qu'il y auroit de fâcheux, c'est que l'émistiche entier *d'un traitement plus doux* s'y rencontre presque pareil comme vous voyés,

Mais Iris m'assûroit d'un empire plus doux.

Ne feriés-vous point aussi quelque difficulté de faire offrir à Tircis son cœur & ses troupeaux, & puis de le faire revenir à l'offre d'un seul agneau : quant à l'avertissement qu'il me donne qu'il ne falloit pas me précipiter, où je devois descendre, n'est-ce point assés pour ma justification que l'offre que Virgile fait faire par Corydon à Alexis, d'une Flûte & d'un Chevreuil, est presque dans la même situation.

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula.

Et ce qui suit n'est précedé qne de trois ou quatre Vers de ceux-ci, & de quatre Vers qui n'y apportent nulle préparation.

O tantùm liceat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas, & figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!

Ce souhait si éloigné de la derniere marque d'affection est-il beaucoup au-dessus de celui-ci?

Je serai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

Pour moi je crois que la Nymphe qui pour toute grace permet à son amant de la suivre à la chasse, ou de demeurer dans son Hameau, ne l'oblige guéres davantage, que celle qui approuveroit ses désirs, ou recevroit ses services. D'ailleurs l'offre de présens ne se fait-elle jamais qu'entre les personnes unies? & l'acceptation de pareilles offres est-elle toûjours une marque d'affection? Comme toutes choses ont deux faces differentes, ne pourroit-on point d'un autre côté loüer l'art de mon Eglogue en cet endroit, remarquant la rusticité qui se découvre dans cette offre nuë & simple, si conforme au caractere d'un Berger, qui par la naïveté de sa condition doit peu sçavoir l'adresse de faire un présent de bonne grace, & qui par la violence de sa passion, dont il est tout rempli, doit être éloigné de tout artifice. Voyez ce que c'est de la difference des goûts! D'autres ont trouvé de l'invention en ce que je n'en fais venir Tircis à l'offre de ce qu'il a de précieux, qu'au moment que la pensée lui vient que sa maî-

treſſe eſt plus difficile à fléchir, conſiderant que c'eſt ainſi que dans le péril on promet toutes les choſes qui viennent dans l'eſprit, juſqu'à faire quelquefois des vœux ridicules, ou, comme a dit Malherbe, à peine payables, & bien plus inférieurs encore à la Divinité, qu'un Agneau bien marqueté & choiſi ſur un troupeau ne le peut être d'une Nymphe ou d'une Bergere. Je crois qu'il me ſera plus difficile de ſauver ma Pallas entre vous autres Sçavans.

Pallas quas condidit arces,
Ipſa colat.

a tout gâté & me fait un grand tort. Mais eſt-ce à dire, Monſieur, qu'elle ait pris en haine tout ce qui porte la houlette, & que depuis le Jugement de Pâris nul Berger n'ait oſé ſe préſenter devant elle? Je ſçai bien que Palés eſt une Divinité plus champêtre; mais ſi Pallas n'a rien à démêler avec Tircis, quel rapport eût eu *Mademoiſelle* avec Palés? Les Bergers ont toûjours tenu que Pan étoit leur Dieu; mais le tenoient-ils le plus grand de tous les Dieux pour cela, & juſqu'à ignorer toutes les autres Déïtés? Ne parle-t-on point de Junon, ni de Venus, ni d'Apollon dans l'ancien Bucolique? Qu'en dites-vous, vous qui ſçavés votre Theocrite comme je ſçai mon Eglogue? vous qui dans la fleur de votre jeuneſſe êtes un des plus ſçavans hommes de l'Europe, apprenés-le moi, pour m'ôter la peine de l'étudier; & cependant examinés un peu ſi ce n'eſt point aſſés pour juſtifier un ignorant de ma ſorte, que Pallas ſoit du nombre de ces Déïtés que Virgile invoque au commencement de ſes Georgiques. Cette Minerve qui n'eſt pas plus belle, plus chaſte & plus

génereuſe que la grande Princeſſe que je veux ſignifier, non ſeulement n'eſt pas oubliée dans le dénombrement que fait ce grand Poëte de toutes les Divinités qu'il croit capables de l'inſpirer, mais les Faunes, les Dryades & les Sylvains n'y tiennent pas un rang plus conſiderable, puiſque même elle y eſt aſſociée avec Pan.

Adſis, ô Tegæe, favens, oleæque Minerva
Inventrix. ——————

Il n'y a point de difficulté pourtant que parmi les Latins Palés eût été plus champêtre : mais ſi Virgile eût voulu ſignifier Livie, ou quelque grande Dame Romaine, l'eût-il fait entendre ſous le nom de cette Déeſſe ? Et ſi j'avois ainſi repréſenté Mademoiſelle, n'eût elle point crû que je lui euſſe dit quelque injure, ou du moins n'eût-il point fallu un commentaire à la marge de mon Eglogue, pour lui faire entendre que c'étoit d'elle que je voulois parler ? Peut-être eſt-ce une ignorance de notre ſiécle, & un de ſes défauts, comme vous m'avés dit quelquefois, du peu de goût qu'il a pour les choſes qui faiſoient les délices des ſiécles anciens : mais ceux qui écrivent aujourd'hui feroient-ils bien de le mépriſer, & ne doivent-ils point s'y accommoder, c'eſt-à dire, autant qu'il ſe peut, ſans avilir noſtre Poëſie, & ſans la dépoüiller de ſes plus ſuperbes habits ; car je ne puis approuver cette complaiſance efféminée de ceux qui pour deſcendre à la baſſeſſe des plus ignorans, en ſont venus à ce point, de ne rimer que de la proſe ; qui ſemblent réputer pour pédantiſme tout ce qui marque quelque érudition, l'application ingénieuſe de la fable, les

riches descriptions & les plus agréables ornemens de ce divin langage, pour peu qu'ils se trouvent au-dessus de la portée des Dames les plus ignorantes. Mais pour en venir à mon sujet, Mademoiselle ayant toutes les qualités de Pallas, & moi pouvant aisément avoir celles que j'attribuë à Tircis, puisqu'il n'est question que d'aimer une jeune Climene, cette grande Princesse honorant quelquefois mes Vers de son attention, ce Tircis ne peut-il point dire que Pallas aime son chant ? Car on peut ajoûter encore à ma défense que je ne parle ni de Flageolet, ni de Musette en ce qui la touche, mais seulement de mon chant, ce qui peut convenir en quelque sorte à la Déesse qui préside aux beaux Arts. Je m'en rapporte pourtant bien plûtôt au sentiment des personnes sçavantes, comme M. Ogier & vous, qu'à ce qui en seroit décidé dans le Cabinet de la Reine, & dans ces superbes ruelles où l'on juge si souverainement de tant de belles choses que l'on n'y entend guéres : quoique je sois très-persuadé que Palés y seroit mal reçûë. Je combattrai plus hardiment le scrupule que lui donne mon *Arrêt irrévocable* ; car j'ai lû depuis peu dans le Discours que le Tasse a fait sur le Poëme héroïque à l'endroit où il traite de la Sentence, qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit véritable ni reçûe pour telle de tout le genre humain ; mais que c'est assés que la personne que l'on fait parler la puisse croire telle, ou la dire pour fortifier sa cause, comme quand un ambitieux dit, *si jus violandum est, &c.* un avanturier, *audentes fortuna juvat.* Un homme bien amoureux peut dire à sa maîtresse, c'est assés de sçavoir aimer pour être ai-

mable, & il ne fait point mal de tâcher de lui persuader qu'Amour l'ordonne ainsi ; de la sorte qu'un tel axiome est prononcé, ce seroit toûjours une espece d'arrêt à son égard ; de même que,

Quis modus adsit Amori.
Omnia vincit Amor.
Ense maritali nunquam confossus adulter.

Et mille Sentences pareilles, qui ne sont pas indubitables, non plus que celles qu'on met en la bouche d'un mauvais Conseiller, d'un Tyran ou d'un Scelerat, qui n'en rendent pas l'Auteur garant, comme

La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
La timide équité détruit l'art de regner.
Scelere tegendum est scelus.

J'ai vû les avis fort partagés sur la remarque qu'il a fait de *valeur brillante* : néanmoins je suis de son sentiment. La valeur d'un Capitaine peut faire l'assûrance de ses troupes : mais ce n'est pas si proprement que sa vigilance : vous verrés donc qu'en cela j'ai suivi son conseil tant pour la raison qu'il allegue, que parce que cette *valeur brillante*, m'a toûjours semblé d'un stile un peu trop élevé pour une Eglogue ; car bien que ce ne soit plus le Berger qui parle dans cette adresse, & que le Poëte par conséquent puisse s'élever un peu d'avantage, il me semble que ce ne doit point être en sorte que le stile en soit tout-à-fait different du reste : mais je découvre encore une troisiéme raison de ce changement, qui

n'est pas

moins considerable à mon avis, c'est que la *valeur brillante & des Lauriers de Mars tant de fois couronné*, ne disoient que la même chose, & ne donnoient que la même loüange à une personne tout à-fait digne de l'un & de l'autre, & à un si haut point, que c'est, ce me semble, lui en dérober une, que de n'en pas parler : non que je prétende enfermer dans l'adresse que je lui fais de mon Eglogue, toutes celles qui lui sont dûës. Mais il est certain que sur tout il pourroit s'appliquer ce beau Vers à qui Alexandre donna le prix sur tous les autres de l'Iliade.

Sage au Conseil & vaillant au Combat.

Pardonnés-moi, Monsieur, il est comme cela dans mon Plutarque : la verité est que c'est là que je l'ai appris, & que je ne l'ai point conferé avec l'original. Voilà ce que je viens de penser sur ce sujet ; sans doute il y a bien d'autres choses à dire contre les loüanges que me donne M. Ogier, mais je crois que vous m'aimez assés pour me vouloir dispenser de les contredire. Au reste que ni vous, ni personne ne prenne ceci pour une contestation, car je ne prétens pas que ç'en soit une : la partie ne seroit pas bien faite contre un homme aussi consommé dans les Lettres que le célebre M. Ogier, & une personne, qui comme moi, n'en a qu'une très-legere teinture. Ceci n'est écrit que pour me divertir avec vous, & pour vous communiquer mes sentimens, comme à celui de mes amis à qui je les découvre le plus librement, étant persuadé de

votre grande capacité, & ce que j'estime encore plus que cela, d'une sincerité très-parfaite, d'une probité très-rare, & de l'amitié que nous nous sommes promise. Adieu.

ATHIS,

POËME PASTORAL.

ATHIS.

AU LECTEUR.

J'Ai entrepris une choſe nouvelle en ſa maniere, & par conſéquent douteuſe en ſon ſuccès ; comme j'en puis eſperer plus de gloire, j'en dois apprehender plus de blâme. Je ne penſe pas que dans tous les Auteurs Modernes on puiſſe trouver un Ouvrage de la nature de celui-ci, & ceux qui ont plus d'étude que moi, ſçavent qu'il n'y en a point parmi les Anciens qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir copié, au moins ne m'en ſuis-je propoſé aucun pour exemple : j'ai ſuivi les regles du Poëme Epique pour la diſpoſition du ſujet, pour ce qui concerne les Epiſodes, & pour ce qui regarde l'unité de l'année. Ayant crû que le ſtile en devoit être Paſtoral, j'ai conformé le mien autant que je l'ai pû aux Bucoliques de Théocrite, & de Virgile, c'eſt-à-dire autant que l'on peut approcher de ces grands Hommes : mais ſans leur vouloir rien dérober, & croïant que toutes les Langues peuvent avoir leur énergie & leurs graces. J'ai été plus téméraire dans l'invention, quoique je porte beaucoup de reſpect à tout ce qui nous eſt reſté de l'antiquité : je n'ai point voulu en uſer

comme ceux qui ont écrit parmi nous jusques-ici, à la reserve de Monsieur le
X Marquis d'Urfé. J'ai taché de faire à-peu-près en Vers ce qu'il a fait en Prose : il a annobli son Païs de Forêt comme les Grecs ont fait leur Arcadie : & j'ai essaïé de rendre le même hommage au lieu de ma naissance, avec cette difference toutefois que j'ai crû que mes imaginations ne devoient pas être tout-à-fait semblables aux siennes. Aïant dessein de les traiter en Poësie, j'ai crû les devoir rendre plus fabuleuses, & c'est pour cela que j'ai voulu finir par
Passerat. une Metamorphose ; mais autant que la Poësie peut exiger de vrai semblance & de circonstances dans la narration, j'ai tâché de l'observer. J'ai établi mes fictions sur ce que la Tradition ancienne, jointe à l'état présent des lieux, a pû m'inspirer : ces lieux gardent encore les noms des Bergers & des Nymphes dont je parle & de tous les Personnages qui sont introduits dans cet Ouvrage ; il n'y en a aucun dont le changement ou l'avanture ne soit conforme à la description de la Contrée que j'ai choisi pour Scene. Ceux qui auront quelque connoissance de cette Carte en découvriront peut-être mieux la finesse, comme aussi ce seront ceux desquels j'aurai plus à

redouter ce mépris qui vient quelquefois des choſes trop connuës. C'a été pour cette derniere raiſon que bien que j'euſſe pû faire la même choſe aux environs de Paris, j'ai mieux aimé pouſſer mes imaginations plus loin: outre que je ne déſavoüe point que s'il étoit en mon pouvoir d'annoblir quelque Contrée, je choiſirois ſans doute celle où je ſuis né. J'eſtime que la raiſon nous oblige à cela, & par l'experience que tout le monde en peut faire, l'on eſt toujours plus capable d'être touché des lieux où l'on a paſſé ſa premiere jeuneſſe, que des autres lieux où l'on ſe rencontre dans le cours de ſa vie. L'Orne eſt déja celebre par les Vers de Monſieur de Malherbe, & l'Ethimologie de *Cadomus* qui eſt le nom Latin de la Ville de Caën, par laquelle on veut qu'elle ait été bâtie par Cadmus, ou que ſon Château ait été autrefois la maiſon de Ceſar, eſt déja reçûë de tous ceux qui recherchent l'origine des choſes, & celebre dans pluſieurs Ouvrages des ſçavans Hommes que cette Ville a produits. C'eſt pour l'intelligence du reſte que dans la premiere édition, j'avois trouvé à propos de faire appliquer la Carte du Païs à la premiere page; quoique néanmoins j'aïe tâché de rendre la choſe auſſi claire & auſſi intelli-

gible par elle-même qu'il me l'a été possible; & je ne la crois pas plus obscure que les Fables des Grecs ou des Latins qu'on peut bien entendre sans un pareil secours. L'Episode des deux Rivieres d'*Aure* & de *Dromme* n'a pas non plus besoin de grande explication. Le gouffre où ces deux rivieres se perdent dans la terre sans parvenir jusqu'à la Mer est marqué dans toutes les Cartes, comme ce celebre Plongeon que fait la grande Riviere de Guadiana en Espagne, & je ne dis ceci que pour l'intelligence des Dames qui ne sont point obligées de sçavoir toutes les particularités de la Carte de la Basse-Normandie.

Au reste, quoique tout ensemble cet Ouvrage n'ait aucun modéle parmi les Anciens, ni parmi les Modernes, je puis pourtant bien dire qu'en détail il n'y a aucune partie dont ce tout est composé, qui n'ait son exemple dans les plus fameux Auteurs. Les Grecs & les Latins ont toûjours pris leurs Fables chés eux & souvent même en ont tiré leurs comparaisons. Et si Virgile nous veut bien faire croire que Gayette étoit le nom de la Nourice d'Enée; que le Mont-Misene est le tombeau de son Trompette, & que le Promontoire Palinure est celui du Patron de

ſon Navire, j'ai crû qu'il n'y avoit pas plus d'incongruité de feindre qu'*Athis*, *Ardene*, *Marcelet* & les autres noms qui ſont inſerés dans cet Ouvrage ont été des Paſteurs, des Bergeres ou des Nymphes qui ont vêcu autrefois ſur les rivages de l'Orne. Cette allégorie s'eſt heureuſement trouvée conforme à ces dénominations & à leur ſituation. Le choix qu'il m'a fallu faire de ces noms m'a donné un peu plus de peine, parce que notre Langue eſt ſi ennemie des baſſeſſes, que ce qui nous eſt familier en peut aiſément être ſuſpect. La force de l'Epithéte & les Vers que j'ai tâché de relever le plus qu'il m'a été poſſible en ces endroits, m'ont aidé à éviter cet inconvenient autant que j'ai pû m'en ſervir ſelon mon peu de force. Voila, Lecteur, tout ce que j'avois à te dire; je ſoumets à ton jugement les ſentimens & les Vers. Je t'avertis ſeulement que ſi j'ai fait *Sanglier* de trois ſyllabes & *Meurtriere* de quatre contre l'uſage de ceux qui m'ont precedé, & de beaucoup de grands Poëtes qui écrivent aujourd'hui, ce n'a pas été manque de le ſçavoir. Je ne ſuis pas le ſeul qui en a uſé ainſi: mon opinion a ſes partiſans & préſentement le plus grand nombre en uſe de la ſorte. Les regles de notre Poëſie

ne ſont point tellement fixes, que par les exemples que nous avons des Poëtes qui ont écrit depuis François I. on ne puiſſe remarquer que de tems en tems il y a toûjours eu quelque changement, comme on le peut voir par ce mélange reglé des maſculins & des feminins que Marot & St. Gelais n'ont pas trop obſervé, & par ces cacaphonies ſi frequentes dans les Ouvrages de Ronſard & de ſes Contemporains.

Si tu trouve auſſi qu'après le changement du Berger & de la Nymphe je m'arrête ce ſemble un peu trop, ſouviens-toi que ces vengeances que je dis que les Dieux prirent de la mort du Berger, ſont de mon ſujet, puiſque j'en parle en ma propoſition.

J'oubliois à te dire que je prends ces noms de Nymphes & de Bergers à la maniere de l'Aſtrée, donnant à entendre par celui de Nymphes les Princeſſes & les Dames d'éminente condition, comme par celui de Bergers les Gentils-Hommes, ou les Perſonnes privées. Adieu.

ATHIS,

POËME PASTORAL.

CHANT PREMIER.

JE chante le Berger, dont les doux chalumeaux
Autrefois ont été l'honneur de nos hameaux,
Le beau Berger ATHIS & la triſte avanture,
Par qui ſa Nymphe & lui changerent de figure,
Et paroiſſent encor, l'un de l'autre amoureux,
En Arbres toûjours verds, mais toûjours malheureux;
Le Symbole parfait des Amans véritables,
Fidelles rarement ſans être miſérables.
Je dirai le terrible & juſte châtiment
Des lâches ennemis d'un ſi diſcret Amant.
L'ORNE encore aujourd'hui fait voir ce grand miracle;
Tant il eſt dangereux, Amour, de faire obſtacle
Aux innocens eſprits qui vivant ſous ta loi
Ne reconnoiſſent point de plus grand Dieu que toi!
Doctes Sœurs d'Apollon, que mon labeur reclame,
Faites qu'heureuſement j'en diſpoſe la trame,
Que je raconte tout ſelon l'ordre & le tems,

Comme nous l'ont appris nos plus vieux Habitans ;
Et propices, venés chaſſer les noires ombres,
Dont pourroient m'embroüiller les ans épais & ſombres.
Mais toi le plus puiſſant de tous les immortels
Dont j'ai ſi conſtamment encenſé les Autels,
Grand Dieu, qui ſur mon cœur depuis que je reſpire
As preſque toûjours eû le ſouverain empire,
Après t'avoir donné les plus beaux de mes jours,
Amour, me pourras-tu dénier ton ſecours ?
Je ne demande pas qu'une nouvelle flâme
Par tes traits redoublés vienne embraſer mon ame ;
Non, je ne veux de toi, que les mêmes ſoûpirs,
Les plaintives langueurs & les jeunes déſirs,
Qui dans mon amoureuſe & triſte deſtinée
Font l'unique entretien de mon ame enchaînée.
Même, ſi quelquefois mon Berger amoureux
Trouve en ſon fier deſtin quelque moment heureux,
Sans toi, ſi tu le veux, je le puis bien décrire :
Comme enfin tu touchas l'objet de ſon martyre,
Fléchis l'aimable objet qui me tient ſous ſa loi,
Un ſoûpir de ſon cœur y fera plus que toi.
Et quelle ne doit pas être cette peinture,
Quand je la concevrai comme mon avanture ?
Merveille de la France, ornement de la Cour,
Des Peuples le déſir, des Monarques l'Amour,
Vrai Sang du Grand HENRY, belle & fiere Amazone,
A qui du monde entier devroit s'offrir le trône,
Mon loiſir criminel au fond de nos Deſerts
Rougit en vous offrant ces champêtres concerts.
La gloire de GASTON & de vos grands Ancêtres,
Par moi devroit monter au deſſus de nos Hêtres,

Et votre nom fameux sur l'aîle de mes Vers
Devroit avoir déja couru tout l'Univers.
Mais, PRINCESSE, il faudroit que ma voix fût plus forte,
Pour seconder l'ardeur qui déja me transporte ;
Qu'Apollon me soutînt & qu'il remplît mon sein
D'un feu qui répondît à mon noble dessein.
Avant donc que je puisse à la haute Trompette
Changer les sons plaintifs de ma foible Musette,
Daignés prêter l'oreille à ma rustique voix,
Et ne mépriſés point nos ruisseaux & nos bois.
Sur les rives de l'Orne une Forêt obscure
Cachoit un vieux Rocher creusé par la nature ;
Dans cette Grotte sombre, un Berger amoureux
Déploroit à l'écart son destin malheureux :
ATHIS étoit son nom, sa douce mélodie
Eût pû le disputer aux concerts d'Arcadie :
De toute la Contrée il étoit l'ornement,
Sage & discret Berger, & plus discret Amant.
Pour ses maux qu'il vouloit sur tout rendre invisibles
Il n'étoit point de lieux assés innaccessibles.
Il fuïoit les témoins & se cachoit au jour :
Mais peut-on quelquefois se cacher à l'amour ?
Ce Dieu dans nos Vergers & dans nos Pâturages,
Alors, comme aujourd'hui, faisoit mille ravages.
De tout ce qui vivoit en ces lieux pleins d'attraits
Il n'étoit point de cœurs rebelles à ses traits :
Mais le Berger ATHIS, & la Bergere ARDENE
Soupiroient entre tous une cruelle peine.
Tous deux d'un pareil trait se virent enflammés,
Tous deux aimoient beaucoup, & n'étoient point aimés ;
Car la Bergere enfin dans son cruel martyre

Soupire pour Athis, qui pour Iſis ſoupire.
Par tout elle le ſuit, & ne s'aperçoit pas
Qu'elle eſt comme ſon ombre attachée à ſes pas.
Les mépris du Berger & ſa farouche fuite
Ne pouvoient rebuter ſa conſtante pourſuite.
Mille fois dans nos près, dans nos bois, dans nos champs
Par ſes triſtes regards, par ſes diſcours touchans,
Toûjours ſans aucun fruit, du Berger inſenſible
Elle avoit combatu la rigueur invincible.
Son amour obſtiné ne ſe peut empêcher
De le pourſuivre encore au creux de ce Rocher;
Et s'y croïant plus libre; ah! bel Athis, dit-elle,
Es-tu né pour n'aimer que ton humeur cruelle?
Et qu'a de ſi charmant ce ſauvage ſéjour
Qui vaille mieux qu'un cœur que tu brûles d'amour?
Certes, quoique ce cœur qui t'adore & qui t'aime,
Inſenſible Berger, cent fois plus que lui-même,
Aimât mieux mille fois être arraché par toi
Que de t'en voir aimer un autre plus que moi:
Peut-être la douleur dont je ſerois ſaiſie
Se pourroit ralentir malgré ma jalouſie;
Si je voïois qu'un jour t'étant laiſsé charmer,
Tu connuſſes au moins ce que c'eſt que d'aimer;
Sur tout ſi ton vainqueur t'étant inéxorable,
(Si toutefois quelqu'un en peut-être capable)
Un jour je t'oïois dire en ton preſſant ſouci:
Je te fuïois Bergere & tu m'aimois ainſi!
C'eſt ainſi, que parloit la malheureuſe Ardene;
Mais ignorant encor la moitié de ſa peine,
Et ne connoiſſant pas que ſes ſoins ſuperflus
Demandoient au Berger un cœur qu'il n'avoit plus,

Tant son respect, tyran de ses flâmes discretes,
Etoit indûstrieux à les tenir secretes!
Aussi sans lui vouloir découvrir son tourment
Il ne lui répondit qu'en ces mots seulement.
Ardene, laisse-moi dans ce lieu solitaire,
Et ne demande point ce qui me désespere.
Soit qu'Amour de ses traits ne me puisse charmer,
Ou bien que j'aime ailleurs, je ne te puis aimer.
Pourquoi veux-tu par force arracher de mon ame
Un aveu, qui tous deux nous rend dignes de blâme?
S'il t'est honteux d'aimer ce qui ne t'aime pas,
Sans honte je ne puis mépriser tes appas.
Mais je l'aimerois mieux, que par de vaines feintes
Donner plus de raison à tes injustes plaintes:
Tu cesseras un jour de te plaindre de moi,
Et sçauras que je suis plus malheureux que toi.
Ah! Berger, reprit-elle, en peut-il être au monde,
Voyant le peu d'espoir où mon amour se fonde?
Et qu'enfin je deviens à ton cœur mépriſant,
Pour te vouloir trop plaire, un objet déplaisant?
Ah! farouche Berger, deviens plus raisonnable:
Quoi! pour t'aimer beaucoup, en suis-je moins aimable?
Je me considérois dans l'Orne l'autre jour,
Et mon visage encor peut donner de l'amour:
Mille & mille Bergers m'ont offert leurs franchises,
Je les mépriſe tous pour toi qui me mépriſe:
Mais une autre doit-elle enfin te conquérir
Pour te faire acheter ce que je viens t'offrir?
Qui plus que moi d'Agneaux a dans sa Bergerie,
Mene plus de Troupeaux dans la grande Prairie,
De plus riches Moissons voit ses guerets jaunis,

Ses Vergers plus souvent de Pomone benits,
Et peut plus aisément, disposant de son Pere,
En disposer au gré de qui sçaura me plaire ?
Ardene épand en l'air ces propos superflus,
Ne s'apperçevant pas qu'Athis ne l'entend plus.
Cependant, échappé par une prompte fuite,
La Forêt le dérobe à sa vaine poursuite.
Il la fuit, on le suit : il charme, il est charmé :
Ainsi le veut Amour ; on aime, on est aimé :
Mais combien rarement, tant on est misérable,
Se trouve-t'on aimé, de ce qu'on trouve aimable ?
Son mal n'étoit pas moindre, & l'on en peut juger ;
Il aimoit une Nymphe & n'étoit qu'un Berger.
Mais quand il eût fallu languir sans esperance,
De mépris éternels voir payer sa constance,
A de mortels ennuis se laisser consumer ;
Il le pouvoit plûtôt que vivre sans l'aimer.
Ses Brebis de langueurs séches & déperies
A la merci des Loups erroient dans les Prairies :
Les fruits de ses Vergers aux Arbres pourrissoient,
Ses Jardins negligés tristement languissoient :
Hors ses verds Orangers à la fleur si charmante,
Celle de ses Jasmins si douce & si plaisante,
Que son soin curieux gardoit de se flétrir
Dans l'espoir qu'à sa Nymphe il en pourroit offrir :
De steriles Chardons ses moissons étouffées
En herbe jaunissoient ou séchoient échauffées ;
Quelquefois s'il semoit, c'étoit hors de saison,
Et laissoit aux Oiseaux à faire sa moisson :
Tant son esprit troublé de son amour extrême
Avoit perdu le soin de son interêt même !

Heureux lorſque ſuivant Iſis parmi ces bois,
Compagnon de ſa Chaſſe, il pouvoit quelquefois
Marcher tout tranſporté ſur ſes traces divines;
D'un fort pour ſon paſſage écarter les épines,
L'entendre de ſes cris ou du Cor quelquefois
Animer de ſes Chiens la genereuſe voix;
D'autrefois, l'écouter diſcourir ſur les quêtes,
Ou lorſqu'à ſes regards courant après les bêtes,
Quelque chûte propice ou ſa trop prompte ardeur
D'un bras ou de ſa gorge expoſoit la blancheur,
Lui faiſoit de ſa jambe admirer la figure,
Ou d'un pied ſi bien fait l'agréable ſtructure:
Mais ce leger plaiſir, & ces vaines faveurs
N'étoient pas pour guérir de mortelles langueurs;
Quoi qu'en ſa fantaiſie un vain eſpoir propoſe,
A qui ſe meurt d'amour il faut tout autre choſe.
De découvrir auſſi tout le mal qu'il ſentoit,
C'étoit mettre en hazard le bien qui lui reſtoit:
Car la Nymphe pouvoit au récit de ſa plainte
De haine ou de pitié ſentir ſon ame atteinte:
Si bien que balançant ſa crainte & ſon eſpoir,
Il craignoit d'en mourir, ou de ne la plus voir.
Il n'en guérira point s'il cele ſon martyre:
Mais il ſera banni dès qu'il l'oſera dire:
S'il pouvoit tout gagner, il pouvoit perdre tout:
Un cœur mal aiſément en ce point ſe reſout.
Déja par trois Hyvers la brûlante froidure
Avoit privé nos bois de leur belle verdure,
Et le troiſiéme Avril ennemi des glaçons
Ramenoit des Oiſeaux les divines chanſons,
Depuis que ce Berger accablé de ſes chaînes

Souffroit, sans en parler, de si cruelles peines.
La Nymphe qui par-tout le voit suivre ses pas
Croit que pour lui la Chasse a les mêmes appas ;
Et ne prend ses devoirs & ses constans services
Que pour un simple amour de ses doux exercices.
Cent fois ses yeux près d'elle en verserent des pleurs,
Et plaintifs, & mourans firent voir ses douleurs :
Surpris plus de cent fois de la trouver si belle
Il pâlit, il rougit, & trembla devant elle :
Mais le respect en vain veut toûjours commander ;
L'Amour le plus soûmis ne peut toûjours céder ;
D'une indiscrette ardeur la Nymphe encouragée,
Contre un grand Sanglier au combat engagée,
Aïant brisé son dard, hors d'espoir de secours,
Tâchant d'un seul tronçon de defendre ses jours,
Au lieu le plus desert de la Forêt obscure
Alloit tragiquement finir son avanture ;
Quand l'amoureux Berger, par ses cris appellé,
Vint, la vit, & soudain au combat fut mêlé ;
Et plus soudain encor de la cruelle bête
Au bout de son épieu lui présenta la tête.
Mais séduit par l'accueil qui sa flâme enhardit
En ce moment fatal son respect se perdit.
Ah ! Nymphe, lui dit-il, l'ame d'amour ravie,
Que mon bonheur est grand de vous sauver la vie !
Mais quelmalheur le suit dedans mon triste sort !
Vous n'allez l'employer qu'à me donner la mort.
Ah ! Nymphe trop aimable, au moins si ce service
Merite de vous voir un moment plus propice,
Vous sauvant du péril qui menaçoit vos jours,
Las ! songez à celui, que sans cesse je cours :

Voïez l'abîme affreux, où je me précipite,
Voïez ce qui m'attire, & si je ne mérite
Que votre cœur émeu pense à m'en retirer,
Du moins portez vos yeux à le considerer.
De son étonnement à peine revenuë,
Et d'un trouble nouveau la belle ISIS émeuë,
Mais moins par son discours, que par son grand transport,
Ne reprit ses esprits, qu'en se faisant effort;
Et dans son innocence & simple & naturelle:
Quel abîme, Berger, ou quel péril, dit-elle?
Hélas! interrompit aussi-tôt ce Berger;
Un abîme attraïant où se sent engager
Quiconque comme moi de passion capable,
Attiré par l'aimant d'un charme inévitable,
Insensé, témeraire, aveugle, audacieux,
Sur vos divins appas ose lever les yeux,
Un précipice aimable, où depuis trois années,
Mon ame & ma raison se jettent obstinées,
Un péril que je veux, & ne puis éviter;
Quand tourmenté d'un mal que je sens irriter
Par l'extrême respect qui le retient sans cesse,
Forcé comme à la gêne, il faut que je confesse,
(Quand l'aveu m'en devroit faire perdre le jour)
Nymphe, que vos beaux yeux me font mourir d'amour:
Moins semblable à lui-même en sa mortelle trance,
Qu'au pâle criminel attendant sa Sentence,
A ces mots il se tût, tremblant, blême, interdit;
Se repentant déja de ce qu'il avoit dit,
Et n'osant seulement lever les yeux sur elle:
Certain que de ses feux l'audace criminelle
Ne liroit sur son front auparavant si doux,

Qu'un triſte arrêt de mort écrit par ſon courroux,
Mais qui pourroit auſſi de la Nymphe ſevere
Exprimer le dédain, l'orgüeil & la colere ?
Ne ſentant rien encor d'Amour, ni de ſes traits,
Et ne le connoiſſant, que par ces noirs portraits,
Que s'en forment ſans ceſſe en leurs vaines chimeres
Les Maris défians, & les fâcheuſes Meres ;
Dans ſon étonnement ſemblable au voyageur,
Qui ſur l'herbe couché pour paſſer la chaleur
S'endort, & s'éveillant voit proche de ſa tête
La Couleuvre dreſſer ſa venimeuſe crête ;
A peine elle connut ce Berger amoureux,
Que ne le regardant, que comme un Monſtre affreux,
Vite elle s'en éloigne, & de frayeur émeuë,
Sans oſer ſeulement ſur lui tourner la vûë :
Va, dit-elle, Berger, va bien loin de ces lieux,
Et ceſſe pour jamais de t'offrir à mes yeux.

CHANT II.

DOCTE & superbe Grece, & toi, belle Italie,
Que tant de beaux esprits ont encor embelie ;
Vous qui mépriſés tout, altieres Nations,
Qui vantéz seulement vos propres fictions,
Et seules préſuméz avoir été capables
De rendre à votre gré les choſes mémorables ;
Apprenéz que les Dieux, nous aimant comme vous ;
Ont auſſi quelquefois habité parmi nous.
Cette longue Cité, qui celebre & superbe
Entre ſes Citoyens compte le grand Malherbe,
Et qui peut-être encor [ſi je ne me deçoi]
Pourra bien quelque jour ſe ſouvenir de moi ;
= CAEN qui par ſon aſſiette & commode, & plaiſante ;
Par ſon air toûjours pur, ſa demeure riante,
Par ſes prez, par ſes eaux & par mille beautés
Juſtement le diſpute aux plus nobles Cités ;
Caché ſous ſa matiére en ſes propres entrailles,
N'avoit encore rien de ſes fortes murailles,
De ſes Temples fameux, de ſes grands bâtimens ;
Et de tant de divers & riches ornemens.
= Cette maſſive Tour par quatre autres flanquée ;
Qu'en vain ſes ennemis ont toujours attaquée,
Ce Château redoutable, & ſes fermes ramparts,
L'ouvrage & le Palais du premier des Céſars,
Ne preſſoient point encor leurs fondemens ſolides ;
Et le riant aſpect de tant de Piramides,
Dont l'orgueilleux ſommet s'éleve juſqu'aux Cieux ;
N'arachoient point encor les regards curieux.

CADMUS qui las d'errer après sa Sœur ravie ;
Et de l'avoir en vain si long-tems poursuivie,
Etant enfin venu dans ces lieux pleins d'attraits,
Y borna sa recherche & ses tristes regrets :
Qui du Peuple voisin trouvant l'humeur docile
Fit premier le dessein d'y bâtir une Ville ;
D'une étroite muraille & d'un foible fossé,
Seulement pour enceinte avoit le plan tracé.
Quelques toits ramassés vers cet endroit, où l'ORNE
Divise en deux Canaux son eau paisible & morne,
Sans ordre, sans hauteur, & se sentant encor
De la simplicité de l'heureux âge d'or,
Dont jusqu'alors ces lieux conservoient l'innocence,
Composoient un objet sans aucune apparence.
Mais qui peut s'affranchir de l'empire du tems ?
Et que ne changent point les siécles inconstans ?
Par l'interêt sordide en sillons divisées,
Nos plaines n'étoient point par le coutre brisées :
Ce Peuple bocager, qu'en nos fertiles champs
Le gain de la moisson attire tous les ans,
Du long de nos guerêts en la saison ardente,
N'avoit point promené sa faucille tranchante.
Au lieu de tant d'épics, forêt sombre autrefois,
Ces Terres ne donnoient que de l'ombre & du bois :
Et la même forêt seroit encor peut-être,
Sans l'insigne forfait de son injuste maître,
Dont la punition a laissé dans ces lieux
D'éternels monumens de l'équité des Dieux.
Le cruel MARMION Roy des Plages BESSINES
Possedoit ses forêts, & les plaines voisines,
Et sous sa dure loi tenoit encor soumis
Ces Peuples, que CADMUS avoit faits ses amis,

Soit qu'il fût faux ou vrai, flattant son arrogance,
Que de ce grand Héros il tiroit sa naissance.
Un vieux Château détruit, où de sales plaisirs
Il alloit assouvir ses infâmes désirs,
Caché sous un amas de ronces & d'épines
Garde encore aujourd'hui son nom sous ses ruines;
Heureux si conservant ce triste souvenir,
Il eût caché son crime aux siécles à venir.
Ce lieu, que rend fameux sa funeste avanture,
Etoit dans le milieu de la forêt obscure,
Où la charmante ISIS alloit prendre le frais,
Alloit courre le Cerf, alloit tendre des rêts;
Et souvent visitoit loin du Peuple profane
Un Temple qu'en ces bois eût la chaste DIANE.
Ce Roi depuis long-tems pour sa rare beauté
De fureur & d'amour étoit tout transporté;
Mais à la Nymphe aussi qui n'eût rendu les armes?
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes,
Les Graces en sa bouche, & l'amour en ses yeux
Avoient mis avec soin tout ce qu'il ont de mieux;
Nature si souvent avare, ou malheureuse,
Formant ce beau chef-d'œuvre en devint amoureuse;
Et prodigue y joignit par de charmants accords
Tout ce qui fait aimer & l'esprit & le corps:
Et même la fortune injuste & mercenaire
Cette fois cessa d'être à la vertu contraire:
Car la Nymphe avoit lieu de ne l'en point blâmer,
Si ses plus riches dons eussent pû la charmer.
Mais n'aimant que les bois, cette ardeur innocente
De toutes passions l'eût maintenuë exempte,
Si du cruel Tyran les injustes désirs
Souvent n'eussent troublé ses innocens plaisirs.

Du Monarque odieux la superbe arrogance
Devient insurportable à sa simple innocence ;
Pour son cœur genereux le Sceptre est sans appas ;
Lorsqu'en son possesseur elle n'en trouve pas.
Et ce fût bien alors, qu'en sa prompte vengeance
L'Aveugle Roy des Dieux fit sentir sa puissance ;
Et qu'il témoigna bien, qu'il peut en un moment
Du mépris le plus fier faire le châtiment.
Elle ne peut souffrir, cette Nymphe cruelle,
Qu'un Berger ait osé lever les yeux sur elle :
Elle fuit, & son cœur justement irrité
Croit toûjours emporter sa chere liberté :
Elle fuit ; mais enfin au bout de sa carriere,
La victoire n'est pas pour elle toute entiere,
Et de forces son cœur en sa course épuisé,
N'arrive pas au but qu'il s'étoit proposé.
Le respect du Berger accourt à sa deffense :
Son mérite combat son obscure naissance ;
Et se mêlent si bien, que dans son souvenir
L'effort de son courroux ne le peut désunir :
Si l'amour du Berger lui semble mépriſable,
Malgré tant de dédain le Berger est aimable :
Tout lui nuit, tout la fâche, & déplaît à ses yeux,
Depuis que son ATHIS est absent de ces lieux ;
Sa Chasse est mal plaisante, & toûjours malheureuse ;
Solitaire, chagrine, inquiéte & rêveuse,
Sa tristesse en ces bois aime à se retirer :
Mais déja ce n'est plus que pour y soupirer,
Pour éviter du Roy la poursuite importune,
Se plaindre de l'amour, accuser la fortune,
Dont l'aveugle caprice à son repos fatal,

Lui donne des Amans, qu'il partage si mal.
Toi, dit-elle, qui rends la vertu miserable,
Fortune, tu ne peux rendre le crime aimable :
Et de quelques appas que tu sois revêtu,
Tu ne sçaurois, Amour, couronner la vertu.
Cependant tôt ou tard il faut rendre les armes,
Et païer le tribut que l'on doit à tes charmes.
Quelquefois sans oser au fort de sa langueur
Confier aux Rochers le nom de son vainqueur;
Pensois-je, disoit-elle, altiere, impitoïable,
Toûjours vivre en repos près d'un objet aimable ?
Et quel parti, mon cœur, prendrons-nous en ce point ?
Ou qu'il fût moins aimable, ou qu'il ne m'aimât point !
Et s'il ne m'aimoit point, de tant d'attraits charmée,
Helas! comment souffrir qu'un autre en fût aimée?
Que sert de fuïr l'amour, quand trop imprudemment
On a laissé son cœur se plaire avec l'amant ?
Amour vers tous objets peut ses aîles étendre ;
Comme il peut s'élever, il peut aussi descendre ;
Les bizarres effets de ce Dieu redouté
Semblent égalant tout, haïr l'égalité :
D'autant plus dangereux qu'il se fait moins paroître ;
Par fois on le croit loin qu'on le trouve le maître ;
Et lorsque dans un cœur il se fait moins sentir,
Souvent est-ce à dessein de mieux l'assûjettir.
Cependant le Berger dans le mal qui l'outrage
Erre desesperé de rivage en rivage,
Bien éloigné de croire en sa triste langueur,
Que l'amour puisse agir ailleurs que dans son cœur ;
Mais il seroit l'objet des plus belles Bergeres,
Tout maltraité qu'il est de ses rigueurs séveres,

De mille & mille cœurs il pourroit disposer,
Pour peu qu'il eût voulu ne les pas mépriser.
ALIS, l'aimable ALIS, par ses froideurs contrainte
D'aller loin de ces lieux porter sa triste plainte,
CLERONDE si charmante, & Fontaine aujourd'hui,
Pour avoir trop pleuré son malheureux ennui,
L'autre, un Mont aujourd'hui, la trop constante ERENNE,
Mais sur toutes encor la malheureuse ARDENNE,
Aimoient mieux sans espoir s'en laisser consumer,
Qu'essaïer seulement de ne le pas aimer,
A toute heure, en tous lieux ARDENNE mépriſée,
Lui montre ainsi l'ardeur, dont elle est embrasée.
Haï qui t'aime, Berger, & poursuis qui te fuit;
De tes maux & des miens sera-ce tout le fruit?
Eprouve maintenant à ton tour, miserable,
Quel tourment c'est d'aimer, où l'on n'est point aimable.
Mais par quelle rigueur de mon sort & du tien,
Faut-il que ton malheur accroisse encor le mien?
Car si la fiere ISIS, pour qui ton cœur soûpire,
Consentoit seulement à ton cruel martyre;
J'envierois ses appas, puisqu'ils t'ont pû charmer:
Mais, Berger, j'avoüerois, que tu la dois aimer.
Je ne demande, helas! que ce qu'elle mépriſe,
Est-ce trop pour l'ardeur, dont mon ame est épriſe?
Et je veux bien encor l'en laisser disposer,
Si-tôt qu'elle voudra ne le plus mépriser.
Ah! puisqu'il ne se peut que tu m'aimes comme elle,
Qu'un jour donc comme moi t'aime, cette cruelle:
Pourvû qu'au moins je puisse esperer, à ce prix,
De changer mon amour avecque son mépris.
Elle est toute divine, elle est toute parfaite;

Mais ton pere & le mien ont porté sa houlette :
Croi ce que tu voudras, au mépris de ma foi ;
Elle ne peut t'aimer, & je n'aime que toi.
En vain cette Bergere au secours de ses charmes
Appelle les soûpirs, les plaintes & les larmes,
Plûtôt que de manquer à son fidelle amour,
Trouvons, dit le Berger, un plus heureux séjour :
Allons, allons chercher, s'il est des précipices,
Où je puisse finir mes rigoureux supplices,
Quelque desert affreux, ou quelque antre assez noir,
Où je puisse cacher mon affreux desespoir.
Allés, mes chers Troupeaux, vous perdre en ces bocages,
Libres & vagabonds errer sur ces rivages.
Hélas ! je vous expose à la merci des loups,
Mais, sans soins pour moi-même, en puis-je avoir pour vous ?
Soudain abandonnant cette aimable contrée,
L'esprit tout en desordre, & la veûë égarée,
Sans sçavoir où le sort pouvoit guider ses pas,
Quels Païs reculés ne traverse-t'il pas ?
Long-tems il fréquenta ces fertiles herbages,
Où tant de grands Bergers trouvent leurs pâturages,
Dans ce fécond Vallon, où par mille détours,
Riche de cent Ruisseaux la DIVE étend son cours.
Long-tems il parcourut cette plage brûlée,
Qu'on voit jusqu'à ce Golphe où fierement enflée
De l'agréable LAIZE & du bourbeux ODON,
L'ORNE vient à THETIS faire son riche don ;
Mais d'un si doux accüeil s'en trouve caressée,
Que la SEINE jalouse en paroît courroucée,
Et ne peut empêcher son eau de murmurer
Des honneurs, que les flots lui semblent déferer.

Enfin las de courir tant de vaſtes campagnes,
Tant de larges vallons, tant de hautes montagnes,
Un lieu, qu'on nomme encor la GROTTE du ſouci,
Nous dit, que ſa douleur l'a fait nommer ainſi:
Et l'on tient que ce fut pour la longue retraite,
Qu'en ce celebre endroit ce triſte Amant a faite.
Longtems il admira ce gouffre merveilleux,
Qui par-tout l'univers eſt maintenant fameux,
Cet abîme admirable, où deux grandes Rivieres,
Loin du vaſte Ocean, s'engloutiſſent entieres;
Et, par mille canaux cachés & ſoûterrains,
Vont dérobant leur courſe à l'aſpect des humains.
Mais certes en ce point une ſi grande choſe
Mérite bien, qu'au moins on en ſache la cauſe.
Le Berger l'ignoroit: mille & mille aujourd'hui
Qui l'admirent encor l'ignorent comme lui;
Ce n'eſt point une fable, on en voit mille preuves:
ATHIS l'apprit du Dieu de l'un de ces deux fleuves,
Qui vivement touché de ſes triſtes ſanglots,
S'apparut ſur la rive, & lui tint ce propos,
Un jour que dans l'excès de ſa douleur profonde,
Il troubloit de ſes pleurs le criſtal de ſon onde.

O toi, qui que tu ſois, Mortel, ſi c'eſt l'amour
Qui t'attire en mes bords de ton natal ſéjour;
Si racontant ſes maux ils ſont plus ſupportables,
Si c'eſt un reconfort de trouver ſes ſemblables,
Vien vivre plus content dans ces ſauvages lieux;
Apprends-y, que ce Dieu n'épargne pas les Dieux.
AURE eſt mon nom, Berger, & cette Nymphe aimable,
Qui ſe plonge avec moi dans ce gouffre admirable,
Eſt la paiſible DROMME, hélas! & c'eſt ma ſœur,
D'où vient, qu'un nom ſi doux eſt pour moi ſans douceur?

Toux deux du haut CALMONT tirant notre naissance,
Voisins pour mon malheur au sortir de l'enfance,
Nous voïant tous les jours, trop imprudent ruisseau,
Je me laissai charmer au doux bruit de son eau;
Et sans considerer que je faisois un crime,
Qui des Dieux armeroit le courroux légitime,
Je ne pus m'empêcher au fort de mes amours,
De la presser de joindre avecque moi son cours.
Mon erreur étoit grande, & je la connois telle:
Mais, Berger, j'étois jeune, & je ne voïois qu'elle:
Et le plus froid ruisseau de sa vive clarté,
Si tu t'y connois bien, pourroit être tenté.
Ainsi m'abandonnant à mon ardeur impure,
J'allois la cajolant de mon plus doux murmure,
Et cachant mon amour sous le nom d'amitié,
J'esperois qu'à la fin elle en auroit pitié;
Déja ce me sembloit elle étoit moins sévere,
M'appelloit plus souvent, cher AURE, que son frere,
Quelquefois en secret m'accordoit un baiser,
Quand mon pere le sçut, qui s'y vint opposer.
Non loin de nous étoit une Naïade altiere,
Qui mépriſoit les Dieux de toute autre Riviere.
Elle s'appelle SEULE, & coulant seule aussi,
C'est pour cette raison qu'elle s'appelle ainsi:
Cent fois, pour détourner mon ardeur criminelle,
Mon pere me voulut marier avec elle:
Mais je ne pus jamais son orgüeil supporter,
Et puis, quelqu'un peut-il son destin éviter?
Mon pere comme un Mont d'humeur hautaine & fiere,
Long-tems pour me punir tint mon eau prisonniere,
Sépara nos deux lits, chassa bien loin ma sœur,
Et mit entre nous-deux sa plus grande épaisseur.

DROMME ſenſiblement de cet obſtacle outrée,
Réſolut comme moi de quitter la contrée.
Puis chacun prit ſa route: en vain dans ſon courroux,
Le mont autant qu'il put s'étendit entre nous.
Nous retrouvant enfin dans ce lieu ſolitaire,
Nous étions en état de braver ſa colere :
Libres nous ne ſongions qu'à nous entretenir,
Et nos ondes déja commençoient à s'unir:
Mais mon pere nous vit du plus haut de ſa cime,
Et ne pouvant lui-même empêcher notre crime;
O Roi des mers, dit-il, d'un ton ſi furieux,
Qu'au lieu d'en retentir, en trembloient tous ces lieux;
Neptune, ſi jamais faiſant fumer ma tête,
J'ai ſçû prédire au vrai la prochaine tempête,
Et ſi ſervant bien loin de Phare aux Matelots
Je les ai ſurement guidés parmi les flots :
Montre aujourd'hui, qu'un Dieu prend part à ma diſgrace;
Et cache au moins au jour la honte de ma race ;
Ainſi parla le Mont, & le Dieu l'entendit :
Son bras en même tems contre nous s'étendit;
Et de ſon fort Trident frappant toute la plage,
Par cet affreux rocher nous ferma le paſſage,
Et de nos eaux ainſi la criminelle amour
Nous prive pour jamais de la clarté du jour.
Tandis qu'au Dieu du fleuve ATHIS prête l'oreille;
Qu'il contemple attentif cette rare merveille,
Et que rien de ces lieux ne le peut détacher;
Que MARCELET ſon frere avoit beau le chercher!
Jamais nature unie avec l'amitié ſainte
N'avoit ſerré deux cœurs d'une plus forte étrainte;
Dans la même Prairie ils gardoient leurs brebis;
Leurs chévres, leurs moiſſons, leurs meubles, leurs habits;

Tout fut commun entr'eux, & jamais leur ménage
Ne compta leurs agneaux, pour en faire partage.
Dès le moment qu'ATHIS disparut de ces lieux,
Ce frere qui toûjours l'aima plus que ses yeux,
Prit aussi-tôt dessein d'en mourir à la peine,
Ou de le ramener de sa fuite lointaine.
ATHIS lui disoit tout, & son cœur plein d'ennui,
N'avoit autre plaisir que de s'ouvrir à lui.
Il sçavoit son respect, il sçavoit son martyre:
Mais il ne sçavoit pas, qu'il eût osé le dire:
Ainsi devant ISIS s'offrant souvent en vain,
Il n'osoit lui parler de son juste dessein:
Mais quand l'amour commence à regner dans une ame,
Qu'elle peut rarement cacher toute sa flamme!
A peine dans ces lieux le jour qui paroissoit,
Du premier de ses traits l'Orient blanchissoit:
Mille Etoiles au Ciel le disputoient encore
A la foible clarté de la naissante Aurore:
Les oiseaux s'éveilloient, mais leur charmante voix
Laissoit encor dormir le silence des Bois:
Et les bêtes sortant à regret des gagnages,
D'un pas encor tardif se sauvoient aux bocages.
Déja l'arc en la main, le brodequin chaussé,
Le carquois sur le dos, & le bras retroussé,
Plus matin que le jour dans ces Bois arrivée,
La Nymphe pour chasser pense s'être levée.
Elle en fait le dessein, mais inutilement,
Et son cœur amoureux resistant foiblement,
Aveugle ne sçait pas, qu'avec toute sa joïe,
De cette triste chasse il doit être la proïe.
Errant à l'avanture au milieu des Haliers,

Sa démarche ne suit ni routes ni sentiers ;
Et sans sçavoir comment, toûjours elle se treuve
Au lieu même, où ces Bois alors bordoient le fleuve,
Et d'où rien ne cachoit à son œil triste & mort
La cabane d'ATHIS assise en l'autre bord:
Peut-être sans dessein, mais las! aussi peut-être
Conduite par son cœur, qui devenu le Maître,
Sans lui dire pourquoi, l'attire en ce séjour,
Qui jadis receloit l'objet de son amour.
Non que depuis ce tems son absence elle ignore;
Mais tout absent qu'il est, elle l'y cherche encore;
Ridicule chimere, erreur qu'on peut blâmer:
Mais erreur excusable à qui sçait bien aimer.
En ce sauvage lieu rêvant au bord de l'onde,
Par où commenceroit sa quête vagabonde,
Le triste MARCELET, les yeux baignez de pleurs,
Racontoit aux Rochers ses cuisantes douleurs.
L'un vers l'autre leurs pas de hazard les menérent,
Et leurs tristes regards soudain se rencontrerent;
Presque comme à regret l'un & l'autre se vit,
Le Berger s'en émeut, & la Nymphe en rougit:
Chacun veut demeurer, & chacun se retire;
Tous deux veulent parler, & craignent d'en trop dire:
Et de leurs passions leurs cœurs embarassez
En se cachant ainsi se découvrent assez.
La douleur du Berger peut à peine se taire,
Mais il craint de trahir le respect de son frere:
ISIS n'ose parler: son innocente ardeur
Craint quelque trahison de sa jeune pudeur:
Et ne sachant à qui soumettre sa conduite,
Elle veut s'en aller, & condamne sa fuite.

Amour s'y mêle encor, & penſe décider
Ce débat, qu'elle veut, & ne peut accorder :
Et ſuivant ſon conſeil, qui plus à-droit l'engage,
Elle demeure enfin, & cache ſon viſage.
Appellant le Berger, & détournant ſes yeux ;
D'où vient qu'on ne voit plus ton frere dans ces lieux ?
Lui dit-elle, & ſoudain interdite & défaite,
Son ame en même-tems curieuſe & diſcrette,
Ne ſçait comment cacher ſon trouble & ſon ſouci,
Tandis que le Berger lui répondit ainſi.
Hélas ! Nymphe, à qui puis-je en demander la cauſe,
Puiſque vous l'ignorés, vous qui ſur toute choſe
Dans ces aimables lieux l'arretiés autrefois,
Et ſans ceſſe après vous l'attiriés en ces bois,
Malgré de nos parens la ſage remontrance,
Et le tort qu'il nous fit par cette non-chalance ?
Depuis le jour fatal, qu'il fut aſſés heureux,
Pour tuer devant vous ce Sanglier affreux,
Ce jour, que ſon bonheur par votre délivrance
Cauſa dans nos Hameaux tant de réjoüiſſance ;
Perſonne ne l'a vû, ſans l'oüir ſoupirer,
Et depuis il n'a fait, que ſe deſeſperer :
Fuïant l'aſpect de tous, errant à l'avanture ;
Portant ſur ſon viſage un malheureux augure,
Et peut-être en ces bois privé de tout ſecours ;
Quelque étrange accident aura fini ſes jours.
Ceſſe, triſte Berger, ce diſcours qui me tuë,
Soudain interrompit la Nymphe toute émuë ;
Certes ton amitié ne devroit pas ſouffrir
Qu'il languit plus long-tems, ſans l'aller ſecourir ;
S'il me l'étoit permis (dans ſon tranſport extrême

Elle alloit ajoûter, hélas ! j'irois moi-même,
Mais sentant tout d'un coup, que son émotion
Alloit visiblement trahir sa passion ;
Le mieux qu'en put user sa pudeur interdite,
Ce fut de se sauver par une prompte fuite.
Ainsi donc, elle fuit plus vîte que les traits
Qu'elle alloit tous les jours lançant dans ces Forêts ;
Que les Cerfs qui fuyoient leur atteinte mortelle,
Et que les doux Zephirs, qui voloient après elle :
A peine on la peut voir : l'herbe dessous ses pas
Demeure ferme & droite, & ne se courbe pas :
Elle semble voler, & son leger passage
Ne laisse aucune trace au sable du rivage.
Mais comment éviter sa funeste langueur,
Portant par tout le trait, qui lui perce le cœur ?

CHANT III.

SI le Berger eût ſçû, que la Nymphe rebelle
Trouvoit enfin l'Amour plus invincible qu'elle ;
Et, que ce Dieu, qui peut tout ſoûmettre à ſes loix ;
Sembloit vouloir contre elle épuiſer ſon carquois ;
O que ſon triſte Frere, & l'amoureuſe ARDENE,
Qui le cherchant partout dans ſa fuite lointaine,
Font retentir ſon nom en cent divers climats,
Euſſent bien moins perdu de peines & de pas.
Tel, qu'autrefois des bleds la Déeſſe fertile
Laſſe d'importuner les Echos de Sicile,
Faiſant flamber ſa torche & ſes Dragons aîlés
Par le bon Triptoléme a ſon char attelés,
Enſeignant aux Humains le ſoc & la faucille ;
Fut par tout l'Univers redemander ſa fille.
= Tel, ce triſte Berger dont la ſainte amitié
Les Rochers les plus durs eût touché de pitié ;
Aîant gémi long-tems autour de ſa cabane,
Et dans cette Forêt conſacrée à Diane ;
Bien loin de ſon hameau, de ſa lugubre voix
Va rempliſſant les Monts, les Plaines & les Bois ;
Offrant Chévres, Agneaux, & Brebis pour ſalaire ;
A qui lui fera voir les reſtes de ſon Frere :
Car ce pauvre Berger incertain de ſon ſort,
Ignore s'il le doit chercher vivant, ou mort.
Mais tel encor, qu'ALPHE'E, après ſon ARETHUSE
Paſſa des champs d'Elide aux champs de Syracuſe ;

Et malgré sa vîtesse, & malgré ses détours ;
Traversant tant de flots, la poursuivit toûjours.
Telle après son ATHIS, la Bergere amoureuse
Ne peut enfin borner sa quête malheureuse ;
Et malgré ses mépris, & malgré sa rigueur,
En tous lieux après lui va traînant sa langueur ;
Comme si le mépris, qu'ATHIS avoit pour elle,
Seul eût toûjours guidé sa passion fidelle ;
Ses soins en chaque lieux se trouvent superflus.
On l'y void, elle vient, il ne se trouve plus :
Capricieux, aveugle, enfant plein de malice,
Qui pourroit exprimer ta bizarre injustice ?
Si l'on veut t'éviter, tu poursuis qui te fuit ;
Si l'on court après toi, tu fuis qui te poursuit.
La Lune cependant en sa course inégale,
Tantôt claire & seraine, & tantôt sombre & pâle,
Sur son char argenté triomphante du jour,
Pour la troisiéme fois accomplissoit son tour,
Depuis que vagabond parmi les solitudes,
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Farouche, & furieux ce Berger se fait voir
Le plus parfait portrait du sombre désespoir.
Il laissa toutefois cet abîme admirable,
Et retrouvant bien-tôt ce Valon agréable,
Où dédaignant l'accès de toute autre ruisseau,
SEULE en sa pureté fait écouler son eau ;
Long-tems il la suivit remontant vers sa source,
Eloignant de nos mers sa fugitive course,
Et s'aprochant toûjours, bien qu'insensiblement,
Des lieux où l'attiroit l'effort de son Amant.
Cent fois dans ses langueurs pressantes & plaintives,

De la SEULE il a fait retentir les deux rives,
Et terni sur ces bords, par ses humides pleurs,
Du bel émail des prez les plus vives couleurs;
Il les quitta pourtant; sa noire rêverie
Le raprochant toûjours de sa chere patrie,
Le fit encor passer, dans ce même abandon
Des rivages de SEULE aux rivages d'ODON.
Long-tems il s'arrêta vers ces lieux, où son onde
Feroit par sa clarté douter à tout le monde,
Si c'est lui qui s'en vient par deux divers canaux
A l'ORNE tout bourbeux, mêler ses sales eaux.
Plus long-tems il languit couché sur la fougere
Dans ces bois, où gardant les Troupeaux de son pere,
Ce celebre Pasteur, l'ornement de nos jours,
A depuis soûpiré ses premieres amours;
Et sur son chalumeau, d'un chant plaintif & triste
Fait si loin retentir le nom de sa CALISTE:
Dans ces Bois, où plûtôt le Dieu même des Vers
Ravi de la beauté de leurs ombrages verds,
Avecque nos Bergers, ainsi que chez ADMETTE
Sous le nom de MALHERBE a porté la houlette.
Et toi, qui le croiroit? GUIGNE, petit ruisseau;
Qui, hors l'aimable appas du doux bruit de ton eau,
Peu fameux en ton cours n'as rien de remarquable,
Qu'aussi l'amour d'ATHIS te rendit mémorable!
Il est vrai cependant; sur tes bords, près d'un bois,
Un antique SILVAIN, me l'apprit autrefois,
Dans ce tems, que bien loin du bruit & de la presse,
Consommant doucement ma premiere jeunesse,
Charmé de ton rivage, & des lieux d'alentour,
Je repassois ton eau tant de fois pour un jour.

Le Berger en sa course errante & fugitive,
A la fin parvenu sur cette aimable rive,
Entre deux Saules verds, dessus l'herbe couché,
Pour la premiere fois du sommeil fut touché,
Depuis que par l'arrêt de la Nymphe severe,
Vagabond en tous lieux il portoit sa misere.
Certes comme ce fut cet aimable séjour,
Qui vit mourir ma joïe, & naître mon amour;
Je le crois aisément, quand je me représente,
Qu'au fort d'une douleur, hélas! non moins pressante,
Que celle que souffroit ce malheureux ATHIS,
De sommeil malgré moi mes yeux apesantis,
Par l'effet gracieux de ton plaisant murmure,
Ont par fois sur tes bords eû la même avanture.
Le Berger assoupi près de ce clair ruisseau,
La Naïade sortit du profond de son eau.
Je ne raconte point l'illusion d'un songe,
Un Dieu n'eût pas voulu m'attester un mensonge.
De cette Nymphe, ATHIS sentit ses yeux charmés,
Comme si le sommeil ne les eût point fermés;
De joncs, & de roseaux il la vit couronnée,
Remarqua tout, l'éclat dont elle étoit ornée,
Les perles, le cristal, & la vive clarté,
Qui faisoient resplendir sa moite Déïté;
Il sembla même alors en siller la paupiere,
Comme s'il n'en eût pû supporter la lumiere.
Mais en peut-on douter? puisqu'en ce doux repos,
Enfin à ce Berger elle tint ce propos.

ATHIS, des vrais Amans le plus parfait exemple,
Non loin d'ici tu vois un magnifique temple;
Va demander secours d'un cœur humble & pieux

A la Divinité, qu'on adore en ces lieux,
Son pouvoir eſt connu par de frequens miracles;
On vient de toutes parts conſulter ſes Oracles,
Qui du ſort incertain expliquent les arrêts,
Et de propos obſcurs ne l'embroüillent jamais.
Aux Nymphes, comme nous innocentes & pures,
Apollon n'a jamais revelé d'avantures,
Pour peu que confonduë avecque les plaiſirs,
La douleur nous en pût couter quelques ſoupirs:
Mais quand tu t'en iras, regarde bien mon Onde,
Un jour elle ſera celebre par le monde,
Pour t'avoir quelque temps ſur mes bords arrêté,
Par mon plaiſant murmure, & ma vive clarté.:
Et je n'attends pas moins de ta rare avanture,
Que voir ma ſource encore & plus vive & plus pure,
Malgré ſa petiteſſe, égaler toutefois
Ces Fleuves entre nous contrefaiſant les Rois.
Là, ſe tût la Naïade & par ſon Onde fiere,
On peut connoître encor, qu'elle eſt d'humeur altiére.
Auſſi-tôt s'éveilla le Berger plein d'ennui,
Et crut encore voir la Nymphe devant lui;
Au moins ſur ce Ruiſſeau jettant ſoudain la vûë,
Il en vit boüillonner l'Onde encor toute émeuë,
Et trembler fortement les joncs & les roſeaux,
A l'endroit où plongée au profond de ſes eaux,
A l'aſpect d'un mortel, fugitive & timide
Elle s'alla cacher dans ſon Palais liquide.
De ſes vives couleurs, l'Olymphe variant,
Dès que l'Aurore ouvrit les portes d'Orient,
Soudain on vit auſſi celles du Temple ouvertes,
Sur ſes Autels fleuris cent corbeilles offertes,
Et mille Pelerins proſternés devant eux

De maints dévots soûpirs accompagner leur vœux.
POMONE, qui toûjours aima notre contrée,
De cent Peuples étoit en ce Temple adorée;
Son Autel pur & net du sang des Animaux,
Jamais ne fut fatal aux innocens Agneaux:
Son culte étoit sans meurtre; & pour l'avoir propice,
Elle se contentoit d'un plus doux sacrifice:
Des fleurs, des fruits, du lait, des gâteaux, de l'encens;
Et la jaune liqueur, dont son soin tous les ans
Console ce Climat de la rigueur cruelle,
Que lui tient sans raison le blond fils de Semele,
Sont de tous les présens, ceux qu'elle aime le mieux,
Quand ils lui sont offerts d'un cœur dévotieux.
Le Berger s'en chargea, mais d'une eau pure & claire,
Il se lava trois fois, avant que de rien faire:
Et d'un cœur tout contrit les vint offrir aussi,
Avant qu'à la Déesse, il s'adressât ainsi.
Déesse, si jadis le récit pitoïable
Du funeste destin d'un Amant misérable,
A fait qu'un Dieu touché de ton éclat vainqueur,
Enfin sçut émouvoir ton insensible cœur:
Plus qu'IPHIS, amoureux d'une beauté parfaite,
Mais plus cruelle, hélas! que son ANAXARETE,
Ici je ne viens point pour faire à mes voisins,
Accablé de tes dons, envier mes jardins;
Je viens te raconter l'histoire de ma vie,
Et depuis mon amour, les maux qui l'ont suivie:
Mais pourquoi t'ennuïer d'un si triste entretien?
Si, comme on nous le dit, les Dieux n'ignorent rien?
Tu connois mon martyre, à qui tout autre cede.
Déesse, à mes langueurs est-il quelque remede?
Daigne m'en éclaircir dans mon lugubre fort,

Quand il n'en seroit point de plus doux que la mort.
Le Berger n'étoit point haï de la Déesse ;
Pour peu qu'eussent ses soins secondé sa largesse,
Aucun de ses voisins n'auroit vû tous les ans
Ses Arbres plus chargés de ses riches présens.
Aussi pour lui donner une prompte réponse,
Elle n'attendit point de plus forte sémonce :
Sans se faire presser par des dons plus puissans,
Par des vœux redoublés, par de nouvel encens,
Aïant visiblement paru baisser la tête,
Et par ce témoignage approuver sa requête :
Tout le Temple frémit, & dans ce tremblement
Son Oracle en ces mots répondit hautement.
LAIZE, non loin d'ici coule tranquille & morne,
Va sur ses bords, Berger, soûpirer tes amours,
Le Ciel en doit bien-tôt finir le triste cours ;
Prens garde seulement au passage de l'ORNE.
Puissantes Déïtés, de quoi sert aux mortels,
De chercher leur destin au pied de vos Autels ?
Si par l'ordre secret de votre providence,
Vous ne leur en laissés jamais l'intelligence.
LAIZE sur son rivage agréable & charmant,
Avoit vû mille fois ce malheureux Amant ;
Ce beau séjour n'avoit Grotte, ni Solitude,
Qui pût être inconnuë à son inquiétude ;
Pour avoir mille fois en ses plaisans ébats,
De la superbe Nymphe accompagné les pas ;
Et du long de ce Fleuve, incessamment comme elle,
Fait aux rapides Cerfs une guerre immortelle.
Il part donc, & porté sur les aîles d'Amour,
Il arrive bien-tôt en ce plaisant séjour.
Après avoir passé ce Fleuve délectable,

Par l'Oracle fameux rendu si redoutable,
Libre de tout péril, & libre de la peur,
Se laissant emporter à son espoir trompeur:
Et charmé du doux bruit de l'agréable LAIZE,
Il erre sur ces bords, le cœur transporté d'aise,
Quand l'aveugle hazard, ou le bizarre amour,
Aussi conduit ARDENE en ce charmant séjour.
La douleur, la colere, & son ardente flâme,
A ce premier aspect se mêlent dans son ame:
Tant de mépris reçus font que son cœur outré
Se sent presque marri de l'avoir rencontré:
Si son cruel destin permet qu'elle le voïe,
Il ne veut pas souffrir, qu'elle en goûte la joïe:
Mais insensiblement s'emparant de son cœur,
Amour reprend enfin sa premiere vigueur,
Dissipe sa colere & se faisant paroître,
Ne souffre, fier qu'il est, ni compagnon ni maître.
Elle alloit se montrer: mais la Nymphe soudain
Fit entendre les sons de sa Trompe d'airain:
Et soudain le transport, dont ARDENE est saisie,
Fait au lieu de l'amour, agir la jalousie.
Elle ne douta plus que ces deserts affreux,
Depuis qu'elle cherchoit le Berger amoureux,
De sa Nymphe & de lui ne fussent la retraite;
Et les seuls confidens de leur flâme secrete.
Tout à la fois surprise en son penser jaloux
D'une maligne joïe, & d'un mortel courroux,
Dans un buisson épais, non loin de lui couchée,
Curieuse à leur dam, elle se tient cachée:
Cent fois de se vanger tramant un noir projet,
Et souhaitant cent fois n'en avoir point sujet.
Le Berger cependant du moins aussi-tôt qu'elle,

A reconnu le Cor de la Nymphe cruelle ;
Mais dans ſon triſte cœur le deſir de la voir
Eſt long-tems combattu par ſon timide eſpoir :
Contre la fiere ISIS Amour auſſi s'offenſe,
Et de tant de mépris entreprend la vangeance.
Du plus haut des rochers, qui de chaque côté
De LAIZE vont domptant l'impetuoſité,
Quand de neiges enflée ou groſſe de ravines,
Elle donne l'alarme aux campagnes voiſines,
Si-tôt que du Vallon l'aſpect délicieux,
De la charmante Nymphe eût attiré les yeux :
Elle n'eut pas plûtôt dans la vaſte Prairie
Obſervé du Berger la ſombre rêverie :
Qu'à je ne ſçai quel trouble, où ſe ſentit ſon cœur,
Elle reconnut bien que c'étoit ſon vainqueur.
La honte la retient, ſi ſon amour l'appelle :
Mais dans ce long combat regardant autour d'elle,
Et remarquant qu'aucun n'accompagnoit ſes pas,
La honte a beau combattre, Amour ne ſe rend pas,
La curioſité ſeule d'abord l'attire :
Pour toute réſiſtance enfin elle ſoûpire.
Par le revers fatal d'un caprice d'amour,
Le reſpect du Berger l'inquiéte à ſon tour.
Elle craint de le perdre, & blâmant ſa colere,
En redoute un effet à ſes vœux tout contraire :
Et remarquant enfin qu'il n'oſe l'aborder,
Par ce diſcours, ce ſemble, elle lui veut aider.
Berger, n'as tu point vû du haut de ces montagnes
Deſcendre en ce Vallon une de mes compagnes,
Courant l'Arc en la main, & preſſant de la voix
Un Sanglier qui fuit au travers de ces Bois ?
Puis comme tout d'un coup feignant de le connoître,

Son couroux faux ou vrai, s'efforce de paroître,
La presse, & l'avertit d'abandonner ces lieux :
Mais tout ce qu'elle peut, est de baisser les yeux,
Cependant qu'enhardi par son amour plus forte,
Ce malheureux Berger lui répond de la sorte :
Nymphe, je n'ai point vû celle que vous suivés :
Mais sur ces hauts Rochers jusqu'aux Cieux élevés,
Dans ces Prés, sur ces fleurs, comme Etoiles semées,
Sur ces rives, hélas ! si cherement aimées,
J'ai vû cent fois, j'ai vû dans ces aimables lieux,
Un miracle parfait, un chef-d'œuvre des Cieux ;
Un objet sans pareil, une Nymphe si belle,
Que son divin éclat n'est point chose mortelle :
Telle enfin qu'à vous voir avec des traits si doux,
On croiroit aisément, que c'est DIANE ou vous.
Au gré des doux Zephirs ses belles tresses blondes,
Comme à vous maintenant, libres flottent en ondes :
Son dos comme le vôtre, est chargé d'un carquois ;
Mais las ! si comme vous on la voit quelquefois
D'un Chevreüil bondissant devançant la vîtesse,
Et parmi ces Forêts, celebre Chassereſſe,
Tantôt d'un Sanglier la fureur arrêter,
Ou par la mort d'un Cerf son dard ensanglanter ;
Par un destin cruel, la mort de tant de bêtes,
Ne sçauroit l'assouvir, ni borner ses conquêtes.
Depuis trois ans entiers dans ces deserts affreux,
Elle poursuit encor un Berger malheureux.
Ce Berger miserable a beau fuïr devant elle,
Sans cesse il est le but de sa Chasse cruelle,
Rien ne la peut fléchir, elle veut son trépas,
Et sa fuite à la fin ne le sauvera pas.
A ces mots il se tut, & la Nymphe charmée

Du plaisir de se voir si constamment aimée,
Ne peut malgré l'effort de sa fiere rigueur,
S'empêcher de se plaire à ce discours flateur.
Son ame toutefois encore combattuë
De sa flâme secrette, & de sa retenuë,
Craint de desesperer ce malheureux amant,
Et craint de découvrir son amoureux tourment.
ATHIS, répondit-elle, eut toûjours l'art de feindre,
Sçut flatter sans raison, & sans raison se plaindre:
Mais il faut avoüer, que c'est si galamment,
Que sa témerité peut bien plaire un moment.
Pour quitter toutefois ce discours dont la suite
M'obligeroit sans doute à quelque prompte fuite,
Depuis quand dans ces lieux êtes-vous revenu,
Et qui vous a, Berger, si long-tems retenu?
Ah! Nymphe, interrompit soudain ce miserable,
Avez-vous oublié l'Arrêt impitoïable,
Qui me fut prononcé par vos fieres rigueurs,
Quand enfin je ne pûs vous cacher mes langueurs?
En vous obéïssant je vis ma mort certaine:
Mais je ne voulus pas mériter votre haine:
Et je me contentai dans mon banniſſement,
De ne la ressentir au moins qu'injustement.
Car enfin bien plûtôt sur ces rives champêtres,
Les Saules en hauteur surpasseront les Hêtres,
Plûtôt avec les Loups nos Brebis s'alliront,
Et leurs tendres Agneaux en leur garde mettront;
Plûtôt, aimable Nymphe, à l'ORNE plus profonde,
LAIZE refusera le tribut de son onde;
Que mon cœur se refuse à qui l'a sçû charmer,
Que je puisse jamais cesser de vous aimer.
Nymphe, c'est mon destin, & quoiqu'il en arrive,

Heureux, ou miſerable, il faut que je le ſuive.
Hélas! aſſés ſouvent je veux m'en repentir,
Mais, hélas! plus ſouvent il y faut conſentir.
Ses ſoûpirs & ſa voix à ces mots s'arrêterent;
Ses yeux ſur ceux d'ISIS fixement s'attacherent:
Triſte, ou content, ſelon que plus fiers ou plus doux,
Il les voit enflâmés d'amour ou de couroux.
O grand Dieu, doux tyran, qui maîtriſes mon ame,
Amour, daigne en ce point l'échauffer de ta flâme;
Que près d'elle Apollon, que ſes neuf doctes Sœurs
Ceſſent de me vanter leurs charmantes douceurs.
Ces languiſſans efforts d'une ame combattuë,
Où la pudeur craintive encore s'évertuë,
Ces amoureux ſoûpirs ſouvent entrecoupés,
Enfin ces *je vous aime* à regret échapés,
Sont de ton ſaint Empire; & ſans te faire injure,
Autre que toi n'a droit d'en faire la peinture.
Du plus doux de tes traits il faut être enflâmé,
Il faut aimant beaucoup, être beaucoup aimé;
Il faut être appellé dans tes ſacrés myſteres,
Pour pouvoir exprimer ces aimables coleres,
Ces invitans refus, ces démêlés charmans,
Ces tranſports deſirés, ces doux empreſſemens,
Et ces rudes combats, dont les plus fortes armes
Sont les ſoûmiſſions, les ſoûpirs & les larmes.
Mais en ce grand combat, que livroit ce Berger,
Amour voulut long-tems la gloire partager;
Avant qu'il eût fini, le Soleil ſous les ondes
Avoit preſque caché l'or de ſes treſſes blondes:
En ſa place la Nuit à grand pas s'avançoit,
De ſon thrône brillant ſuperbe le chaſſoit:

Et ſemblant lâchement lui ceder la victoire,
Foible il ne repouſſoit ſon obſcurité noire,
Qu'avecque des rayons déja tous amortis,
Par les flots blanchiſſans de l'humide THETIS.
Cependant quand la Nymphe approcha de ces rives,
Qu'ATHIS fit retentir de ſes langueurs plaintives,
Ce bel Aſtre pour lors en l'ardente ſaiſon,
De ſes plus chauds regards embraſoit l'Horiſon,
N'étoit qu'à la moitié de ſa vaſte carriere:
Mais c'eût été trop peu que de ſa courſe entiere:
Dans ces doux entretiens, dans ces charmans diſcours,
Il n'eſt point de Soleils que l'on ne trouve courts.
En vain, cent fois en vain, la Nymphe s'en offenſe:
Son cœur n'approuve plus ſa longue réſiſtance.
Hélas! parfait Berger, dans ce plaiſant ſéjour,
Hélas! tu n'es pas ſeul qui te plains de l'Amour,
Répondit-elle enfin, malgré ſa retenuë,
Ou ſurpriſe, ou preſſée, ou contrainte, ou vaincuë.

CHANT IV.

Avecque tous les soins de l'amour paternel,
La sage COLOMBELLE & le riche CARMEL,
Elevoient cette Nymphe, & dès son plus tendre âge
N'aïant de leur amour que ce précieux gage,
Avoient mis tous leurs soins, & borné leurs désirs
A l'heur d'entretenir ses innocens plaisirs.
Nul autre amusement n'occupoit leur pensée:
Mais de quoi n'est capable une femme offensée?
Aïant surpris la Nymphe, aïant par ses discours,
De ses propres malheurs prévû le triste cours,
ARDENE en sa fureur avide de vangeance,
S'en va dans leur Palais porter la défiance.
Ce monstre dangereux naît de la triste peur,
Qui souvent la conçoit par un rapport trompeur.
Beaucoup la font encor sœur de la jalousie:
Son venin en effet blessant la fantaisie,
Dans l'esprit des parens fait les mêmes effets,
Qu'en celui des maris l'autre souvent a faits.
Sa naissance honteuse, est obscure & secrette;
Fille desavoüée, elle naît en cachette.
Mais plus elle est cachée, alors qu'on la produit,
Elle en éclatte après avecque plus de bruit;
Elle regne en tyran, & chasse des familles
L'amitié des parens, & le respect des filles.
Et lui résista peu ce repos éternel,
Qui sembloit établi chés le riche CARMEL.

Par mille soins adroits la Bergere amoureuse,
Se rendant nécessaire, utile, officieuse,
Gagne leur confidence, & par mille faux bruits,
Sous un zele apparent méchamment introduits,
De la Nymphe aisément leur donna tant d'alarmes,
Qu'au lieu de ces douceurs, qu'ils trouvoient en ses charmes,
Contre toute raison, tant de charmes bien-tôt
Devinrent à leurs yeux un pénible dépôt.
Ainsi pendant qu'ATHIS accablé de ses chaînes,
Trouvoit la belle Nymphe insensible à ses peines,
Au moins s'il en eût pû contenter son espoir,
Il pouvoit n'être pas un moment sans la voir.
Cette rare beauté si constamment aimée,
De ses fieres rigueurs est-elle desarmée?
Il faut souffrir près d'elle un éxil éternel,
Et des soucis d'amour sentir le plus mortel.
Va-t'elle offrir ses vœux à la chaste Déesse?
ARDENE l'accompagne & l'observe sans cesse.
Va-t'elle en la Forêt prendre ses doux ébats?
Cet objet odieux est toûjours sur ses pas:
Par l'arrêt importun d'une mere cruelle,
Ce Dragon vigilant à toûjours l'œil sur elle.
Pour comble de malheur, le cruel MARMION,
Dont elle a reveillé l'injuste passion,
Ranimant son esprit par de faux artifices,
La vient encor troubler dans ces doux exercices;
Presse son Hymenée; &, Berger, je ne voi
Alors dans ton parti, qu'Amour, ta Nymphe & toi.
Avecque leur secours toutes les nuits encore,
Souvent jusqu'au lever de la charmante Aurore,
Il les voïoit pourtant, ces charmes adorés,

Malgré tant d'ennemis contre lui conjurés.
Cent fois passant les murs du Jardin de son pere ;
Et bravant fierement son injuste colere,
Au pied de son Château sans peur il s'est rendu ;
D'un si divin objet quelquefois attendu,
A ce pauvre Berger cent fois à la fenêtre,
Raïonnante d'éclat, ISIS s'est fait paroître :
Cent fois lui protesta, que sa constante foi
Jamais de ses parens ne recevroit la loi :
Ecouta ses soûpirs, & dans la nuit obscure,
Lui renvoïa les siens souvent avec usure ;
Lui jura que son feu seroit toûjours plus clair ;
Que ces feux qui perçoient les ténebres de l'air,
Ces feux qu'en son transport son amour mutuelle
Prit cent fois à témoin d'une ardeur immortelle.
O Dieux ! combien de fois a-t-elle justement
Mépriſé des grandeurs l'inutile ornement ;
Ces superbes Palais, dont les sombres tristesses,
La contrainte & la peur sont souvent les hôtesses ;
Ces lambris éclatans, ces beaux lits, où jamais
Le repos innocent, & la tranquille paix,
(Seules félicités du Sage désirées)
Par leurs fiers possesseurs ne se sont rencontrées!
Combien de fois encore a-t-elle protesté,
Qu'elle aimoit mieux ATHIS & sa simplicité !
Qu'une pauvre cabane, un toît couvert de chaume
Valloit mieux à son gré que le plus grand Roïaume,
Pourvû qu'en son amour libre de tout ennui,
Elle eût pû pour toûjours l'habiter avec lui!
Aussi vaines grandeurs, orgueilleuses richesses,
Pompe démesurée, excessives largesses,

Flattés

Flattés l'ambition d'un esprit de la Cour :
Mais dequoi servés-vous à qui se meurt d'amour ?
Et puis est-il des maux dont la rigueur égale
Celle d'être commise en garde à sa rivale ?
AMANS, emploïés bien ces entretiens si doux ;
Votre cruel dragon ne dort non plus que vous.
Bien-tôt au pauvre ATHIS cette fenêtre aimée,
La nuit comme le jour, se trouvera fermée,
Et ne recevra plus que ses tristes regards,
Vers elle encor pourtant tournés de toutes parts.
La Nymphe cependant prisonniere chés elle,
Solitaire gémit comme la Tourterelle,
Quand veuve inconsolable, aux plus sombres Forêts ;
D'arbre en arbre elle va faisant ses longs regrets.
Par mille cruautés sa rivale importune,
Redouble à tout moment sa cruelle infortune ;
De ses fâcheux parens gagne tous les valets,
Les met toûjours en garde autour de son Palais,
Lui dresse incessamment quelque embûche nouvelle ;
Le jour la suit partout, la nuit couche auprès d'elle ;
Sans que jamais travail, veilles, abbattement,
Puissent en tout ce tems l'assoupir un moment :
Car qui peut aisément décevoir une Amante ?
Certes, hors une Amante, une autre en vain le tente.
Sa nourrice, sa chere & fidelle CALIS,
Voïant ses doux attraits de tristesse pâlis,
Sensible à sa douleur, encline à son service,
Et naturellement détestant l'injustice,
Craignit que tant d'ennui ne troublât sa raison ;
Elle lui montre une herbe, ou plûtôt un poison,
Admirable en sa force, & tel que d'Argus même
Il auroit endormi la vigilance extrême.

Soudain elle en cüeillit, soudain son désespoir
En voulut éprouver le merveilleux pouvoir:
Et plus soudain encor dans son impatience,
Voulânt tirer le fruit de cette experience,
Tandis qu'ARDENE dort d'un paisible repos,
A son fidelle ATHIS elle écrit en ces mots:
Aimable ATHIS, au lever de la Lune,
Au premier jour des Fêtes de Bacchus,
Malgré ma rivale importune,
Nos fiers destins seront vaincus:
Si passant la Riviere,
Dans la Forêt, au premier carefour,
Tu te trouves ce jour
Avec ton amour,
Comme je m'y rendrai sans doute la premiere,
Avec mon cœur & ma foi,
Qui ne seront jamais qu'à toi.
Mais par qui poura-t-elle envoïer cette Lettre?
A qui ce cher dépôt pourra-t-elle commettre?
Que l'apparence, ô Dieux, trompe souventes-fois!
Elle ne pouvoit faire un plus malheureux choix.
D'ANAS simple & candide, & fils de sa Nourrice,
Qui n'auroit ainsi qu'elle attendu ce service?
Son espoir fut déçû; mais qui ne l'eût été,
Par le semblant trompeur de sa simplicité?
Et par malheur encor la jalouse rivale,
Charmoit secrettement cette ame déloïale.
A peine a-t-il reçû ce dangereux dépôt,
Qu'en son perfide cœur l'embrassant aussi-tôt,
Comme un moïen certain d'obliger sa Maîtresse,
Il court en la Forêt d'une extrême vitesse,

Où par hazard alors du cruel MARMION,
La Bergere irritoit l'injuste passion.
Ce même jour aussi le Berger trop aimable,
La venoit d'affliger d'un mépris incroïable,
Sensiblement outré de voir de tous côtés,
Qu'elle faisoit obstacle à ses félicités.
Ainsi du traître ANAS, dans sa douleur nouvelle,
A peine eût-elle oüi le rapport infidelle,
Que soudain au Tyran adressant son discours:
Voi, dit-elle, grand Roi, le fruit de tes amours;
Découvre le rival qui fait qu'on te mépriſe,
Et juge de l'objet dont ton ame est épriſe.
A ces mots se tournant vers le perfide ANAS;
Va, lui dit-elle encor, Berger, hâte tes pas:
Pour tromper ces Amans; qu'importe, qu'ils esperent,
Si malgré ce qu'entr'eux leurs flâmes déliberent,
Par cent moïens divers, il est en mon pouvoir
D'irriter leur amour, & tromper leur espoir.
Soudain partit ANAS, & dans la joïe extrême
Qu'on a de pouvoir plaire à l'objet que l'on aime,
Il vient, fidelle Amant, & traître Messager,
Apporter cette Lettre à l'amoureux Berger.
Mais le Tyran, piqué d'un si sensible outrage,
Ne conçoit dans son cœur que vangeance, que rage.
Il résout à la fois d'emploïer le poison,
De poignarder ATHIS dans sa propre maison,
D'embraser sa cabane, exterminer sa race;
Et poussant jusqu'au bout sa tyrannique audace,
Pour comble de fureur, dans tous ses noirs desseins,
Même de se servir de ses Roïales mains.
Et s'il n'eût redouté de voir sa tyrannie,
Par un soulevement de ses Peuples punie,
Ou le couroux vangeur des domestiques Dieux,

Que n'auroit pas osé son amour furieux ?
Le Soleil par trois fois devoit encor sous l'onde
Plonger le Char brillant qui fait le tour du monde ;
Avant qu'il amenât ce moment bienheureux,
Accordé par la Nymphe au Berger amoureux.
Durant tous ces trois jours, le Tyran sombre & morne,
Caché dans la Forêt, sur la rive de l'ORNE,
Avide de vangeance attendoit le Berger,
A dessein, s'il passoit, de l'y faire égorger.
Elle vint cependant, cette heure desirée ;
Partout fut de Bacchus la fête célebrée :
Ce jour l'Astre du Ciel de son Char lumineux,
Ne vid sur l'Horison que festins, & que jeux ;
Le vin, la bonne chere, & l'horreur du silence,
Avoient des plus grands soins charmé l'impatience ;
Personne ne veilloit, excepté seulement
Cette adorable Nymphe & son fidelle Amant.
La Bergere à leur dam toûjours si vigilante,
Avoit senti l'effet de l'herbe assoupissante :
Malgré de son transport les soins injurieux,
Cet importun Argus avoit fermé les yeux.
Soudain par son amour avertie & conduite,
La Nymphe prend ce temps si propre pour sa fuite ;
Tremblante, ouvre sa chambre, & descend dans la Cour ;
Et des Dogues lâchés, qui veilloient à l'entour,
Prevenant les abois, en leur faisant caresse,
Elle s'échape enfin le cœur plein d'allegresse.
Mais de tant de trésors chés son pere laissés,
Pour elle seulement, par ses soins amassés,
Elle n'emporte rien que la seule houlette
Dont, pour gage assûré de son amour parfaite,
Son fidele Berger autrefois lui fit don,

Qu'avec soin il grava des chiffres de son nom.
Avec ce gage aussi trop riche, étant contente,
(Si l'on peut toutefois l'être & vivre en attente)
Dans l'obscure Forêt, au premier carrefour,
Elle attend en repos l'objet de son amour.
Déja depuis long-tems dévelopant ses voiles
La nuit avoit au Ciel fait briller ses étoiles,
Quand sur notre horison la Lune paroissant
Fit resplendir les rays de son pâle croissant :
Car dans son cercle obscur, depuis qu'elle étoit pleine,
Pour la septiéme fois rouloit son char d'Ebene.
Dans sa brûlante ardeur malgré l'obscurité,
L'impatient Berger n'attend pas sa clarté.
Le triste MARCELET par les Monts, par les Plaines
En sa recherche encor perdoit toutes ses peines :
Et quand ce frere aimable eût été de retour,
Il eût mal-aisément combatu son amour.
N'aïant non plus pour nuire à sa bonne fortune,
Ni severes parens, ni marâtre importune,
Bien long-tems avant l'heure, en son pressant tourment,
De sa pauvre cabane il s'échape aisément;
Et vient au bord de l'ORNE y chercher la Nacelle,
Qui tant de fois servit sa passion fidelle.
Mais il a beau chercher, ses soins sont superflus;
Il court toute la rive, & ne la trouve plus.
O Dieux combien de fois, d'une legere course,
Marchant avec le Fleuve, ou montant vers sa Source,
Pour chercher un passage, est-il parti soudain,
Sans pouvoir s'arrêter à son premier dessein !
Son perfide rival, cet indigne Monarque,
Rit de ses vains travaux pour retrouver la barque;
Et se tenant caché dans ces sombres Forêts,
Prend le cruel plaisir de ses tristes regrets.

Sur un ton moins touchant, moins lugubre & moins tendre,
Aux Ormeaux écartés fait ses plaintes entendre
Le triste Rossignol qui trouve avec douleur
Ses petits enlevés par le jeune Pasteur;
Que d'accens langoureux, que de douleurs plaintives!
ATHIS en fit gémir les Echos de ces rives.
Bien avant dans la nuit, comme à regret enfin
La Lune vint blanchir les portes du matin;
A peine il apperçoit sa lumiere empruntée,
Qu'au haut de l'horison il la croit voir montée.
Chaque trait qu'elle lance accusant sa langueur,
Est un coup de poignard, qui lui perce le cœur:
Sa Maîtresse l'attend, & son amour coupable
Ne peut même trouver d'excuse raisonnable;
O Fortunés momens, ô plaisirs attendus!
Qui vous a differés, souvent vous a perdus:
Mais un Amant qui peut souffrir qu'on vous differe,
Quelque raison qu'il ait, ne vous mérite guere.
Le souffle impetueux des bruïans Aquillons,
De toute sa rigueur affligeoit nos Valons:
La Neige, dont la terre étoit toute couverte,
Cachoit des haut Sapins la chevelure verte;
Tous les Arbres chenus, dans leur triste langueur,
Sembloient par les frimats sechez jusques au cœur;
Se croïant transportée aux froids climats de l'Ourse,
Trembloit mainte Naïade, au plus creux de sa source:
Dans les mêmes fraïeurs, dans les mêmes transports,
Le Dieu d'ORNE voïoit endurcir ses deux bords,
Et les glaçons épais, flotans dessus ses ondes,
Prêts à l'emprisonner dans ses grottes profondes.
La mort est apparente, & le peril affreux;
Mais l'effroi ne peut rien sur un cœur amoureux:
Le Berger sur la rive erre, gemit, balance;

Mais dans le fleuve enfin hardiment il s'élance,
De sa chûte soudaine étonne les poissons,
De son agile bras écarte les glaçons,
Et plus vîte qu'un trait, d'une adresse diverse,
Fend l'onde, sans sentir le froid qui le transperce.
Quel de vous, ô grands Dieux! manqua-t'il d'invoquer?
Ou plutôt quel Démon dût alors évoquer
De son cruel rival l'amour désespérée,
Par qui fut si soudain sa perte conjurée;
Quand de rage de voir, que par un prompt effort,
Déja du large fleuve il touchoit l'autre bord,
Le cœur tout effraïé de son extrême audace,
Et sous lui de la rive oïant fondre la glace,
D'une tremblante main, d'un regard éperdu,
De son arc, contre lui perfidement tendu,
Il tire, & fait sonner la corde relâchée,
Et voler en son cœur la fléche décochée!
Sur l'ORNE toutefois le bruit encore est tel,
Que ce perfide coup ne fut pas si mortel:
Et certes ce n'est point sans quelque conjecture;
Car enfin, en dépit de l'extrême froidure,
Il gagne le rivage, & tout blessé qu'il est,
Sçavant dans les détours de l'obscure foreſt,
Du Tyran inhumain il brave la poursuite:
Il devance ses traits par une prompte fuite:
Et sans doute il n'eût pû montrer tant de vigueur,
Si la fléche fatale eût traversé son cœur.
Si ce n'est toutefois, qu'aussi l'on puisse dire
Qu'Amour, qui dans son cœur établit son empire,
Pour sa gloire, voulant sa puissance prouver,
Y combatît long-tems pour se le conserver;
Et pour ne pas souffrir, que le rival perfide,
Assouvît sur ce corps sa fureur homicide.

Long-tems il le suivit l'Arc encore tendu ;
Mais enfin par le sang sur la neige épandu,
Aperçevant son crime à la lueur épaisse
Dont alors éclattoit l'inégale Déesse,
Il s'enfuit tourmenté de remords déchirans,
Comme le sont toûjours les coupables Tyrans.
Sans cesse il pense voir devant ses yeux timides,
Les flambeaux punisseurs des pâles EUME'NIDES :
Sans cesse il pense ouïr dans le trouble qu'il sent,
La poursuivante voix du sang de l'innocent :
Sur son chef criminel il voit gronder la foudre,
Voit ses traits flamboïants prêts à le mettre en poudre,
Mille Monstres divers pour sa perte accourir ;
Et sous ses pas tremblants la terre s'entrouvrir.
Bien-tôt du fier Tyran l'épouventable crime,
Arma du Ciel vangeur le couroux legitime.
Son superbe Palais, par le foudre détruit,
Se vit en un moment en poussiere réduit :
Et le puissant effet des vengeances divines,
Ne laissa que son nom, à ses tristes ruines.
Contraint de se sauver dans les sombres forêts,
Il cherche épouvanté les Forts les plus épais :
Fuit l'aspect des humains, le jour & la lumiére :
Des Bêtes aisément prend l'humeur carnassiere ;
Et n'aïant rien d'humain que le corps & la voix,
Perd insensiblement l'un & l'autre en ces bois.
Un poil épais & dur sur tout son corps se glisse ;
Sur son dos étendu plus rude se hérisse ;
Dans son étonnement il tâche de parler,
Mais son oreille entend, qu'il ne fait que heurler.
Se rencontrant au bord d'une onde claire & pure,
Il voit que son visage a changé de figure ;
Et nouveau LYCAON trouve enfin, plein d'effroi,
Que les Dieux l'ont puni comme ce méchant Roi.

CHANT V.

QUE fera cependant parmi ces solitudes,
La Nymphe abandonnée à ses inquiétudes ?
O qu'il est mal-aisé d'aimer & d'être heureux !
De voir bien raisonner un esprit amoureux !
Que ses désirs, ses soins, & ses impatiences,
Lui font prendre aisément d'injustes défiances !
Ah ! seroit-il bien vrai, qu'à quelque changement,
Elle pût imputer ce long retardement?
L'heure vient, & se passe ; & dans sa longue attente,
Elle se trouve seule, & la nuit l'épouvante.
Que peut imaginer une Amante en ce point ?
Mais que peut-elle aussi ne s'imaginer point !
En son esprit flottant, cent diverses pensées,
Roulent, & sont soudain par d'autres effacées ;
Et son cœur combattu n'est pas moins tourmenté,
Que les flots inconstans de l'Euripe agité :
Elle croit son Berger ingrat, leger, parjure ;
Puis ne lui pouvant faire une si grande injure,
Condamne justement son injuste transport ;
Le croit mal averti, surpris, malade, ou mort ;
Croit que malgré l'effet de son herbe fatale,
Le sommeil a quitté sa perfide Rivale,
Et qu'aïant réveillé ses parens assoupis,
Ils se seront vangés sur son aimable ATHIS.
Sa fraïeur redoublée à chaque objet s'augmente :
Plus que la nuit encor la clarté l'épouvante ;
Et sans cesse elle croit que les rays du Croissant,
Par l'aproche du jour se vont affoiblissant,

Que parmi ces Forêts l'Aurore matinale,
A pris son rendés-vous avec le beau Céphale ;
Et que déja laissant son vieillard sommeiller,
Ses traits vers le matin commencent de briller.
Son espoir s'affoiblit par le travail d'attendre :
Mais dans ce grand désordre, enfin, quel conseil prendre ?
Chés son pere irrité peut-elle recourir,
Où tout est disposé pour l'y faire périr ?
Ira-t'elle honteuse, humble, triste, éplorée,
Rechercher un azile en quelque autre contrée ?
Oüi, sa honte aisément l'y pourroit obliger ;
Mais pourroit-elle aussi partir sans son Berger ?
Plus avant dans ces bois, ira-t'elle tremblante,
Assûrer pour le moins son ennuïeuse attente ?
Son effroi le voudroit ; mais si dans ce moment,
Par hazard fût venu son malheureux Amant,
De l'ennui qu'il eût eu dans son impatience,
Eût-elle moins que lui senti la violence ?
Car elle espere encor : même au plus malheureux,
Toûjours quelque espoir reste en l'empire amoureux.
Si dans le triste état où son ame est réduite,
Sa Nourrice eût du moins accompagné sa fuite ;
La laissant en ce lieu, sans peur de s'égarer
Elle eût tourné ses pas au-devant du Berger.
Mais combien par malheur de differentes routes,
Menoient toutes au Fleuve, & qu'il connoissoit toutes ?
Et de tant de sentiers s'il fût enfin venu,
Qui pouvoit lui montrer celui qu'elle eût tenu ?
Après tant de conseils long-tems mis en balance,
Ce dernier fut choisi par son impatience,
Songeant avec raison, que s'il étoit passé,
La neige marqueroit son passage tracé ;

Et s'il ne l'étoit pas, qu'au rivage du Fleuve,
Elle en verroit du moins l'indubitable preuve;
Dans le doute affligeant d'un injurieux sort,
Apprendre son malheur est quelque réconfort.
Las! au-devant du sien elle se précipite,
Et redouble ses pas pour y courre plus vîte.
Par trois fois sa fraïeur la voulut arrêter,
Mais son mauvais destin toûjours la vint hâter.
Par un préssentiment de ses tristes allarmes,
Sa bouche soûpiroit, ses yeux fondoient en larmes,
Et sur le bord du Fleuve elle se trouve enfin,
Comme instruite déja de son cruel destin.
Alors l'Astre du jour commençoit sa carriere,
Et de ses premiers traits la naissante lumiere
La cîme blanchissoit de ce Côteau fameux,
Qui garde encor le nom du Berger amoureux:
Des voiles de la Nuit l'épaisseur découverte,
Ne laisse que trop voir de marques de sa perte;
Dans les pas du Berger ceux du Roi confondus,
Attirent tout d'un coup ses regards éperdus:
Mais quand elle apperçoit la Nacelle enfoncée,
La rive encor sanglante & la glace cassée,
Que ne lui fit pas dire aux Astres innocens,
L'impetueux transport qui maîtrisoit ses sens,
Dans l'étrange fureur dont elle est possedée,
Bien plûtôt par le sang, que par ses pas guidée?
A peine, en son rapide & prompt emportement,
Son passage leger sur la neige imprimant,
La chevelure éparse, & la face éplorée,
L'ame pleine d'ennuis, & la veuë égarée,
Elle court, & parvient à l'endroit malheureux,
Où venoit d'expirer le Berger amoureux.

Ce corps pâle & sanglant, sa plaïe encor fumante,
Et de ses yeux ternis la lumiére mourante,
Si sa bouche se taît, ne parlent que trop bien ;
Et dans leur pitoïable & funeste entretien,
A son Amante, hélas ! de son Rival perfide,
N'expriment que trop bien la fureur homicide.
Mais fidelle & constant jusqu'au dernier soûpir,
Ne pouvant lui parler avant que de mourir,
Pour lui prouver encor sa foi pure, & sincere,
S'arrachant de son corps la fléche meurtriere,
Il en avoit ces mots sur la neige tracés,
Que son sang toûtefois avoit presque effacés.
ADIEU, charmant objet de mon cruel martyre,
Souvenez-vous, qu'au moins, c'est pour vous que j'expire ;
Je quitte sans regret la lumiere du Jour,
Mais non pas... (il vouloit ajoûter) *mon amour*,
Quand enfin tout d'un coup la Parque mutinée,
Tranche ce mot si doux avec sa destinée ;
De ses glaçons mortels vint tout son corps geler,
Et de son crêpe obscur ses paupieres voiler :
Ne pouvant plus souffrir, qu'avecque tant d'audace,
Amour plus longuement lui disputât la place.
Dieux, s'écria la Nymphe, aveugles, & cruels,
Que sert de recourir au pied de vos Autels ;
Si souvent votre foudre agissant par caprice,
Accable l'innocence & défend l'injustice ?
Mais Dieux, injustes Dieux, si votre cruauté
Voit, m'ôtant mon Berger, qu'elle m'a tout ôté,
Croit-elle me contraindre encore à le survivre,
Et dans mon desespoir m'empêcher de le suivre ?
La vie a-t-elle rien qui nous doive charmer,

Quand il en faut joüir ſans pouvoir rien aimer ?
O trop aimé Berger, ainſi que trop aimable,
O toi, qui ſeul d'aimer m'as pû rendre capable !
N'attends pas des regrets & des pleurs ſuperflus,
Ta lumiere eſt éteinte, & tu ne m'entends plus.
Il faut, fidelle ATHIS, par de plus fortes marques,
Te montrer que ma foi brave les fieres Parques ;
Que les triſtes fuſeaux, qui limitent nos jours,
N'ont pas ce grand pouvoir ſur nos chaſtes amours ;
Et que leurs noirs ciſeaux, à tous ſi redoutables,
Ne peuvent deſunir deux Amans véritables.
A ces mots (car ce n'eſt qu'aux legeres douleurs,
Que ſied la longue plainte & les ruiſſeaux de pleurs)
Sa bouche ſe ferma, ſes beaux yeux ſe ſécherent,
Et plus vifs que jamais d'éclat étincelerent ;
Mais ſa main auſſi-tôt réſoluë à la mort,
Vers la main du Berger ſe porte avec effort,
Afin d'en arracher la Fléche encor ſanglante,
(Fléche à percer un cœur à ſon dam ſi ſçavante)
Et pour avoir du moins le triſte reconfort,
De pouvoir expirer d'une pareille mort.
Elle croïoit tenir cette fatale fléche,
Quand pour faire en ſon ſein une mortelle bréche,
Aïant levé le bras & détourné les yeux,
O d'un rare miracle effet prodigieux !
La ſentant rebrouſſer, dans ſa fureur déçûë,
Elle eſt contrainte enfin de rappeller ſa vûë ;
Et ne trouve en ſa main qu'un frêle & verd rameau
Fraîchement arraché d'un naiſſant arbriſſeau,
(Et ce qui plus outra ſon ame deſolée,)
Impuiſſant de ſervir ſa fureur redoublée.

Par l'effroi de la mort tous ses sens dissipés,
De ce coup imprévû nouvellement frapés,
Reviennent comme en foule, ensemble s'épouvanter ;
Et dans leur jugement l'un l'autre se démentent :
Tant qu'elle ne sçauroit en son lugubre sort,
S'assurer qu'elle vive, ou comprendre sa mort.
Interdite, ébloüie, égarée, éperduë ;
Tout autour de la place elle jette la veuë ;
Toute émeuë & confuse en son étonnement ;
De n'y retrouver rien de son fidelle amant.
Aussi, qui pourroit croire une telle avanture !
Tandis qu'elle s'emporte en son triste murmure ;
Ce corps sanglant & froid sur ses pieds relevé,
Prend aussi-tôt racine, & plus haut élevé,
Au lieu de ses cheveux pousse jusques aux nuës,
D'un Arbre toûjours verd mille branches touffuës.
Admirant ce miracle, & comme est survenu
Ce bel Arbre en ces lieux jusqu'alors inconnu,
Et se trouvant auprès du Temple de Diane,
Où mille fois fuïant le vulgaire profane,
Pure & nette elle avoit fait fumer tant d'encens,
Et chargé les Autels de si riches présens,
Cedant à ses ennuis, en sa grande détresse,
Elle veut recourir aux pieds de la Déesse ;
Pour lui mettre en dépôt ses miserables jours,
Et contre ses parens lui demander secours.
De la chaste Déesse Isis fut exaucée ;
A peine vers son Temple elle s'est avancée,
Qu'elle sent que ses pieds ne peuvent plus marcher,
Que sa robe à son corps commence à s'attacher,
Et qu'enfin immobile, abbatuë & sans force,

Elle se voit couvrir d'une grisâtre écorce ;
Elle veut s'écrier, mais son triste souci
Est soudain reserré dans son cœur endurci,
Sa langue avec ses dents à son palais unie,
Et de ses yeux si beaux la lumiere ternie :
Perdant en même tems au fort de ses douleurs,
L'usage des soupirs, de la plainte, & des pleurs ;
Surprise au dernier point dans ce moment encore,
Elle leve les bras vers le Ciel qu'elle implore :
Mais ses bras élevés ainsi que ses cheveux,
Soudain sont convertis en rameaux ombrageux.
Ce Couple infortuné depuis cette avanture,
De deux Ifs verdoïants conservent la figure ;
D'ISIS, ont pris leur nom ces deux arbres fameux,
Comme le lieu qui vit leur destin merveilleux.
Ce Temple que l'on voit en la même contrée,
Est le Temple où jadis, fut DIANE adorée.
L'aimable nom D'ATHIS, des siécles revéré,
A son Hameau depuis est toûjours demeuré ;
Et fait encor sur L'ORNE envier sa mémoire,
Aux plus parfaits Bergers de GARONNE & de LOIRE.
Ces SAULES toûjours verds qui se mirent dans l'eau,
Et vont bordant le Fleuve au pied de ce Hameau,
Ainsi qu'un peu plus haut ces celebres Fontaines,
Qui par mille canaux descendent de ces plaines,
Et près du Fleuve encor formant cent clairs ruisseaux,
Lui viennent apporter le tribut de leurs eaux,
Des Bergers desolés, des Nymphes éplorées,
Qui languîrent toûjours en ces tristes contrées,
Depuis ce mémorable & triste évenement,
Sont, comme on tient encor, le fameux changement.

Cette grande Forêt qui de ces verds rivages,
Juſqu'à ceux où la DIVE arroſe tant d'herbages,
Antique & vénérable élevoit juſqu'aux Cieux,
Et mille hauts Sapins, & mille Chênes vieux:
Et des Rives de LAIZE aux bords du fier NERE'E;
Ornoit ſi noblement cette belle Contrée,
Depuis le noir forfait de ſon fier Poſſeſſeur,
Aride incontinent, ſécha juſques au cœur.
Auſſitôt par le pied tous les Arbres pourrirent:
De leurs Troncs auſſitôt les Driades ſortirent;
Le Satyre laſcif, le farouche Sylvain,
Leurs Antres découverts abandonnent ſoudain,
Et ne pouvant ſouffrir la clarté redoutée,
Des Nymphes vont ſuivant la troupe épouvantée.
Du printemps revenu les attraits gracieux,
Ramenant des Oiſeaux le chant mélodieux,
Ne purent réparer le châtiment inſigne,
Qu'attira ſur ce bois leur Poſſeſſeur indigne,
Ne pûrent ranimer leur funeſte langueur,
Ni rendre à leurs rameaux leur ancienne verdeur.
Hors les deux Ifs ſacrés que les ſiécles réverent
A ce grand châtiment nuls arbres n'échaperent.
Dans le large contour de ces noires Forêts,
Le terrain infécond languit long-tems après.
Long-tems encor depuis cette vaſte étenduë,
Sans herbe & ſans moiſſons, demeura triſte & nuë.
Comme on le voit encor par ce Tertre élevé,
Qui du riche CORMEL le nom a conſervé.
Ce Pere malheureux à ſa noire triſteſſe,
Vit bien-tôt ſuccomber ſon extrême vieilleſſe,
La ſage COLOMBELLE & la vieille CALIS;

Alant

Aïant toutes en pleurs ſes os enſevelis,
Et les aïant rangés au tombeau de ſes peres,
Ne pouvant reſiſter à leurs douleurs ameres,
Qui redoubloient ſans ceſſe à l'objet malheureux
De ce triſte ſépulchre & des arbres fameux,
Loin de ce beau ſéjour rendu ſi haïſſable,
Allerent achever leur deſtin déplorable,
Dans ces lieux, où leur nom conſervé juſqu'à nous,
Marque encor leur demeure en ce climat ſi doux,
Sur le rivage d'ORNE, où pour plus forte preuve,
Que leurs pleurs maintefois firent groſſir ce Fleuve;
Ce Fleuve, cher témoin de leurs grandes douleurs,
Eſt encor quelquefois tout amer de leurs pleurs.
ARDENE cependant ſous cette forme encore,
Aime toûjours ATHIS, toûjours elle l'adore,
Et près de lui ſans ceſſe & les jours, & les nuits
Se laiſſe conſumer à ſes triſtes ennuis:
Car des Amans changés l'eſpece differente,
Comme jadis leur ſexe, eſt encore apparente:
Et des Arbres ſacrés on peut encor juger,
Qui des deux fut ISIS, & qui fut le Berger.
En vain le pauvre ANAS jaloux s'en déſeſpere;
Et de ſa trahiſon demande le ſalaire:
Combien de malheureux l'éprouvent chaque jour?
La Juſtice n'eſt pas une vertu d'amour.
Cet arbre verdoïant ſeul encore la touche:
Elle ne peut d'un pas s'éloigner de ſa ſouche;
Le careſſe, l'eſtraint, le baiſe avec tranſport,
Et le juge ſenſible à ſon juſte remord.
O Dieux! qu'elle eût été contente en ſa miſere;
Si de ſon cher ATHIS l'inéxorable Frere
Eût voulu conſentir que de ſes triſtes jours
Elle eût pû dans ce lieu finir le triſte cours.
Mais il fallut partir, quand elle fut certaine;

Qu'à la fin revenu de sa quête lointaine,
Il la cherchoit par tout, & que pour se venger,
Au pied de ce bel Arbre, il vouloit l'égorger.
La Bergere effraïée à l'alarme premiere,
Tâchant de se sauver repasse la riviere;
Et bien loin de ces lieux, d'un pas précipité,
Fuit le courroux mortel de ce frere irrité.
Sa fuite à ce Berger paroit vaine & frivole;
Après elle soudain il part, il court, il vole:
Quoique par sa fureur, aveuglément conduit,
Du lieu de sa retraite il est enfin instruit;
Et tenant en son cœur sa vengeance assurée,
Il en goûtoit déja la douceur desirée.
Mais la mort le prévint, & sa sainte amitié,
Digne d'un meilleur sort, ou du moins de pitié,
Dans sa juste douleur par son trépas séduite,
N'obtint de sa pressante & penible poursuite,
Que de laisser son nom jusqu'à nos jours fameux,
Au lieu qui vit finir son destin rigoureux.
Hélas! ce n'est pas loin de ce Tertre fertile,
Qui Bocage jadis, d'ARDENE fut l'azile.
Tout sacré qu'il étoit, le Berger transporté
Sans doute en sa fureur l'auroit peu respecté:
En présence des Dieux, aux Manes de son frere,
Il eût sur l'Autel même immolé la Bergere,
S'ils eussent pû souffrir qu'autre bras, que le leur,
Eût vangé le sujet de sa juste douleur.
Race laide & fâcheuse, engeance détestable,
Qui n'aïant rien d'humain, qui n'aïant rien d'aimable,
Voudrois que rien n'aimât, & que ce grand contour,
Languît piteusement délaissé par l'Amour;
Vous, qui sans vous sentir en de cruelles gênes,
Ne sçauriés voir deux cœurs unis de mêmes chaînes;
C'est à vous que je parle, & je vais raconter

Un miracle si vrai, qu'on n'en sçauroit douter ;
Trop souvent on en void une preuve certaine,
Et le lieu garde encor le triste nom d'ARDENE.
Aïant du bois sacré, par ses lugubres cris,
Et par ses tristes pleurs, les arbres attendris ;
Les yeux déja tous morts, plus séche qu'une Idole ;
N'aïant presque plus rien d'humain, que la parole ;
Enfin par un excès de douleur, & d'amour,
Elle se la sentit manquer avec le jour ;
Païa le vieux tribut qu'on doit à la nature ;
Et dans ce même lieu trouva sa sépulture.
Mais à peine la terre avoit ses os couverts,
Qu'au grand étonnement de cent Peuples divers ;
O prodige d'amour, & de la jalousie ;
Dont tant qu'elle vécut elle eut l'ame saisie !
Ce peu d'humidité qui restoit dans son corps,
Engendre en son sépulchre & fait naître au dehors
D'insectes importuns un essain effroïable,
Dont jusques à leur mort la faim insatiable ;
Des Arbres les plus grands dépoüillant les rameaux ;
Semble amener Décembre au signe des Jumeaux ;
Dont le souffle maudit les entes empoisonne,
Et séche avec leur fleur l'espoir qu'elle nous donne ;
Dont le bourdonnement, de trois ans en trois ans,
Chasse le doux sommeil de nos fertiles champs,
Importune, s'acharne, & sans cesse tourmente :
Comme par sa présence, odieuse & lassante,
Et par mille faux bruits, méchamment inventés ;
Ces malheureux Amans en furent tourmentés.
Plutôt au bord des Mers on compteroit l'arene,
Que dans ce lieu qui garde encor le nom d'ARDENE ;
Et la peine paroît de son crime porter ;
Ces essains infinis ne se pourroient compter.

Mais, ce qui mieux encor prouve ce grand miracle,
Par les liens ſecrets d'un invincible obſtacle,
De ces Arbres ſacrés ces inſectes fâcheux
N'oſeroient approcher les Rameaux ombrageux,
Soit que par ce reſpect l'amoureuſe Bergere,
A ſon aimable ATHIS, tâche de ſatisfaire,
Ou que les Dieux vangeurs veuillent qu'après leur mort
La Nymphe, & lui du moins joüiſſent d'un doux ſort.
ANAS, voïant le fruit de ſon crime exécrable,
Erre déſeſperé de ſe voir ſi coupable;
Et ſe trouvant l'horreur & des Hommes & des Dieux,
Il va cherchant par-tout les plus ſauvages lieux.
Donc ſi changé, qu'à peine on l'eût pris pour lui-même,
Son corps attenué de ſa douleur extrême,
De plumes revêtu fendit enfin les airs,
Cherchant comme il faiſoit les lieux les plus déſerts,
Il devint un Oyſeau comme ſon nom encore,
Chés milles Nations, fait qu'aucun ne l'ignore.
En effet on peut voir qu'encore, ſans parler,
D'un endroit en un autre il ne ſçauroit aller.
Dans ce charmant ſéjour tous les ans on l'épreuve,
Lorſqu'en ſi grande troupe il vient revoir ce fleuve,
Ces ruiſſeaux, & ces bois aimés ſi cherement:
[Triſte, & vain reconfort d'un malheureux Amant].
Même on dit une choſe, & dans cette contrée,
Nos plus vieux Habitans ſouvent me l'ont jurée,
On dit que de ſon cri, choquant, rude, ennuïeux,
Il a ſi conſtamment perſecuté ces lieux,
Qu'enfin les Neuſtriens notre Ville en nommerent,
Et parmi les Latins ſeulement lui laiſſerent,
Le nom que lui donna CADMUS ſon Fondateur
Ou CESAR, qu'elle tient pour ſon ſecond Auteur.

Fin du Poëme d'ATHIS.

PORTRAIT
DE MADEMOISELLE.
HYMNE.

DESCENDS de la Montagne à la double Colline,
Et quite les Concerts de la Troupe divine,
Apollon, Ton savoir, des ans victorieux,
Ne se limite point aux airs mélodieux;
Tu sçais mille secrets aux mortels secourables;
Il n'est point, quand tu veux, de douleurs incurables;
Seul tu connois des Cieux les mouvemens certains;
Dans les Astres tu lis le destin des humains;
Mais je laisse chercher ces Sciences fameuses
Aux avares esprits, aux ames curieuses;
Toûjours j'abandonnai mon tranquille loisir
Aux appas innocens d'un honnête plaisir.
Maintenant, transporté de l'ardeur qui me pique,
Tu me fais concevoir un dessein magnifique;
Et l'objet, qui m'anime à ce pompeux dessein,
Merite le secours de ta divine main.
Donc, si par toi fleurit la noble architecture,
Le travail immortel de la lente sculpture,
Le divin Art d'Apelle & les craïons sçavans,
Encor si renommés par leurs traits décevans;
Viens toi-même, grand Dieu, disposer mon ouvrage
Pour l'honneur de ces lieux, la Pallas de notre âge;

Architecte aujourd'hui, Peintre & docte Sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'auteur.
L'ORNE délicieuse, arrose un saint Bocage,
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage,
Planta de ses Lauriers sur le Pinde cüeillis,
Et dont est ombragé tout l'empire des Lys.
Et moi, si je reviens de la longue carriere,
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussiere,
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illustres pas qui conduisent aux Cieux;
Si j'aborde jamais la plage reclamée
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les destine encore à ce charmant séjour,
Ma celebre Patrie & ma premiere amour.
Là, si des saints Lauriers j'ose approcher ces palmes,
J'espere les voir croître, & sous leurs ombres calmes,
Le reste de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laisser mon nom vivant.
Mais tel qu'aïant fini sa course vagabonde
Le Nocher échapé de la fureur de l'Onde,
Pour acquiter les vœux promis aux immortels,
Soudain fait sur le bord fumer les saints Autels,
Où de sa Nef au Temple append l'artiste image,
Pâle encore & tremblant des terreurs du naufrage;
Tel voulant célébrer la grande Déïté,
Qui me guide au sentier de l'immortalité,
Par qui j'ose esperer de garantir ma vie
Du souffle envenimé de la mordante envie,
Et dont les doux regards illuminent mon cœur,
Du beau feu dont tu fais sentir la vive ardeur,
Par ton divin secours dans ce sacré Bocage,
D'un Temple merveilleux je médite l'ouvrage.

* Tu m'entens, c'en eſt fait, bien-tôt l'ouvrage eſt prêt,
L'étoffe eſt aſſemblée, & le deſſin te plaît.
De ton brillant Palais, du char de la lumiere,
Tu prens pour le former l'éclatante matiére.
Sur vingt degrés de jaſpe aux portes on parvient,
Les portes ſont d'argent, que l'or joint & ſoûtient.
Dieux! que ce Temple eſt vaſte! auſſi la renommée,
N'en ſera pas ſi-tôt par la terre ſemée,
Que les Rois enchaînés viendront de toutes parts
S'immoler à la Nymphe au feu de ſes regards;
Et les Peuples unis à ce grand ſacrifice,
Tâcher par mille vœux de la rendre propice.
Mais la maſſe s'éleve, & ſemble dans les Cieux,
Cacher avec orgüeil ſon faîte audacieux.
Les riches lames d'or de diverſe figure,
Du Dôme font briller la ſuperbe ſtructure.
Abandonne la regle & ſonge aux ornemens,
Dont le travail s'égale aux prix des Diamans.
En cent marbres divers ſur la voûte elevée,
Des Héros ſes Aïeux ſoit l'hiſtoire gravée;
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau,
Imitant le travail de l'artiſte ciſeau,
Semble faire ſortir des épaiſſes murailles,
De ces grands Conquerans les célebres Batailles.
Qu'ici le fier MARTEL, ſur un Cheval fougueux,
Foule les bataillons du More belliqueux.
Au trône des Céſars éleve Charlemagne,
Qui départ l'Italie & delivre l'Eſpagne.

* Monſieur de Segrais a imité ici Ovide dans la deſcription du Palais du Soleil, au commencement du deuxiéme Livre des Métamorphoſes; & Virgile dans la deſcription du Temple de Didon, *Æn. l.* 1. *v.* 460.

Que l'Auguſte Philippe & Charles le vainqueur,
Chaſſent, comme Troupeaux, l'Anglois Uſurpateur;
Qu'il gagne ſes vaiſſeaux, qu'il en coupe les cables,
Et laiſſe ſur nos bords ſes ancres dans les ſables.
Que ſi tu veux mêler dans ſes affreux combats,
La fameuſe Pucelle enſanglantant ſon bras;
Pour marquer ſon courage & ſa vaillante adreſſe,
Emprunte la fierté de ma grande Princeſſe.
Là que dans un long ordre on voye aux champs de Mars,
Les Bourbons déploïer leurs nobles Etendars;
Car quiconque a porté ce nom rempli de gloire,
En a par mille exploits conſacré la mémoire.
Que ſur cent grandes Nefs paroiſſe au premier rang,
Le Roi vaillant & ſaint, ſource de ce beau ſang,
Voler au bord du Nil, & tranſporté de zéle,
Affranchir le Jourdain du joug de l'Infidele.
Qu'ici le Grand Henri par ſes illuſtres faits
Aïant fait refleurir l'abondance & la paix,
Sous l'éclatant lambris de la voute azurée,
Savoure les douceurs d'éternelle durée,
Boive le doux Nectar avec les Immortels,
Et comme eux des humains reçoive des Autels.
Que ſur ſes pas hardis par mille funerailles,
GASTON ſappe les tours, & s'ouvre les murailles;
Peins, Courtrai, Graveline & ſes flancs meurtriers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers,
Et figure ſi bien comme il les mit en poudre,
Qu'on penſe oüir gronder ſa belliqueuſe foudre.
Je m'égare & me perds en ce vaſte ſujet,
Suis moi, pere des Arts, & regle mon projet.
Loin d'offrir tout le Temple à cette illuſtre race,
Il faut tout grand qu'il eſt en ménager la place;

L'Objet qu'à mille Roys j'y veux faire adorer,
Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer;
Et si tu veux tracer ſes belles avantures,
Il n'en faut point chercher aux ſombres ſépultures.
Telle qu'on voit DIANE à l'ombrage d'un Bois,
Le dos encor chargé de ſon riche Carquois,
A ſon Bal inviter la troupe des Dryades,
Et ſurpaſſer l'éclat des blondes Oreades:
Telle au premier Tableau placé dans un beau jour,
Paroîtra la Princeſſe au milieu de ſa Cour,
Autant par ſon air haut, que par ſon origine,
Des Nymphes ſurpaſſant la majeſté divine.
Soit qu'aux tons raviſſans d'un Concert plein d'appas,
Elevant ſa démarche & meſurant ſes pas,
Plus brillante que l'or dont ſa Robe étincelle,
Elle attire à la fois tous les regards ſur elle;
Soit qu'avecque ſa troupe en un Bocage épais,
De la grande JUNON quittant le grand Palais,
Sous l'habit innocent d'une ſimple Bergere,
Elle danſe aux chanſons ſur la verte Fougere.
Dans un plus vaſte champ peins dans l'autre tableau,
Qu'elle pourſuive un Cerf, qui gagne un clair ruiſſeau;
Marque loin au-devant de ſa leſte cohorte,
Son Cheval glorieux du fardeau qu'il emporte;
Qu'il paroiſſe hannir, que l'herbe ſous ſes pas
Demeure ferme & droite, & ne ſe courbe pas;
Et qu'à ſes prompts élans on voïe en groſſes ondes,
De la Nymphe flotter les belles treſſes blondes;
Qu'elle ait un dard en main, qu'elle ſemble lancer,
Que ſon rapide cours paroiſſe devancer.
Non loin, pour figurer ſon belliqueux courage,
Peints deux Camps animés d'une pareille rage,
S'appeller au combat par des cris furieux,

Et les Chefs avancés se menacer des yeux;
La Princesse les voir, & d'un front intrepide,
Réprimer la fureur de tant de sang avide;
D'un visage assûré passer les rangs épais,
Et ramener les Chefs au desir de la Paix.
Marque en ses yeux brillans le beau feu qui l'anime,
Pour les cœurs embrasés d'un desir magnanime;
Et fais briller encor sur le front des Soldats,
L'amour qu'ils ont conçû pour ses divins appas.
Mais le son éclattant des guerrieres Trompettes,
Ne lui fait point haïr nos champêtres Musettes;
Elle n'ignore point que sans tes verds Lauriers,
Flétrissent dans l'oubli ceux des plus grands Guerriers:
Laisse donc dans les Camps les armes sanguinaires,
Et passe pour la suivre aux antres solitaires;
Soit pour la peindre assise entre les doctes Sœurs,
Goûtant de leurs Concerts les charmantes douceurs,
Admirant les beautés d'un Ouvrage héroïque,
Sans dédaigner les Jeux de la Scene comique;
Soit que ton feu céleste en sa grande ame épris,
Tu te peignes toi-même admirant ses Ecrits,
Et faisant remarquer leur beauté naturelle,
Aux Graces qui jamais ne s'éloignerent d'elle.
Pour mieux representer par quels charmans accords,
Un si puissant génie anime un si beau corps,
Exprime comme un mot de sa bouche éloquente,
Peut calmer la fureur d'une foule insolente;
Fais que l'on pense voir un grand Peuple irrité,
S'adoucir à l'aspect de tant de majesté,
Et voir tomber des mains de ce Monstre sauvage,
Les grès & les tisons dont il armoit sa rage.
Sur-tout, Dieu du sçavoir, il faut dans un Tableau,
D'un art ingenieux & d'un dessin nouveau,

D'Amour partout vainqueur faire voir la défaite,
Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.
Qu'en un Bocage épais de Myrtes amoureux,
Dans le triste maintien d'un Chasseur malheureux,
Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere,
Il vienne se sauver dans les bras de sa Mere;
Lui montre son Carquois vainement épuisé,
Son Flambeau sans lumiere avec son Arc brisé;
Semblant pour l'engager en sa grande querelle,
Lui dire que la Nymphe est plus aimable qu'elle.
Qui le pourra nier, quand sur le saint Autel,
Du Ciseau qui rendit PHIDIAS immortel,
Ta main voudra tailler son adorable image,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ouvrage?
Mais quel marbre assés rare en sa vive blancheur,
Peut montrer de son teint l'éclat & la fraîcheur,
Qui conservant des Lys la candide innocence,
Prouve si dignement son auguste naissance?
Quels feux, si ce n'est point un de ces clairs raïons,
Dont tu sçais animer tout ce que nous voïons,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables,
Ses yeux, moins à des yeux, qu'à toi-même semblables;
Quand par tes doux regards, en un jour clair & pur,
Tu fais du vaste Olympe étinceller l'azur?
Est-ce assés des rubis, ou de l'éclat des roses,
Dans l'aimable saison nouvellement écloses,
Pour marquer cette bouche, où ces charmantes fleurs,
Toûjours, comme au Printems, font briller leurs couleurs,
Cette bouche adorable & féconde en miracles,
Et par qui désormais tu rendras tes oracles?
Mais que je crains pour toi, qu'enfin aïant formé
Ce beau corps, tel qu'il est, d'un albâtre animé,
Un feu qui n'éteint point, ne coule dans ton ame

De ces deux Monts de neige, où le desir s'enflame!
Garde-toi d'y jetter un regard curieux,
Attache à ses habits tes soins industrieux;
Marques-y cet air libre & cette négligence,
Qui les met au-dessus de leur magnificence;
Plus belle que VENUS elle en hait les appas,
Et veut ne ressembler qu'à la chaste Pallas.
Donne-lui donc un Casque à l'ondoïant panache,
Laisse pendre à son bras la terrible Rondache;
Que sa divine main plus propre à prendre un cœur,
Semble agiter ce Dard d'ILION la terreur;
Ce Dard qu'en mille lieux a suivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Poursui, docte Artisan, d'un art ingénieux
Ouvre sur le genou ses habits précieux,
Pour laisser de sa jambe admirer la figure,
Et d'un pied si bien fait l'agreable structure.
C'est alors qu'adorant ton ouvrage achevé,
Tu reprendras la Lyre, & d'un ton élevé,
Tu chanteras sa gloire, ou par mille Cantiques
Vanteras son courage & ses faits héroïques.
Tu diras que ce cœur, si fier, si généreux,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux;
Qu'il sert aux opprimés de refuge & d'azile,
Dans l'un & l'autre sort pour lui-même tranquille:
Que libre, & des périls ne pouvant s'étonner,
Par sa seule parole il se laisse enchaîner;
Est sûr en sa promesse, & sensible & fidele,
Aux secrets, aux ennuis, qu'on partage avec elle.
Tu diras que sincere en ses affections,
Elle ne connoit point d'indignes passions;
Que d'une juste main dispersant ses richesses,
Sa façon de donner redouble ses largesses;

Qu'elle fait au mérite un gracieux acüeil,
Civile ſans baſſeſſe, & fiere ſans orgüeil :
Sans que cette douceur, ſçavante en l'art de plaire,
Inſpire aux plus hardis un penſer téméraire.
Tantôt tu chanteras dans un air concerté,
De ce fécond eſprit la vive activité,
Les rapides élans qui l'élevent de Terre,
Percent la région où ſe fait le Tonnerre,
Lui font voir d'un clin d'œil les ſiécles les plus vieux,
Et la font pénétrer dans les ſecrets des Dieux.
Ajoûte qu'elle eſt juſte, intrepide, immuable,
Vante encor de ſes doigts l'adreſſe inimitable ;
Mais quand tu finiras par tant de piété,
Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté,
Et nous faire nier leur juſte providence,
De ne lui donner pas un Sceptre en récompenſe ?
Grand Dieu, pour m'élever à tes airs raviſſans,
Epure mes eſprits, illumine mes ſens.
Ainſi jamais ton Iſle incertaine & flottante,
Ne ſe voïe expoſée à la vague inconſtante ;
Et puiſſe s'effacer l'amour infortuné,
Dont ton cœur ſoûpira pour l'ingrate DAPHNE :
Ni Tonnerre grondant, ni pluvieux nuage,
Ne dérobe aux mortels ton radieux viſage ;
Jamais il ne ſoit rien de ſi charmant que toi,
Hors la Nymphe & l'objet, qui me tient ſous ſa loi.

A Mr. CHAPELAIN (1),

Sur les Victoires de Monseigneur le Duc (2) d'Anguien.

* Cette Ode est de l'année 1646.

* ODE I.

FAMEUX Virgile de la France,
Célébre ornement de nos jours,

(1) Jean Chapelain reçû à l'Academie Françoise en 1629. dans le tems de son établissement, étoit de Paris, & y est mort le 22. Février 1674. agé de 79. ans. Nous avons de lui plusieurs piéces de Poësie : les plus considerables sont une Ode au Cardinal de Richelieu, qui est encore estimée aujourd'hui ; & le Poëme de la Pucelle ou de la France délivrée. Ce dernier Ouvrage, contre lequel M. Despreaux, pour des raisons personnelles, paroît si animé, ne laisse pas d'avoir ses beautez. On convient que l'Auteur a conduit son dessein avec beaucoup de jugement ; que dans l'expression des mœurs & des passions, il s'est attaché aux sentimens de la nature, & qu'il a quelquefois des figures assez grandes & assez fortes. Ce sont ces beautés qui ont merité à M. Chapelain l'approbation de plusieurs Sçavans, tels que Messieurs Huet, Evêque d'Avranches ; Flechier, Evêque de Nismes, &c. Tout ce qu'on peut reprocher à l'Auteur, c'est la dureté de son stile.

(2) Loüis II. Prince de Condé, qu'on surnomme à si juste titre le grand Condé, porta le nom d'Anguien jusqu'à la mort d'Henri II. son pere.

Qui du Pinde, & de ſes détours
As la parfaite connoiſſance :
Toi ſur qui les ſavantes Sœurs
Répandent à l'envi leurs plus riches faveurs,
CHAPELAIN, trouve bon, que ma foible Muſette,
Sortie à peine des Déſerts,
Interrompe le bruit de ta haute Trompette,
Pour te faire écouter ſes ruſtiques Concerts.

✿✿

L'Invincible Anguien, dont la gloire
Par tant d'illuſtres Actions,
Des Ceſars & des Scipions
Etouffe déja la mémoire,
Non content que dans tes beaux Vers
On ait vû ſon grand nom courir tout l'Univers,
Force ma jeune Muſe à lui donner ſes veilles,
M'encourage, & veut qu'aujourd'hui
L'Europe mette au rang de ſes rares merveilles
Celle de m'exciter à bien parler de lui.

✿✿

Si je chéris la violence
Qu'à mon eſprit font ſes hauts faits,
La peur de tomber ſous le faix
M'étonne, & me tient en balance :
Ce beau projet rempli d'appas
Préſente ſous des fleurs une abîme à mes pas ;
Si j'ai beaucoup de cœur, je connois ma foibleſſe :
Mais l'ardeur qui me vient ſaiſir,
Qui m'échauffe, & m'engage, & me pouſſe, & me preſſe
De crainte tout glacé, me brûle de déſir.

✿✿

Dans un lieu déſert, mais ſuperbe,
De l'honneur qu'il eut autrefois,
D'entendre raiſonner ſes bois
Des premiers airs du grand Malherbe ;
La Muſe qui me conduiſoit,
Qui de l'Art d'Apollon ma jeuneſſe inſtruiſoit,
Sans ceſſe de ton chant me vantoit l'harmonie ;
Et trop foible pour mon deſſein,
Avec confuſion m'apprit que ton génie
Mieux qu'elle, d'un beau feu pouvoit remplir mon ſein.

✿✿

C'eſt lui, dit-elle, dont la veine
Ne doit couler que pour les Rois ;
Qui pour chanter les hauts exploits,
Puiſe à grands traits dans l'Hypocrene :
C'eſt lui dont les inventions,
Donnent le dernier luſtre aux belles actions,
Sçavent vaincre l'oubli, triompher des années,
Elever un mortel aux cieux,
Annoblir d'un Héros les grandes deſtinées,
Et le placer vivant à la Table des Dieux.

✿✿

Pour Anguien, il eſt tout de flâme ;
Souviens-toi que, pour le gagner,
C'eſt aſſez de lui témoigner
Qu'un même feu brûle ton ame ;
Croi que ton déſir eſt ſi beau
Qu'au lieu de mépriſer ton foible chalumeau,
Il en joindra le ſon aux accens de ſa Lyre,
En réglera tous les accords,

Te fera voir le Dieu, qui l'instruit, & l'inspire,
Et conduira ta voix en ses jeunes efforts.

✿✿

C'est avecqcette assûrance
Que de zele tout enflâmé,
Pour le projet que j'ai formé,
Je demande ton assistance :
Fais donc voir, qu'avec équité,
Au fond de nos Déserts, une Divinité
De ton rare savoir m'a rendu ses Oracles :
Montre par de dignes effets
Qu'avec juste raison, je promets des miracles,
Quand je te prends pour guide au dessein que je fais.

✿✿

Applaudis à ma jeune audace,
Inimitable Chapelain,
Guide mes pas, conduis ma main,
Eleve-moi sur le Parnasse :
Là, par des sentiers reculez,
Mais de tes pas hardis incessamment foulez,
A son double sommet fais pénétrer mon ame ;
Sollicite, & presse Apollon
De me faire sentir la chaleur qui t'enflâme,
Quand tu veux travailler pour le sang de Bourbon.

✿✿

Qui doute en l'ardeur qui m'anime,
Qu'instruit de tes doctes Leçons,
Je n'entonne dans mes chansons
Un Air, & charmant, & sublime ?
Le récit des fameux combats,

Par qui ce grand Héros a mis l'Eſpagne à bas,
Sera de mes Travaux, la matiere & le luſtre :
Et tous ces miracles divers
Qui n'ont rien que de grand, qui n'ont rien que d'illuſtre,
Ne pouvant s'abaiſſer, releveront mes vers.

✿✿

Non que dans mon Apprentiſſage
Je veüille que par ton conſeil,
Dans un ouvrage au tien pareil,
D'abord ma jeuneſſe s'engage :
Que pour coup d'eſſai glorieux,
J'oſe déja chanter ſon nom victorieux
Dans quelque Borbonide aux ſiécles immortelle ;
Et ramaſſant tous ſes exploits,
Donner un digne Frere à ta noble Pucelle,
Qui dompte l'Eſpagnol, comme elle fit l'Anglois.

✿✿

Mais tel, qu'au Printemps, Philomele
De ſes petits, régle les Airs,
Et de ſes raviſſants Concerts,
Leur propoſe un divin modele,
Hauſſe, & fléchit leurs mouvemens,
Leur apprend à pouſſer ces doux gémiſſemens,
Ces ſoupirs enchanteurs, ces plaintes amoureuſes,
Et leur forme enfin cette voix,
Qui donne de l'envie aux plus harmonieuſes,
Et nous fait mépriſer la Muſique des Rois.

✿✿

Tantôt tu me feras décrire,
Dans quelque Hymne bien concerté,

Son adorable Majesté,
Qui soûmet tout à son Empire :
L'éclat de ses charmes vainqueurs,
Ce port, qui chaque jour lui gagne tant de cœurs ;
Cet Air de souverain, cet attraïant visage,
Dont le pouvoir avantageux
Rangeroit sous ses loix l'ame la plus sauvage,
Et de ses Ennemis arracheroit des vœux.

✿✿

Echauffé de ta même flâme,
Je chanterai par quels accords,
Le Ciel a joint aux biens du corps,
Les richesses d'une belle ame :
Je loüerai son divin Esprit
Qu'Apollon éleva, que Minerve nourrit,
Que de leurs plus beaux Arts les Muses enrichirent :
O ! que d'illustres ornemens
Doivent avoir les Vers que ces charmes inspirent,
Quand ils sont secondez de tes enseignemens !

✿✿

Après, dans quelque Oeuvre durable,
Je célébrerai ses vertus,
Par qui les vices abbatus
Trouvent son Cœur impénétrable ;
Sa Prudence, sa Fermeté,
Sa Force, sa Candeur, sa Générosité,
Les nobles qualitez par qui cet autre Hercule
S'éleve jusques dans les Cieux,
Rend notre âge étonné, le futur incrédule,
Et des siécles passez les Héros envieux.

✿✿

Mon ſtile, dans ce grand Ouvrage
Aux grandes choſes élevé,
Pour chef-d'œuvre s'eſt réſervé
Et ſa valeur, & ſon courage :
C'eſt alors qu'il prendra l'eſſor,
Que tu me permettras d'emboucher le grand Cor,
Dont tu faits retentir les Actes héroïques ;
Et c'eſt alors que l'Univers
Réſonnera par tout de mes nobles Cantiques,
Et les verra chanter par cent peuples divers.

✿✿

Ma Muſe ſi bien exercée,
Ne doutera plus déſormais
D'entreprendre de ſes hauts faits
La gloire au Firmament pouſſée :
Que n'apprendrai-je pas de toi,
Lors que je chanterai ce grand jour (1) de Rocroy,
Où ſon bras ſe fraya le chemin des Conquêtes ?
Où l'Eſpagne par tant de morts
De ſon fier (2) Gerion vit les dernieres têtes
Tomber ſous la vigueur de ſes premiers efforts?

✿✿

(1) La Bataille de Rocroy, donnée le 19. May 1643. Dom Franciſco de Melos, Général de l'Armée Eſpagnole y fut pleinement défait, malgré la Supériorité de ſes forces, & cette journée décida entre la France & l'Eſpagne, qui ne s'eſt jamais relevée de la perte de ſon Infanterie.

(2) Gerion, Roi de la Celtiberie, aujourd'hui l'Aragon. La fable lui donne trois Corps.

Par qui voit-on nos Villes pleines
De leurs Escadrons mutilez,
Et leurs Régimens dépeuplez
De leurs plus sages Capitaines ;
La délivrance des Germains,
La Flandre sous le joug, l'Artois entre nos mains,
Si loin de tous côtez la Frontiere étenduë,
L'assurance de nos Etats,
L'Autriche épouvantée, & l'Espagne éperduë,
Que par autant d'effets de ses fameux combats ?

✿✿

Enfin, s'il permet que je louë
Ses grands Travaux dignes du tien,
Fais que ma voix ne chante rien,
Que son mérite désavouë :
Du vaillant (1) Mercy terrassé,
Du Bavarois défait, & tant de fois chassé,
Fais qu'avec succès j'entonne les Histoires ;
Et par d'ineffaçables traits,
Fais que dans mes chansons, de ses nobles Victoires
Je laisse à nos neveux les augustes Portraits.

✿✿

(1) François Mercy, Général de l'Armée du Duc de Baviere, connu sous le nom du Baron de Mercy, étoit natif de Longuy en Lorraine. Il s'avança par son mérite dans les Charges militaires. Devenu Général des troupes Navarroises durant les guerres d'Allemagne, il prit Rothevveil en 1643. Il assiegea ensuite Uberling, qui se rendit. Ces avantages & la Conquête de quelques autres Places, lui acquirent beaucoup de réputation. Il fut tué à la bataille de Nortlingue que le Duc d'Anguien gagna sur les Bavarrois en 1645.

Dans ce labeur plein de merveilles,
(Si jamais, docte CHAPELAIN,
Tu me daignes prêter la main)
Que je prétends charmer d'oreilles !
O ! que mes Vers auront d'appas,
Lors que j'y mêlerai tous les autres combats ! ;
Le destin de (1) Fribourg, de Mayence & de Spire !
Mais pour en parler dignement,
Il faut qu'auparavant ton Apollon m'inspire
Par quels charmes un vers dure éternellement.

✿✿

Doncques de ta haute science
Daigne mon Esprit éclairer,
Et ne me fais plus soupirer
Dans mon illustre impatience :
Si tu contentes mon espoir,
J'ose tout présumer de mon peu de savoir ;
Et veux, sans me flatter d'un penser trop superbe,
Faire dire à tout l'Univers,
Qu'encore une fois l'Orne a vû naître un Malherbe,
Et comme lui, par-tout faire admirer mes Vers.

---

(1) Fribourg, Ville d'Allemagne célebre par les Siéges qu'elle a soûtenus, & sur-tout par la Victoire que le Duc d'Anguien remporta en 1644. sur les troupes Bavaroises, postées dans les gorges de la montagne Noire. Le Combat dura trois jours. Il commença le 3. du mois d'Aoust. Le 5. on renoüa la partie. Enfin le 9. selon quelques-uns, la Victoire resta aux François, & fut suivie de la prise de Philisbourg, de Mayence, de la Ville & du Château de Binghen. On avoit préludé par celle de Spire, de Landavv & de Baccara.

A

Mr. MENAGE (1),

Pour l'inciter d'aller en Suede.

* ODE II.

* Cette Ode est de l'année 1651.

DES cavernes sombres & creuses,
Du noir Empire de la mort,
Bellonne attire le discord
Dans nos Citez les plus fameuses :
Ses couleuvres & ses serpens
Sur sa tête horrible rampans,
Empestent tout de leur haleine,
Et son détestable Flambeau
Allume parmi nous la haine,
Qui dure au-delà du Tombeau.

(1) Gilles Menage, de l'Academie de la Crusca, originaire de Sablé en Anjou, né à Angers le 23. Aoust 1613. mourut à Paris le 23. Juillet 1692.

Nous avons de M. Menage plusieurs Poësies Grecques, Latines, Espagnoles, Italiennes & Françoises. Ces Poësies ont leurs beautés & leur agrément : elles ont reçû des Eloges de presque tous les Sçavans de l'Europe. Les Latines, plus estimées que les autres, ont mérité à leur Auteur une place parmi nos plus célébres Poëtes Latins qui composent la Pleïade Parisienne. Entre les Poësies Fran-

La paix loin de nous exilée
A ce ſpectacle plein d'horreur,
De déſeſpoir ou de terreur,
Plus loin encor s'eſt reculée :
A ſon exemple l'équité,
La foi, l'honneur, la probité,
Soudain ont ceſſé de paroître ;
Et quittant ce triſte ſéjour,
Ne nous ont que trop fait connoître,
Que c'eſt ſans eſpoir de retour.

Par mille ſanglantes Batailles,
Et mille meurtres inhumains,
La France de ſes propres mains
S'en va déchirer ſes entrailles :
L'Aſtre favorable aux méchans,

çoiſes, il y a deux piéces d'une Poëſie très-fine ; la premiere intitulée *Métamorphoſe du Pedant Montmort en Perroquet*, & l'autre Requête des Dictionnaires.

Outre ces Poëſies, M. Menage a publié pluſieurs autres ouvrages, parmi leſquels ſon Dictionnaire Etymologique tient le premier rang.

M. Bayle regarde M. Menage comme l'un des plus ſçavans hommes de ſon tems, & l'appelle le Varron du dix-ſeptiéme ſiécle. M. Baillet n'en a pas la même idée. Il traite les Poëſies de M. Menage d'Enfans naturels. *Non content*, t. 5. art. 1534. dit-il, *d'avoir eu tant d'Enfans naturels, il en a voulu avoir encore d'adoptifs à l'imitation de Henſius.* Il prodigue l'Ironie, & en devot irrité, il répand le fiel à pleines mains ; encore s'il avoit eu la charité de ne point attaquer les mœurs ; mais les gens de ce caractere ne connoiſſent que le nom de charité, *quid ipſa valeat, ignorant.*

Ramene en nos fertiles Champs,
Par son influence fatale,
Ces guerres, où le sang des morts
Fit voir dans les champs de Pharsale
Les fleuves surmonter leurs bords.

✿✿

O! que justement, cher Menage,
Pour éviter ces grands malheurs,
Qui nous vont causer tant de pleurs,
Tu prépares un long voyage:
Par ton fâcheux éloignement,
L'équitable discernement,
Le bon sens, le savoir suprême,
Avecque toi nous vont quitter;
Mais t'aimant autant que je t'aime,
Voudrois-je en ces lieux t'arrêter?

✿✿

Traverse les Alpes chenuës,
Passe les plus affreux déserts,
Et cours des plus lointaines Mers
Les plages les plus inconnuës:
Jusqu'au séjour des Aquillons,
Va voir les farouches (1) Gelons:
Aux (2) Cannibales sanguinaires,

---

(1) Les Gelons, Peuples de Scythie, qui bûvoient le sang des Chevaux mêlé avec du lait.

(2) Cannibales, ou Caraïbes, Peuples qui habitoient les Isles Antilles: ils mangeoient les Prisonniers qu'ils avoient fait à la guerre, & les corps de leurs ennemis morts dans la bataille.

Quand même tu devrois passer,
Tu trouveras moins de miseres
Qu'en France tu n'en vas laisser.

✿✿

Mais pourquoi sur les bords du Tybre
Choisis-tu de te retirer,
Sans pouvoir ailleurs esperer
La tranquillité douce & libre ?
Ah ! ce n'est plus dans ces beaux lieux
Peuplez jadis de Demi-Dieux
Qu'on trouve la haute Science ;
Là triomphe superbement
La présomptueuse ignorance
Malgré son triste aveuglement.

✿✿

Non, ce n'est plus, docte Menage,
Aux bords du grand fleuve Latin,
Qu'on trouve le riche butin,
Qui des ans surmonte l'outrage :
A peine y vas-tu rencontrer
Quelqu'un qui puisse te montrer
Que dans cette belle Province
Jadis à l'ombre des ormeaux,
Le célebre Pasteur du (1) Mince
Accorda ses doux chalumeaux.

✿✿

(1) Virgile. Le Mincio, fleuve de Mantouë, patrie de ce Poëte.

Les doctes Filles de mémoire
Ne trouvent par-tout que mépris ;
Par-tout a le vice entrepris
De prophaner leur sainte gloire :
CHRISTINE (1) leur unique appui
Leur offre un azile aujourd'hui
En ces Régions peu prisées :
Mais où malgré les froids du Nord
Vit, comme en des champs Elizées,
L'innocence du siécle d'Or.

✿✿

Si ces Déesses effrayées
N'ont quitté ce mortel séjour,
C'est dans cette fameuse Cour
Qu'elles se sont refugiées :
C'est parmi ces Rochers affreux,
Où l'Hyver triste, & ténébreux
Tient toûjours le Printemps esclave ;
C'est parmi ces frimats épais,
Où fait le beau sang de Gustave,

---

(1) Christine, Reine de Suede, fille de Gustave Adolphe I I. surnommé le Grand, & de Marie Eleonor de Brandebourg, succeda aux Etats de son Pere, l'an 1633. Et pour suivre la Religion Catholique, elle abdiqua sa Couronne en 1654. en faveur de son Cousin Charles Gustave X. du nom. Elle avoit une grande connoissance des Sciences, & parloit presque toutes les Langues de l'Europe avec une facilité admirable. Elle protegea toûjours les Sçavans, sur-tout tant qu'elle fut sur le trône. M. Menage étoit alors dans une telle réputation, qu'elle le voulut attirer à sa Cour. Mais il ne put se resoudre à quitter sa Patrie.

Fleurir l'abondance & la paix.

✿✿

Arriere fameuſes contrées,
Où ſeulement des doux Zéphirs
Régnent les amoureux ſoûpirs,
Et jamais les fâcheux Borées :
Que l'encens croiſſe en vos Buiſſons,
Que deux fois les jaunes Moiſſons,
Tous les ans dorent vos campagnes :
De quoi vous oſez-vous vanter,
Si des Gots, les froides montagnes
Ont dequoi vous le conteſter !

✿✿

Par leur incomparable Reine
Feconde en miracles divers,
De ces monts de neige couverts
Découle aujourd'hui l'Hypocrene :
Par elle, entre ces Monts chenus,
Le Mont aux ſommets ſi connus
Eſt paſſé de l'antique Grece :
Par elle ayant ſon cours laiſſé,
S'embouche aujourd'hui le Permeſſe
Dans ce Golphe toûjours glacé.

✿✿

C'eſt-là, que les Muſes hautaines
Bravent fierement le mépris,
Dont ont vû tant de beaux Eſprits,
Ce ſiécle ingrat payer leurs peines :
Et là ſeulement aujourd'hui

Se

Se trouve loin du triſte ennui ;
Et de l'indigence honteuſe,
L'honnête & douce oiſiveté,
Sans qui leur Science fameuſe
Cherche en vain l'immortalité.

✿✿

Va trouver cette grande Reine,
Dont le nom réſonne par tout,
Et dont de l'un à l'autre bout
On voit la terre toute pleine :
La Nymphe (1) qui vole en tous lieux,
De la Terre juſques aux Cieux
Pouſſant ſon immortel langage,
Ne célebre que ſon ſavoir ;
Mais j'en apprens bien davantage
Du déſir qu'elle a de te voir,

✿✿

Je ſçai qu'à ton vouloir ſoumiſes,
Tu tiens les Neuf ſçavantes Sœurs ;
Et que leurs celeſtes douceurs
Ne me ſont encor que promiſes :
Toutefois ſentant qu'Apollon
Souvent dans le ſacré Vallon
A quelque grande œuvre m'invite ;
Menage, dans tout l'Univers
Je ne voi qu'elle, qui merite
D'être le ſujet de mes Vers.

(1) La Renommée.

Ce grand Heros (1) qui sur la Terre
Fut sans pareil dans les Combats ;
Qui vit par l'effort de son bras
Son nom plus craint que le Tonnere ;
Assis à la Table des Dieux,
Maintenant du plus haut des Cieux
Voit sa Fille d'un œil d'envie,
Pressé de l'agreable ennui
De lui voir mener une vie
Qui l'y mettra plus haut que lui.

Par tout il vainquit avec gloire,
Et vainquit même après la mort ;
Mais souvent préside le Sort
A la plus fameuse Victoire :
Elle par sa seule vertu
Chaque jour, du Vice abbatu
Captive le puissant Empire,
Sans que puisse un douteux Hazard
De tant d'actions, qu'on admire,
S'attribuer la moindre part.

Sa gloire est si grande, & si pure,
Qu'au haut éclat où je la voi,
Estre Fille de ce grand Roi
Est le moins de son avanture :

(1) Le grand Gustave.

L'Envie aux regards de travers
Rend même à tant d'attraits divers
Une loüange legitime ;
Mais aujourd'hui, si je t'en croi
Et le beau sujet qui m'anime,
Qui la doit mieux donner que moi ?

✿✿

Presque Enfant, le Dieu du Parnasse
D'un propice accueïl m'honora,
Et dès-lors il me sépara
De l'ignorante populace :
Depuis vers l'immortalité
Par un Sentier peu frequenté
Je sens chaque jour qu'il m'éleve ;
Je touche à son double Sommet,
Et voi que Calliope acheve
La Guirlande qu'il me promet.

A MONSIEUR (1) LE COMTE DE FIESQUE,

Sur la mort de Monsieur le Chevalier de (2) Fiesque son Frere, tué à MardiK.

ODE III.

FUtur ornement de l'Histoire,
Comte, qui suis tes grands Ayeux
Dans le sentier laborieux,
Qui conduit les Heros au Temple de la gloire ;

---

(1) Charles Leon, Comte de Fiesque. Il avoit épousé Gillone d'Harcour, veuve de Loüis de Broüilly, Marquis de Piennes, & Fille de Jacques d'Harcour, Marquis de Beuvron.

(2) François de Fiesque, Chevalier de Malthe, Frere puîné de Charles Leon. Il étoit Fils de François de Fiesque, Comte de Lavagne, & d'Anne le Veneur de Tillers. Il fut tué au Fort de MardiK en 1646.

De tes rares vertus je sens mon cœur charmé,
Qui sans cesse me sollicite,
De consacrer à ton merite,
Des vers dignes du feu dont tu l'as consumé.

✡✡

Cent fois mon Apollon propice,
S'offrant de me prêter la main,
M'a protesté qu'en mon dessein,
Il trouve du plaisir à te rendre justice.
Ce grand Dieu qui ne sçait ni mentir ni flatter,
Jure qu'il voit en toi des marques,
Que pour celebrer les Monarques
Il est souvent contraint de feindre, ou d'emprunter.

✡✡

Déja d'un celebre Cantique,
Il m'avoit composé les Airs,
M'en avoit reglé les concerts,
Et fait prendre à ma voix un chant tout heroïque;
Mais voyant tes ennuis étonner ta vertu,
Il te rechercha dans toi-même;
Et dans ce changement extrême
Il ne te connut plus, te voyant abbatu.

✡✡

Quoi? me dit ce Dieu que tes charmes
Consumoient de zele & d'amour,
Ce Heros veut-il qu'en ce jour
Nous quittions ton projet pour lui donner des larmes?
Et s'est-il oublié jusqu'à se figurer,
Qu'en une douleur legitime,
La constance devient un crime,

Et que l'honneur consiste à se désespérer.

✿✿

Pour fuïr le nom d'insensible,
Veut-il qu'en faisant son portrait,
Je l'obscurcisse de ce trait,
Que sans ses déplaisirs il étoit invincible?
Qu'à faire son destin son cœur accoûtumé,
Par une force non commune
Eût toûjours eû sur la Fortune
Un absolu pouvoir, s'il n'avoit trop aimé?

✿✿

Pour moi qui sais quelles atteintes
Livrent de semblables malheurs,
Je crûs qu'en tes justes douleurs
C'étoit être cruel que de blâmer tes plaintes:
Car bien loin d'amoindrir la perte que tu fais,
Si tu n'en connois l'importance,
Apprends que pour elle la France,
Voit autant d'affligez, qu'elle a d'esprits bienfaits.

✿✿

La fortune d'une Couronne,
Peut borner nôtre ambition,
Mais avec la condition,
De la pouvoir ôter, ainsi qu'elle la donne:
Sans injustice au moins sa rage elle assouvit:
Mais pour les amis veritables,
Par des loix bien moins raisonnables,
La Vertu nous les donne & la Mort les ravit.

✿✿

La cruelle en cette avanture,

Sépare & brise sans pitié
Les nœuds étroits dont l'Amitié,
Resserre les liens, que donne la Nature :
Et par quelle raison voudroit-on obliger
Ces deux puissances souveraines,
De souffrir les loix inhumaines,
D'un monstre aveugle & sourd, & ne pas s'affliger ?

✿✿

Ne pense donc point que j'imite
Ces importuns officieux,
Dont le discours injurieux
Nous voulant consoler, nos déplaisirs irrite :
Je condamne avec toi leurs faux raisonnemens,
Et nomme leur vertu brutale,
Lorsque dans une perte égale
Ils veulent étouffer les premiers mouvemens.

✿✿

Toutefois si dans ces allarmes,
Les cœurs de tristesse pressez
Pour leur salut intéressez,
Se servent par instinct du remede des larmes :
Après t'être servi d'un semblable secours,
Tu peux voir, que cet instinct même,
Sans une tyrannie extrême,
Ne peut les obliger d'en répandre toûjours.

✿✿

Tu peux en mesurant ta perte,
Mesurer aussi ta vertu,
Et loin de paroître abbatu,
Prendre pour l'étaler l'occasion offerte ;
Mais pense que le Ciel qui la vouloit tenter,

Voyant ſa force non commune,
T'a voulu faire une inforune,
Qui de ta fermeté l'empêchât de douter.

✿✿

L'Or ſçait accroître dans les flâmes,
L'éclat de ſa belle couleur,
Et ce n'eſt que dans le malheur,
Que doivent s'éprouver les invincibles ames:
Si la tienne ne peut redoubler ſon effort,
Du moins en ce deſtin contraire,
Aime aſſez un genereux Frere,
Pour ne point regretter la gloire de ſa mort.

✿✿

Crois-tu quand d'Helene ravie
Le fer des Grecs vengeoit l'Amour;
Si Sarpedon perdit le jour,
Que Jupiter n'eût pû lui redonner la vie?
Il l'eût fait, ſi ſon Fils qui goûtoit ſon bonheur,
Ne l'eût refuſé dans la crainte,
Dont il ſentit ſon ame atteinte,
De ne la pas reprendre avec autant d'honneur.

✿✿

Les Heros laiſſent au vulgaire,
Le fruit des exploits les plus hauts;
Et de leurs illuſtres travaux,
Ils ne gardent pour eux que l'honneur de les faire.
Alcide (1) à ton avis n'eût-il pas mieux aimé

---

(1) Hercule conſommé par une robe empoiſonnée que Déjanire lui envoya.

Mourir dans les ſiens plein de gloire ;
Gagnant quelque inſigne victoire
Que dans les traîtres feux dont il fut conſumé ?

✿✿

Des bien-heureuſes deſtinées
Les Dieux avares aux humains ;
Ne les verſent qu'avec des mains ;
Au mélange des Biens, & des Maux obſtinées :
Ils donnent des lauriers, ils donnent des Treſors ;
Mais s'ils donnent bien peu de vies,
De plaiſirs & d'honneurs ſuivies,
Ils donnent encor moins de glorieuſes morts.

ELEGIES, EPISTRES, STANCES, ET VERS IRREGULIERS.

---------- Me quoque Vatem
Dixerunt Nymphæ, ſed non ego
credulus illis.

DECLARATION D'AMOUR A CALISTE.

ELEGIE I.

CALISTE, je sai bien que je vais me détruire,
Et que ma passion trop portée à me nuire,
Faisant sur mon devoir ce temeraire effort,
Dans l'espoir de guerir, me conduit à la mort,
Qu'osant vous déclarer le mal, qui me possede,
Je vais trouver ma perte en cherchant du remede:
Mais dûssai-je soudain expirer devant vous,
N'obtenir que mépris, que haine, & que courroux,
Et vous voir, s'il se peut, autant impitoyable,
Que je souhaitterois de vous voir favorable:
Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler;
Puis-je cacher un feu, dont on me voit brûler?
Je vous aime Caliste, & j'ose vous le dire;
C'est assez, ce me semble, exprimer mon martire,
Puisque l'aveuglement, qui m'ôte le respect,

Vous défend de tenir cet aveu pour ſuſpect :
Auſſi dans mes douleurs eſperer me contraindre ;
Eſperer me ravir la douceur de me plaindre,
Aſſez, & trop long-temps je l'ai voulu tenter :
Mais qui n'eſpere rien, ne doit rien redouter.
Ce Tyran, qu'en mon cœur vos appas firent naître,
Malgré ma réſiſtance eſt devenu mon maître :
En le voulant donter, lui-même ma donté,
Et s'eſt rendu plus fort, plus j'avois reſiſté.
Depuis, de vos beaux yeux les puiſſantes amorces,
Toûjours dans ma foibleſſe augmenterent leurs forces ;
Et voyant que mon cœur les vouloit ſeconder,
Enfin je ſuccombai, ne voulant pas ceder.
Caliſte, dès ce temps je languis dans vos chaînes ;
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines,
Et mes vives douleurs s'y peignirent ſi bien,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes rien.
Mais comme ma raiſon condamnant cette flâme,
N'avoit pas tout à fait abandonné mon ame,
D'abord je reprimai leur langage indiſcret,
Et voulus les contraindre à garder le ſecret :
Et comme inceſſamment leur diſcours téméraire,
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire,
Pour les en empêcher, j'aimai mieux me bannir ;
Ou plutôt dans la fuite avec eux me punir.
J'allai donc en des lieux à moi ſeul acceſſibles,
Choiſir pour ſoupirer des témoins inſenſibles :
Dans ces Déſerts affreux, au fort de mes tourmens,
Les Bois ſe ſont émûs de mes gémiſſemens ;
Leurs mornes Déïtez quittant leurs ſolitudes,
Ont daigné prendre part à mes inquiétudes ;

Et mille fois Echo dans mon triſte entretien
Pour ſoupirer mon mal a négligé le ſien.
Mais je trouve qu'enfin ma peine eſt incurable ;
Que ce remede eſt rude, & bien peu profitable ;
Et je veux eſperer, qu'il me ſera plus doux,
Puiſqu'il me faut mourir, de mourir près de vous.
Après m'être ſervi de mes plus fortes armes,
Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes,
Ma raiſon m'abandonne, & mon cœur eſt contraint
De vous montrer le trait, dont il ſe ſent atteint.
Renvoyez-le, Caliſte, il revient pour vous dire,
Qu'il ſoupire pour vous, ou plutôt qu'il expire :
Dans ſa rebellion, il veut l'audacieux,
Que ma bouche vous parle auſſi-bien que mes yeux :
Vous l'avez écoutée après ſon inſolence,
Je mets en vos bontez mon unique eſperance :
Car mon Eſprit n'eſt point tellement déreglé,
Que je ne ſache bien que je ſuis aveuglé :
Que la Nature ingrate, & la Fortune avare
M'ont toûjours regardé d'un œil triſte, & barbare ;
Et ne m'ont point orné de ces rares tréſors,
Qui parent un Eſprit, & font aimer un corps.
Caliſte, cependant par une audace inſigne,
J'oſe brûler pour vous en étant ſi peu digne :
Même, le puis-je dire, en ma témerité
J'oſe encore eſperer de ma fidelité :
Ma paſſion me flatte, & me veut faire croire,
Qu'on peut vous adorer ſans ternir vôtre gloire ;
Puiſque même les Dieux du plus vil des mortels,
N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels.
Recevez donc les miens, & ſoyez aſſurée

Que vous ferez assez souffrant d'être adorée :
C'est l'unique bonheur que je veux obtenir ;
Qu'ai-je dit, c'en est trop, vous me devez punir :
Mais si pour vous venger, & pour me satisfaire
Vous souhaitez savoir ce que vous devez faire :
Declarez seulement, que vous souffrez mes feux :
Mon amour aussi-tôt secondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flâme soulagée,
Je vai mourir de joie, & vous serez vengée :
Et moi je trouverai dans cet heureux moment
Mon unique bonheur avec mon châtiment.

SUR LA VIOLENCE D'UNE PASSION.

ELEGIE II.

JEune merveille, à qui mes destinées
Ont consacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle prison,
Malgré mes maux, & malgré ma raison,
Qui me fait voir ma perte manifeste,
J'en veux encor consacrer tout le reste;
Sans que jamais ni rigueurs, ni mépris
Puissent m'ôter le dessein que j'ay pris.
Beauté fatale au repos de ma vie,
Si par vos yeux ma liberté ravie,
Ne vous coûta, qu'un seul de leurs regards:
Et si depuis, bravant tous les hazards
Que j'ai prévûs dans mon sort déplorable,
J'ai mieux aimé me rendre miserable,

Et vous aimant souffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas :
Par tant de maux, de tourmens, & de peines
Si constamment soufferts dedans vos chaînes,
Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
Si vous voulez, pour cette seule fois.
Mais pour m'aider à plaindre mon martire
Lâchez un peu mes fers, que je respire :
Las ! que vous sert de vouloir que mon cœur
Soit accablé dessous leur pesanteur ?
A-t-il conçû quelque penser rebelle,
Ou fait dessein de vous être infidelle ?
Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts,
Ai-je par fois murmuré dans vos fers :
A quel dessein ces chaînes differentes
Que tant de nœuds font encor plus pressantes ?
Si quelquefois j'ose les repousser,
C'est pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ai jamais haï ma servitude,
Même au plus fort de mon inquiétude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir :
Mais je me plains, qu'on ne la peut souffrir :
Qu'à vôtre gré mon mal soit incurable ;
Qu'il soit mortel : mais qu'il soit suportable.
Certes vos yeux tout clair-voyans qu'ils sont,
Pardonnez-moi, ne savent ce qu'ils font :
Qui ne diroit à me voir tout de flâme ?
Que leurs regards n'en veulent, qu'à mon ame ?
Que n'a pas fait Amour pour m'enflâmer ?
Et qu'ai-je fait pour ne vous pas aimer ?
Ai-je offensé par trop de résistance

De

De vos attraits la divine puiſſance ?
Ai-je jamais permis à ma raiſon
De me parler de rompre ma priſon ?
De remontrer à mon ame égarée,
Que je courois à ma perte aſſeurée ?
Que le plaiſir, que l'on prend à vous voir,
Ne produit rien qu'un mortel déſeſpoir :
Que je devois un peu mieux me connoître
Encor qu'Amour ſe fût rendu mon maître ;
Et qu'il falloit pour m'en laiſſer charmer,
Songer du moins ſi vous pouviez m'aimer ?
Dans mon malheur hélas ? tout au contraire
Je ne ſongeois qu'à tâcher de m'y plaire :
D'un ſi beau feu me regardant brûler,
Je n'aſpirois à rien qu'à m'aveugler.
Je me diſois qu'amour a de coûtume
D'entremêler ſes plaiſirs d'amertume ;
Je me diſois, que pour vous acquerir
Mêmes un Dieu ne pouvoit trop ſouffrir :
Fermant les yeux aux bords des précipices,
Je n'y penſois rien voir que des délices :
Mêmes ſentant qu'ils étoient ſous mes pas,
Je me diſois que je n'y courois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes,
Ne puis-je avoir de tréve avec vos charmes ?
Non, non, il reſte à leur puiſſant effort
De m'oüir plaindre, & me donner la mort.
Peut-être encor jugeant mal du ſilence
Qui de mes maux accroît la violence,
Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,
Souffrir la mort, & jamais n'en parler :

Mais qui peut mieux exprimer mon martire ;
Que le travail de ne le pouvoir dire ?
Eſt-il des cris, & des gemiſſemens,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
Quelques tranſports que l'amour nous inſpire,
Aſſez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
Pour l'obſerver, faites envers vos yeux
Que j'aime moins, & je parlerai mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure,
Vous le pouvez éprouver à tout heure.
Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,
S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins :
Vous le verrez par nôtre patience :
Mais que m'en doit ſervir l'experience ?
Vous l'avoüerez ; mais las ! que cet aveu
Me coûte cher, & me ſervira peu!
Avant ce temps mon trépas qui s'avance,
M'aura ravi le prix de ma conſtance :
Et pour tout fruit, quand vous l'admirerez
Avec la leur vous la comparerez.
Helas ? du moins en ſongeant à ma perte
Souvenez-vous que vous l'avez ſoufferte.
Mais qu'ai-je dit ! que c'eſt mal diſcourir
Si vôtre but eſt de me voir mourir.
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,
Bien que je croi ſans ceſſe que j'expire,
Que le trépas, qu'à toute heure j'attends
Rendra bien-tôt tous vos déſirs contens :
Et qu'en mon ſort j'aime aſſez peu la vie
Pour contenter aiſément vôtre envie,

A vôtre gré disposez de mes jours,
Je vous en veux consacrer tout le cours :
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles :
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles :
De tous vos traits ne percez que mon sein,
Ou pour le moins ayez-en le dessein.
Ne souffrez pas que ma fin malheureuse,
(Mais que ma foi rendra si glorieuse)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent nulle part.
N'abaissez-point vous-même vôtre gloire,
Aimez mes maux, aimez vôtre victoire :
Et pour l'honneur de vos yeux seulement,
Aimez l'Amour, si vous n'aimez l'Amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même,
Prenez plaisir à voir qu'il est extrême ;
Et qu'ayant pris naissance de vos coups,
Il est sans doute aussi parfait que vous.
Ainsi mon mal me seroit supportable,
Et vous plaisant à me voir miserable,
Je vous ferois avoir par mes soûpirs
Souvent dequoi contenter vos désirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame blessée
Sans en avoir peut-être eu la pensée :
Ah ! dites-moi si c'est trop souhaiter ?
Laissez-moi libre, ou veuillez m'arrêter :
Ou seulement pressez-moi d'une chaîne
Sous qui mon cœur puisse plaindre sa peine.
Vous me verriez mes fers idolâtrer,
Si sous leur poids je pouvois soûpirer.

Sans ſouhaiter jamais qu'on m'en délivre,
J'y veux mourir, pourvû qu'on puiſſe y vivre :
Car, ô beaux yeux ! ſoïez cruels ou doux,
Je ne voi rien de ſi charmant que vous.
De mille maux perſecutez mon ame,
Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;
Et j'aime mieux m'en laiſſer conſumer
Que d'eſſayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré, contre le vôtre même,
Il faut beaux yeux, il faut que je vous aime :
Aſſez ſouvent je veux m'en repentir,
Mais plus ſouvent il y faut conſentir ;
C'eſt mon deſtin, & quoiqu'il en arrive,
Triſte ou content il faut que je le ſuive.

A UNE DAME QUI DEMANDOIT DES VERS POUR UNE AUTRE qu'elle galantiſoit comme ſa Maîtreſſe.

ELEGIE III.

PAR quelle autorité faudra-t-il, que ſans ceſſe
Je vante dans mes Vers vôtre belle Ducheſſe,
Et tâche de fléchir ce ſuperbe vainqueur
Dont le mérite heureux vous trouve ſans rigueur?
Parce que vôtre cœur depuis trois jours ſoûpire,
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous dire?
Suis-je libre depuis qu'elle a ſçû vous charmer?
Parce que vous aimez, ai-je ceſſé d'aimer?
Et guéri de vos traits, inſenſible à tous autres,
N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les vôtres?

Ah ! ne souffrai-je point encore assez de mal,
Sans que je me tourmente à me faire un Rival ?
Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bizarre ;
Si c'est par fantaisie, au moins est-elle rare,
De vouloir me contraindre à flatter le vainqueur,
Qui peut-être à mes vœux dérobe vôtre cœur.
Mon ame toutefois, soit coûtume, ou caprice,
Aime mieux obéir & se faire injustice ;
Vôtre cœur le souhaite, & le mien plein d'ennui
A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :
Pour obliger vos vœux, vos soins, & vos services,
Je veux qu'il fasse tréve à ses propres supplices :
Et par quelle raison en seroit-il jaloux ?
Toûjours ce ne sera que soûpirer pour vous :
Sous ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne fasse ;
Mais las ! si son travail vous obtient quelque grace,
Pour prix de tant de zele, & de tant de ferveur,
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une autre,
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès du vôtre :
Pour lui, dites un mot, & soudain vous verrez
Que j'en dirai pour vous plus que vous ne voudrez.
Mais sans considerer ce que je me propose,
Ma passion me fait promettre toute chose ;
Mon amour tout gagné consent à se trahir :
Mais hélas ! en ce point comment vous obéïr ?
Pour vanter la beauté qui captive vôtre ame,
Je dirai que ses yeux sont tous remplis de flâme ;
Qu'Amour y prend les traits dont il fait tout charmer,
Et qu'un glaçon près d'eux se verroit enflâmer.

De son divin Esprit je loüerai la justesse,
L'agrément, la présence, & la délicatesse,
Son courage obligeant, son naturel heureux,
Son jugement solide, & son cœur genereux,
Sa conversation douce, honnête, & galante,
Son humeur agréable, égale & complaisante,
Son procedé civil, & sa noble fierté,
Sa candeur, son adresse, & sa grande bonté;
Puis je loüerois encore une bouche adorable,
Et d'un corps si parfait la grace incomparable;
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits si doux;
Mais où les trouve-t'on si ce n'étoit en vous?
Et qui ne verroit bien que dans cette avanture,
J'aurois sans y penser tiré vôtre peinture?
Et s'il me faut ensuite exprimer le tourment
Que cause en vôtre esprit un objet si charmant;
Si je lui veux parler d'un amour veritable
Qu'ait fait naître un sujet infiniment aimable,
D'un désir allumé par des appas puissans,
Nourri par la raison, augmenté par les ans;
D'une soûmission, & d'un respect extrême
Pour la personne aimée, & pour tout ce qu'elle aime;
D'un abandonnement de son propre interêt
Pour se sacrifier à tout ce qui lui plaist;
Et si je veux enfin exprimer un Martyre
Qui n'eût jamais d'exemple en l'amoureux Empire;
Une constance rare, une éternelle foi,
Qui ne connoîtra bien que je parle pour moi?
Mon cœur accoûtumé de languir dans vos chaînes;
Au lieu de vôtre mal soûpireroit ses peines,
Et se plaignant alors dessus un ton trop haut

Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute chose ;
Je ne vous puis servir, mais vous en êtes cause :
Dans l'état où m'ont mis vos injustes rigueurs,
Je ne puis soûpirer de legeres langueurs.
Afin que vos amours s'accommodent aux nôtres,
Diminuez mes maux, ou redoublez les vôtres ;
Ainsi par un commerce agreable entre nous,
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.

A UNE DAME QUI AIMOIT UN VIEILLARD.

EPISTRE GALANTE.

PHILIS, de tant d'Amans qui ſont ſous votre Empire,
N'aurez-vous eu le choix, que pour prendre le pire ?
Vous verrai-je toûjours préferer à mes ſoins
Les vieux ans de celui que je craignois le moins !
Et ſur tous mes Rivaux lui donner l'avantage ?
Parce que le plus vieux doit-être le plus ſage
Outre que la Sageſſe eſt de ces qualitez,
De qui ſont peu d'état maintes rares beautez,
Cette Vertu qui ſert dans les grandes affaires
N'eſt pas eſſentielle aux amoureux Myſteres.
Si l'âge nous apporte un don ſi précieux,
Il en ôte à l'Amour qui lui ſervent bien mieux.
Et c'eſt en ce ſujet, qu'aux ames fortunées,

* *La valeur n'attend pas le nombre des années.*

Par ce libre discours, peut-être croirez-vous
Qu'animé de dépit je vous parle en jaloux ?
Je ne sçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître ;
Mais je sçai bien, qu'au moins je ne devrois pas l'être ;
Et je maintiens, s'il faut que ce soit un des deux,
Que c'est aux soixante ans, plûtôt qu'aux vingt & deux.
Car enfin quelque soin qu'il prenne pour vous plaire,
Ses rides en défont plus qu'il n'en sçauroit faire ;
Et quoiqu'il puisse dire au mépris de ma foi,
La Nature & ses Loix vous parleront pour moi.
Et sans vous déclarer ingrate, & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer contr'elle,
Après les ornemens, les graces, les bien faits,
Et les rares présens, que sa main vous a faits,
L'écouter, c'est commettre un inceste en fleurette ;
Car que vous peut conter sa vieillesse coquette ?
Que ces mêmes propos, dont durant ses beaux jours,
Peut-être à vôtre Ayeule il contoit ses amours,
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos charmes,
N'ayant que de vieux soins, & que de vieilles larmes,
Que des respects ternis, que des soûpirs passez,
Et qui pis est pour lui, que des désirs cassez ?
Ah! considerez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos Poulets avecque des Lunettes :

---

* *Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées,*
La vertu n'attend point le nombre des années.
P. Corneille, Cid. Trag. Acte. 2. Scene. 2.

C. *Cæsar ineunte ætate docuit ab excellenti eximiaque virtute progressum ætatis expectari non oportere.* Ciceron 5. *Philip. n.* 47.

Et ne voyez-vous pas, que déja ſes vieux ans
A ſa prudence même ont fait perdre le ſens ?
Peut-il mieux radotter, que montrer qu'il eſpere
Vous aimer but, à but, comme je pourrois faire?
Paſſe encor s'il tâchoit par de riches prétens,
Par des dons exceſſifs, ſolides, & preſens,
De vous faire trouver dans ſa riche vieilleſſe
Ce qu'on ne trouve gueres avec de la jeuneſſe ;
Je demeure d'accord, que ce ſeroit en vain,
Mais je condamnerois un peu moins ſon deſſein ;
Car vôtre ſexe enfin n'eſt pas ſi difficile,
Qu'il n'en ſoit dans la Cour, qu'il n'en ſoit dans la Ville,
Qui ſçauroient entre un nombre infini de chalans
De ſa Galanterie acheter des Galans ;
Et changer les Bijoux d'un Vieillard incommode,
En d'autres qui pourroient être plus à la mode?
Mais c'eſt tout autre choſe ; il aime, il a du bien,
Il peut, & doit donner ; mais il ne donne rien ;
Et quand vôtre deſſein ne ſeroit pas tout autre,
Son avarice peut me venger de la vôtre.
Je ſçai que vôtre cœur eſt grand, & genereux,
Mais tout cela ſe dit d'un Vieillard amoureux.
Toûjours la raillerie en ces ſujets s'exerce,
Et l'on rit des motifs d'un ſemblable commerce.
Aveugle qu'eſt l'Amour, on préſume aujourd'hui
Qu'il aime la Fortune aveugle comme lui ;
Et qu'en ces derniers temps, ſujet à l'avarice
Du monde vieilliſſant il contracte le vice.
Pour moi j'en ſçaurai bien juger plus ſainement,
Mais tous n'en auront pas un même ſentiment.
Hors ce ſeul déplaiſir je n'ai rien qui me touche,

Ma paſſion ſe leve ; & la ſienne ſe couche.
Comblez-le de faveurs , pourquoi m'en émouvoir ?
Il m'en laiſſera plus qu'il n'en peut recevoir ;
Et je puis mieux que lui trouver autre avanture :
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture ,
Vôtre ſeul interêt me fait parler ainſi ,
Ne m'aimez point , Philis , à quarante ans d'ici.

UNE DAME

AYANT DIT PAR galanterie qu'elle vouloit bien que je fusse son Amant, je lui répondis que j'avois été mal-traité de tant d'autres, que je ne voulois point m'engager désormais sans faire mes conditions ; elle répondit qu'elle le vouloit bien, & que je lui pouvois donner mes Articles, ce que je fis, par cette Epître demi-Burlesque.

EPITRE.

PUISQU'EN dépit de la Perruque
Qui couvre le haut de ma Nuque,
Vous me trouvez assez bien fait
Pour en faire un Amant parfait ;
Philis, je veux avec franchise
Vous dire combien je me prise,
Pour voir si pourrez m'accorder
Ce que je veux vous demander.

Sur-tout, ma divine Maîtreſſe,
Aſſeurez-vous de mon adreſſe;
Que j'ai beaucoup d'affection,
De zele & de diſcretion;
Que je ſuis bon, plein de ſoupleſſe,
Et quoique Normand, ſans fineſſe;
Mémes, ô prodige! Rimeur,
Et jamais de mauvaiſe humeur,
Peut-être qu'en galanterie
Je n'ai pas fort grande induſtrie:
Mais ſous vos loix je m'inſtruirai,
Ou jamais rien je n'y ſçaurai.
Or avec vous parler de gage
Il m'eſt honteux, car mon ſervage
Eſt un honneur, dont ſur ma foi
On pourroit ſatisfaire un Roi:
Mais gratis vous offrir ſervice,
Ce ſeroit vous faire injuſtice:
Vôtre eſprit eſt trop genereux,
Pour vouloir d'un cœur amoureux
Souffrant tourmens, flâmes & chaînes;
Sans raiſon retenir les peines:
C'eſt un métier que, ſans mentir,
On ne fait qu'avec repentir.
Donc puiſque dans cet eſclavage
Vous ſouhaitez que je m'engage,
En quatre mots, ſans barguigner,
Voici ce que je veux gagner.
Tandis que ſans vous l'oſer dire
Vous verrez naître mon martyre,
Vous diſpoſerez vôtre cœur

A ſe défaire de rigueur.
Après, lors que de mes ſouffrances,
Vous aurez quelques aſsûrances,
Pourrez-vous à mon amitié
Donner moins, qu'un peu de pitié ?
Pour bien joüer mon perſonnage,
Il me faudra faire équipage,
Acheter mille inventions,
De fortes reſolutions,
Me fournir de perſeverance,
De doux propos, de complaiſance :
Jugez ſi l'on en peut avoir
A moins de deux onces d'eſpoir ?
Quelquefois ſous une fenêtre
Tranſi, l'on me verra parroître
Par un triſte, & tremblant aſpect,
Témoigner mon profond reſpect :
Chez vous mon amour me conduire,
Heurter, puis n'oſer me produire :
Et je ne veux en cette part
De vos beaux yeux, qu'un doux regard.
En même-temps viendront les veilles
Des douleurs qui ſont ſans pareilles,
De longs évanoüiſſemens,
De lugubres gémiſſemens :
Et peut-être de maladie,
Je verrai ma face enlaidie.
Croirai-je alors que d'un baiſer
Vous me vouluſſiez refuſer ?
Vous ſçavez bien dans une abſence

Ce qu'on souffre de violence,
Que les veritables Amans
N'ont point de plus rudes tourmens:
Pour diminuer ce martyre,
Vous prendrez le soin de m'écrire.
Et comme dans l'Art de rimer
Amour m'apprend à m'escrimer,
Sur cet Article, ce me semble,
Nous aurions grands contes ensemble:
Partant, Philis, dès aujourd'hui
Accordons-nous sur icelui.
Pour une douzaine de Stances
Pleines de grands doleances,
Vous me laisserez sur le soir
Couler la main sous le mouchoir:
Vous recompenserez une Ode
De quelque occasion commode,
Pour vous asśurer de mes vœux:
Deux chansons, d'un nœud de cheveux:
Maints Rondeaux, de maints *je vous aime*,
Ou de quelque chose de même.
J'aurai de vous pour un Sonnet
Un rendez-vous au * Buissonnet.
De vos beautez, pour Elegie,
L'Original, ou la Copie.
Vous me ferez pour un Dixain
Baiser vôtre très-blanche main.
J'aurai quelque faveur Grotesque
Pour prix d'une Epître Burlesque:
Dans un discernement égal

* *Un lieu de promenade.*

Vous

Vous traiterez un Madrigal.
Qu'un petit mot de confidence
Soit d'un Quatrain reconnoissance :
Même ne souffrirez qu'en vain
Je vous présente un seul Deuxain :
Bref, selon l'ouvrage, & la peine,
Vous ferez état de ma Veine,
Et je vous laisse à supputer
Où somme toute peut monter.

STANCES SUR UN DEGAGEMENT.

COMME un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Faute d'espoir, enfin s'est éteint mon amour:
Mais tant qu'il pût durer, sa flâme claire & pure,
Brilla, comme à Midy, brille l'Astre du jour.

✿✿

Du juste & vain regret de vous avoir aimée,
S'il s'allume en mon cœur quelque secret couroux;
Du feu de ce couroux, la plus noire fumée,
Ne noircit point un Nom, qui m'est encor si doux.

✿✿

J'ai pû me repentir, comme j'ai dû le faire;
Mais sans murmure enfin je me suis retiré;
Sans blasphemer les Dieux, auteurs de ma misere,
Ni prophaner l'Autel que j'ai tant adoré.

✿✿

Même en vous déclarant, que votre orgueil me chasse
Tout outré que je suis des maux que j'ai soufferts,
Je ne vous reviens point montrer avecque audace

Un Captif insolent d'avoir brisé ses fers.

✿✿

Sans vous rien reprocher de mes peines souffertes,
Il me plaît seulement de m'en entretenir ;
* Le Nocher, dans le Port consolé de ses pertes,
Des plus affreux périls aime le souvenir.

✿✿

Je sçai de vos appas la divine Puissance :
Mais de quelques appas qu'on puisse être charmé ;
Qui peut toûjours servir sans nulle récompense ?
Qui peut toûjours aimer, & n'être point aimé ?

✿✿

Je vous aimois, Olimpe, & d'une amour si forte,
Que ma raison séduite, en vain montre à mon cœur
Que de votre prison elle a rompu la porte ;
Tant ce cœur insensé s'aimoit dans sa langueur !

✿✿

Triomphez-en, cruelle, au moment que je songe ;
Combien fut vain l'espoir, par qui je fus surpris,
Ce malheureux voudroit qu'un si plaisant mensonge
Pût encore abuser mes credules Esprits.

✿✿

Mais je voi son erreur, & je sçai qui m'anime ;
Et je sçais encor mieux, qu'au dessein que je fais ;
Quand la rebellion peut être legitime,
Avecque son Tyran il ne faut point de Paix.

---

* ——— *revocate animos, mœstumque timorem*
Mittite ; forsan & hæc olim meminisse juvabit. Virg. Æn. 1. v. 206.

Ceſſe donc, vain effort de mon ame inſenſée,
Repentir d'un deſſein ſagement entrepris ;
Viens ſeul, viens pour jamais occuper ma penſée,
Digne reſſentiment d'un indigne mépris.

✿✿

Que la douleur paſſée eſt douce à la memoire !
Et qu'on doit dans ſon ſort trouver peu de rigueur,
Quand on n'a pû joüir d'une juſte victoire,
D'être du moins ſauvé des chaînes du vainqueur!

STANCES

A UNE FILLE QUI faisoit des avances à un sot pour l'épouser.

VOUS en usez en fille sage,
Quand vous recherchez ce Magot.
Pour un Mary, quel avantage ;
Que de passer pour riche, & sot ?

✿✿

Quoi que maint Rival en enrage,
Laissez gronder les mécontens ;
Quand il s'agit de Mariage,
Il faut s'accommoder au temps.

✿✿

Qu'en vain un blondin se propose
* D'en contrefaire le marry ;
Estre honnête homme est peu de chose,
Quand on ne cherche qu'un Mari,

✿✿

La fleurette, & ce badinage,
Dont un Damoiseau vous combat,

---

* Faire le fâché.

Ne donnent pas un équipage,
Comme les Piſtoles d'un fat.

✿✿

Qu'il n'ait eſprit, mine, ni grace,
Hé ! pourquoi vous en alarmer ?
Un galand tient ſi bien la place
D'un mari qu'on ne peut aimer.

✿✿

Quoique votre orgueil me mépriſe,
Et que je vous voïe à regret
Courre au devant de ſa franchiſe,
S'il vous épouſe, c'eſt bien fait.

✿✿

N'épargnez pas quelques avances,
Vous les reprendrez ſur ſon bien :
Mais ô frivoles eſperances !
Qu'en dira-t-on s'il n'en fait rien ?

✿✿

Qu'auront ſervi ces complaiſances
En de ſi grands ſujets d'ennui,
Ces reſpects, & ces deferences
Indignes de vous, & de lui?

✿✿

Pour le forcer à l'Hyménée,
C'eſt beaucoup que vôtre beauté,
Pour peu qu'il eût l'ame tournée
Devers la generoſité.

✿✿

L'amour, dont ſon ame eſt atteinte,

Lui peut donner quelque tourment :
Mais quoiqu'elle d'eût être sainte,
Il l'entend peut-être autrement.

***

Je ne dirai rien qui l'outrage :
Mais je maintiendrai jusqu'au bout,
Qu'à deux doigts près du Mariage,
Je le pouvois suivre par tout.

***

Pour vous, Philis, je vous pardonne;
Et quoi qui me puisse animer,
Je n'ai jamais haï personne
Pour n'avoir pû m'en faire aimer.

SUR LA CARTE DE * TENDRE.

STANCES.

Faites sur un Air.

ESTimez-vous cette CARTE nouvelle,
Qui veut de TENDRE enseigner le chemin?
Pour adoucir une beauté cruelle
Je m'en servois encore ce matin :
Mais, croïez-moi, ce n'est que bagatelle ;
Ces longs détours n'ont souvent point de fin ;

---

* La Carte du Tendre dans la premiere partie du Roman de Clélie par Mademoiselle de Scudéri, est une fiction allegorique, imaginée pour marquer les différens genres de tendresse, qui tous peuvent se rapporter à trois causes, l'Estime, la Reconnoissance, & l'Inclination. La Carte marque trois Rivieres à qui l'on donne ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées Tendre : Tendre sur Inclination ; Tendre sur Estime, & Tendre sur Reconnoissance La route qui conduit à ces trois Villes, est semée de Villages par où il faut passer : Petis Soins, Jolis Vers, &c, que cite monsieur de Segrais, sont de ce nombre.

Le grand chemin, & le plus droit de tous,
C'eſt par BIJOUX.
Sur cette CARTE on marque un certain Fleuve;
Le premier But d'un déſir amoureux:
Mais par BIJOUX aiſément il ſe treuve,
Et c'eſt par là qu'il n'eſt point dangereux:
Demandez-vous une plus forte preuve
Pour faire voir que de ce TENDRE heureux
Le grand chemin, & le plus ſeur de tous.
C'eſt par BIJOUX.

Si quelquesfois ſur ESTIME on s'avance,
C'eſt quand on peut faire eſtimer ſes Dons:
Car PETITS SOINS ne va qu'à Reverence;
Et JOLIS VERS pris ſouvent pour Chanſons
Mal-aiſément meine à RECONNOISSANCE;
Et va plus droit aux Petites Maiſons;
Le grand chemin, & le plus court de tous,
C'eſt par BIJOUX.

Oubliez donc cette trop longue route,
Ne retenez que le nom de BIJOUX,
Avec lui ſeul vous parviendrez ſans doute:
Car ſi d'abord TENDRE ne s'offre à vous,
Séjournez-là, quoique le ſéjour coûte,
TENDRE viendra juſques au rendez-vous;
Le grand chemin & le meilleur de tous,
C'eſt par BIJOUX.

A MADEMOISELLE DE BEUVRON,

Sur un reproche de n'avoir jamais fait de Vers pour Elle

STANCES.

NUIT & jour j'invoque Apollon ;
Pour vous depuis mainte ſemaine,
Il accorde ſon Violon :
Mais il n'a jamais pû ſe mettre en bonne veine.

Il craint, n'en pouvant dire aſſez
D'intereſſer ſa conſcience ;
Et dans tous les Siecles paſſez
On ſçait qu'en dire trop, fût toute ſa Science.

Sans ceſſe aux plus ſots amoureux
Il inſpire la chanſonnette
Pour des Soleils ſi tenebreux,
Qu'ils ne devroient jamais produire une fleurette.

---

* Gillone d'Harcourt, depuis Comteſſe de Fieſque. v. p. 180.

✿✿

Vôtre éclat n'a rien de pareil ;
Et quand pour éclairer le monde ,
Il fait son métier de Soleil ,
Il me la dit lui-même , il vous voit sans seconde.

✿✿

Belle BEUVRON , dans l'Univers
Rien n'égale votre mérite ;
Cependant pour neuf ou dix Vers ,
Mon zele incessamment en vain le sollicite.

✿✿

Il ne me veut inspirer rien
Dont je me puisse satisfaire :
Mais il s'en excuse si bien ,
Que malgré mon envie , il ne me peut déplaire.

✿✿

Il dit que vos yeux si brillans
En font plus d'une seule œillade ,
Que n'en sçauroient dire en mille ans
Sarrazin , * Pelisson , Voiture , & Benserade.

---

* Jean-Paul Pelisson, de l'Académie Françoise , Maître des Requêtes &c. Son Histoire de l'Académie qu'on vient de blazonner ridiculement dans un prétendu Temple du Goût , a été regardée par les vrais Juges comme un chef-d'œuvre. Vers , prose, tout ce qui est sorti de sa plume , est très-estimé.

Il étoit intime ami de Mr. de Segrais; & c'est Mr. Pelisson qu'il introduit sous le nom d'Acante pour Interlocuteur dans l'Eglogue de la Paix. C'est sous ce même nom d'Acante , que Mademoiselle Scuderi a éternisé l'amitié réciproque qui étoit entre Elle & Pelisson, Couple sçavant & qui réüniſſoit au souverain dégré l'esprit & la laideur.

✿✿

Il dit, qu'il n'a point de couleurs
Pour peindre une bouche si belle :
Qu'il ne fait point naître de fleurs,
Dont l'odeur, ou l'éclat touche une ame comme elle.

✿✿

S'il me faut parler de son teint,
A quoi, dit-il. comparerai-je
Sa blancheur dont je suis atteint,
Si ce n'est pas assez des Lys, ni de la neige ?

✿✿

Pensant aux Celestes clartez
Dont brille vôtre Esprit suprême,
Il ne voit rien, qu'obscuritez
Dans tous les feux du Ciel, dans sa Sœur, dans lui-même.

✿✿

Enfin voyant combien les Cieux
Vous ont voulu faire parfaite,
Je doute avec lui si les Dieux
Vous pourroient figurer telle qu'ils vous ont faite.

M. Pelisson, après avoir été longtems à la Bastille, enveloppé dans la disgrace de Mr. Fouquet Sur-Intendant des Finances, auquel il étoit fort attaché & à qui il ne manqua jamais, eût le bonheur de gagner les bonnes graces du Roi, qui le combla de bienfaits. Il étoit né Calviniste, & l'avoit été une grande partie de sa vie. Il abjura ensuite & a fini sa carriere, en écrivant contre cette héresie.

Je modere ainſi mon courroux
De ne pouvoir faire de rimes :
Je les voudrois dignes de vous,
Et de pareils ſouhaits ne ſont point legitimes.

A

UNE FEMME HABILLE'E EN HOMME, en une Mascarade.

STANCES LIBRES.

AH ! Philis, quel homme vous êtes !
Rien ne peut borner vos conquêtes.
Quoi ? vous voulez regner par tout !
Reprenez vôtre habit, & laissez nous le nôtre :
Vous poussez nôtre Sexe à bout,
Et vous voulez encor captiver tout le vôtre.

***

Qui n'eut, comme moi, cette fois
Violé de l'Amour les plus honnêtes Loix ?
Celui que j'ai pour vous, me tourmente & me fâche ;
Mais comment parer de tels coups ?
Je n'avois jamais que je sçache
Aimé d'autre Garçon que vous.

***

O Dieux ! qu'elle étoit mon erreur !
Je ne sentois aucune horreur

Du mal que vous me faiſiez faire ;
Et ſans ſçavoir par qui je me laiſſois charmer,
Je m'amuſois à vous voir plaire,
Et ne ſongeois qu'à vous aimer.

***

Pour moi, j'ai crû depuis qu'aſsûrement mon cœur
Qui brûle dès longtems de vous avoir pour Reine,
Etoit inſtruit de ma langueur,
Et qu'il ſe rioit de ma peine :
Mais confeſſez qu'il avoit tort
De voir tous mes ſens à la gêne,
Et ne m'apprendre point la cauſe de ma mort.

JOUANT AU REVERSI

chez Madame la Duchesse de (1) Châtillon, Elle crût que je lui donnois des As plus souvent qu'à une autre (ce qui est la rigueur de ce jeu là) & elle dit fort agréablement, qu'il falloit que j'eusse plus de soixante ans pour la traiter ainsi: Et comme elle crût que j'en traitois une autre plus favorablement qu'elle, elle ajoûta que nous étions mariez, cette Dame là & moi, puisque nôtre union passoit la galanterie; ce qui fut long tems le divertissement de tous ceux qui joüoient. Le lendemain elle écrivit à (2) Madame la Comtesse de Fiesque, qu'elle ne vouloit point être broüillée avec moi pour cela. Je répondis pour Madame la Comtesse de Fiesque par ces Vers.

BElles gens, & faiseurs de Vers
Ont souvent l'Esprit de travers:
Quoique je puisse dire ou faire,
SEGRAIS est toûjours en colere;
Et ne croi pas pouvoir jamais
Avec lui faire vôtre paix:
Ducheſſe adorable, & charmante,

(1) Elisabeth de Montmorency, veuve du Duc de Châtillon, tué en 1649. à la guerre de Paris. Elle épousa en secondes Nôces le Duc de MecKelbourg, Prince Souverain d'Allemagne.

(2) Madame la Comtesse de Fiesque, v. p. ~~120~~176.

L'affaire

L'affaire eſt aſſez importante
Pour y penſer plus d'une fois;
Je vous le dis en bon François.
Si vous aviez daigné l'entendre,
Il vous le feroit bien comprendre;
Et vous avoüeriez ſans façon
Qu'il dit vrai, le pauvre garçon.
En effet, pour être trop belles,
Qu'a-t'il beſoin de vos querelles?
Et n'eſt-il point permis de pouvoir librement
Employer où l'on veut ſon radouciſſement?
Songez mieux qu'elle eſt vôtre faute,
Les beaux Eſprits ont l'ame haute.
Ses envieux parlent mal de ſon bien;
Et ſes meilleurs amis n'en veulent dire rien:
Mais il eſt doux, courtois, ſans fraude, & ſans fineſſes,
Fidelle pour le moins à ſix ou ſept Maîtreſſes;
Eſprit doux au ſurplus, & qui juſqu'à Roüen
Eſt déja reconnu le VOITURE de Caën:
De Caën où ſon crédit a de telles reſſources
Qu'il en peut en trois jours faire venir des Bources.
Cependant au mépris de tant de qualités,
En vertu du pouvoir de vos rares beautez,
Dont il eſt vrai, que dans la France
Rien ne doit égaler la divine Puiſſance,
Ce que n'ont jamais pû ni le temps, ni le ſort,
Divinitez dont l'Empire eſt ſi fort,
Sans demander ni quoi, ni qu'eſt-ce,
Vous prétendez, belle Ducheſſe,
Le rendre tout d'un coup, & Barbon, & Mari?
Ah! ma foi c'eſt aſſez pour en être marri.

Pour Mari paſſe encor : le lien eſt bien rude ;
Mais la Dame vaut bien un peu d'inquiétude :
Tous les ſoucis d'hymen l'un ſur l'autre amaſſez,
Ne ſont pas tous les jours ſi bien recompenſez.
L'Eſprit galant & beau, la grace merveilleuſe,
Les yeux doux, le teint vif, & mille autres appas,
Obligeante, civile, & ſur-tout Precieuſe,
Qui ſeroit le brutal qui ne l'aimeroit pas ?
Mais par quelle apparence avant ſes deſtinées,
Voulez-vous ſans raiſon devancer ſes Années ?
C'eſt aſſez que vos yeux par de puiſſans efforts,
D'un ſeul regard reſſuſcitent les morts,
Arrêtent les Torrens, faſſent ſuivre les Arbres,
Et d'un ſeul de leurs attraits amoliſſent les Marbres :
C'eſt aſſez du pouvoir de vos divins appas :
Que les fleurs en tous temps naiſſent deſſous vos pas,
Que vos divins attraits, charmans ſur toutes choſes,
Faſſent jaunir les Lys, faſſent pâlir les Roſes,
Et que leur éclat ſans pareil
Juſtement le diſpute à l'éclat du Soleil.
C'eſt aſſez, qu'un mortel ne s'en puiſſe défendre,
Que les plus fiers vainqueurs ſont contraints de ſe rendre,
Qu'aucun en les voyant n'a jamais évité
La perte de ſa vie, ou de ſa liberté ;
Et qu'enfin vos beautez, qui forcent tous obſtacles
Produiſent tous les jours tant de divers miracles.
Faites les ſoûpirer, pleurer, plaindre & pâlir,
Mais n'entreprenez point de les faire vieillir.
De la Mere d'Amour ayez toutes les marques,
Mais ne vous mêlez point de l'office des Parques.
On eſt encore à voir, que Venus, ou ſon fils
Avecque tous leurs ſoins faſſent un cheveu gris :

Et ſouvent au contraire on voit que leur adreſſe
Bien plus que de raiſon recule la vieilleſſe.
Vous cependant, & pour un rien,
Divine, & charmante Ducheſſe,
Vous voulez ôter la jeuneſſe
A qui n'a qu'elle pour tout bien.
Sans mentir l'injure eſt extrême,
Bien peu la ſouffriroient d'un viſage content:
Et qui vous en feroit autant
Vous en auriez dépit vous-même.
Le bon eſt, qu'avec tous vos ſoins
Il n'en ſera, ni plus, ni moins;
Ses Ans vont juqu'à vingt & quatre,
Mais ſans qu'on en puiſſe rabatre;
Encore malgré ſon couroux,
Il n'en a que ſeize pour vous.

UNE DAME M'AYANT dit par raillerie qu'un de ſes Amans étoit jaloux de moi; & ajoûtant, comme il étoit Etranger, & d'une Nation qu'on ſoupçonne d'aimer la vengeance (quoique l'on voïe de grands exemples du contraire) qu'il me feroit aſſaſſiner, je lui répondis que je m'y préparois, & que j'avois déja ſongé à mon Epitaphe: Elle me preſſa de la faire, & le lendemain je lui envoyai ces Vers à qui je donnai pour titre.

EPITAPHE.

De moi-même en cas que N. m'aſſaſſine.

CY giſt, & qui? moy pauvre Amant,
Qui n'avois point encor parlé de mon tourment,
Qu'un Rival en eut jalouſie
Et dans ſa triſte freneſie
Me fit mourir cruellement.

✿✿

Si j'aimois, ce ſont lettres cloſes,
Je n'en fis à grand ni petit
Ni confidence, ni récit ;
J'étois diſcret ſur toutes choſes,
Je ne ſçai qui diable lui dit :
Pourtant, ainſi que je me le figure,
Voici comment advint cette avanture.

✿✿

Mes ſoûpirs leur chemin paſſant
Rencontrerent un ſoir les ſiens devant ſa porte,
Qui revenoient, ou le diable m'emporte,
Jurant la peſte, & grimaçant :
Tant qu'un d'entr'eux ſe courrouçant
Pour chercher noiſe, aux miens s'adreſſa de la ſorte.
Quels chiens de ſoûpirs ſont ceci
Qui paſſent ſi ſouvent ici ?

✿✿

Mes timides ſoupirs, filoient doux ſans mot dire,
Quelque part qu'ils puiſſent aller,
(Chacun à ſa guiſe ſoupire,)
Je leur défends de quereller.
Mais comme en troupe fort nombreuſe
Quelqu'un d'humeur fiere, & hargneuſe
Se rencontre facilement :
Un d'entr'eux ſoudain en colere
D'être traité ſi rudement,
Pour cette fois ne ſe pût taire,
Et lui répondit bruſquement :
Camarade, plus doucement :

Vous êtes d'humeur peu courtoise,
Et si vous avez quelque noise,
Vous êtes un soupir malin
De vous en prendre à moi, qui vais mon grand chemin.

***

Parbleu vous direz tout à l'heure
Où vous voulez aller si tard,
Répondit ce soupir hagard :
Vous n'en sçaurez rien, ou je meure
Reprit le mien fort guoguenard.
Vous êtes mal en équipage
Pour faire tant de *l'entendu*,
Repliqua ce fier personnage.
Vous pour un Senateur, vous n'êtes pas trop sage ;
Lui dit l'autre soudain : mais *qu'en ai-je perdu*
Ajoûta-t'il en son langage ?
Et s'il en fut un peu défait,
Ce qui suit l'outra tout à fait.

***

Quel orgueil est pareil au vôtre ?
Suis-je pas soupir comme un autre,
Discret, galant & vigoureux
Autant que soupir amoureux ?
Jamais leger, jamais parjure ?
(Et ceci soit dit sans injure)
D'haleine douce, & d'Esprit doux
Du moins autant & plus que vous.

***

Puisqu'un si grand désir vous presse

De ſçavoir où je fais ma cour,
Je m'en vais chez une Comteſſe
Qui demeure dans ce fauxbourg ;
Cependant mon Maître me preſſe,
Adieu Soupir juſqu'au retour.

✿✿

Il faut que je vous avertiſſe,
Qu'il dit ces paroles d'un ton
Moins Normand certes que Gaſcon :
Soit par une belle malice,
Par fauſſe gloire, ou par caprice.
Or vous n'aviez pû le ſouffrir
Et m'oyant ainſi diſcourir,
Il crut, connoiſſant mieux mon humeur, que la vôtre
Que je me hâtois de courir
Où l'on en attendoit un autre :
Et fit de mon tourment, & de vôtre vertu
Un jugement un peu tortu.

✿✿

Paſſant, mon avanture eſt bizarre, & cruelle,
Me voilà mort, & ſans ſçavoir pourquoi :
Si mon Rival ſçût avant cette Belle,
Que je vivois deſſous ſa loi,
Hélas ! ſi je fus aimé d'elle,
Il le ſçut auſſi mieux que moi.
Comprens, ſi tu le peux, mon deſtin déplorable,
S'il eut tort, ce Rival cruel, & dangereux,
Que j'euſſe vêcu miſerable !
S'il eut raiſon, que je ſuis mort heureux !

***

Beauté, d'Amans cruels, comme d'attraits pourvûë,
(Et cela veut dire très-fort,)
Plaignez au moins la rigueur de mon sort;
Vous apprendrez à la premiere vûë
De quelle façon je suis mort.

SUR UN ADIEU.

C'En eſt fait, belle Iris,
Le dernier de mes jours approche,
Le conſeil en eſt pris,
Par vos cruels mépris :
Et le triſte reproche
D'avoir cauſé ma mort par vôtre éloignement,
Ne vous peut ſeulement
Arrêter un moment.

✿✿

Soupirs, plaintes, & larmes,
Inutiles & foibles armes,
Contre une inſenſible rigueur,
Sortez à tout le moins pour ſoulager mon cœur.

✿✿

Mais Dieux ! à qui dois-je me plaindre,
Devant qui dois-je ſoupirer ?
Pour me deſeſperer,
Il faut encore ſe contraindre ;
Il faut pour vôtre gloire étouffer mes douleurs :
Ne craignant pas la mort, je crains vôtre colere,
Et je cache mes pleurs
Pour ne vous pas déplaire.

✿✿

Importune, & triſte langueur,
De quel eſpoir faut-il que je vous entretienne ?
Et que faut-il, Amour, que je devienne ?
Douce tranquillité, qui regniez dans mon cœur,
Avant que je l'euſſe connuë,
Helas ! qu'eſtes-vous devenuë ?

✿✿

Hélas ! faut-il qu'à tous plaiſirs
Renoncent déſormais mes frivoles déſirs !
A cent tourmens divers mon ame eſt condamnée,
Telle eſt ma triſte deſtinée ;
Et l'Aſtre malheureux, qui préſide à mes jours,
Plus malheureux encor, préſide à mes amours.

SONNETS, MADRIGAUX, ET CHANSONS.

In tenui labor, & tenuis sit gloria.

LES COMPTES-RENDUS
ET LES
CHANSONS

In tenui labor, at tenuis non gloria.

SUR LE BONHEUR DE LA FRANCE, PAR LA PAIX Generale.

SONNET I.

SOUS les verds Oliviers, dont par sa vigilance
L'heureux JULE enrichit nos champs délicieux,
J'admire ses travaux, & la bonté des Dieux;
Je contemple en repos le bonheur de la France.

JULE a calmé l'orage; il veut que l'abondance
Nous verse à pleines mains ses Tréfors précieux;
Et pour faire par-tout trembler nos envieux,
Il nous rend de CONDE' la fatale vaillance.

Mais nôtre Grand MONARQUE accomplit nos souhaits;
Etant né pour la Guerre, il se donne à la Paix;
Il fait par ses vertus adorer son Empire;

Et de si riches dons, les Graces l'ont orné;
Qu'un légitime choix nous le feroit élire,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

II.

Dangereux Element, Mer trompeuse, & changeante;
Mol Esclave des vents, vraye Image du sort,
Dans le trouble où je suis contemplant ta tourmente,
Hélas ! qu'entre nous deux je trouve de rapport.

Comme toi, je dépens d'une humeur inconstante,
De qui le changement me travaille si fort,
Que mon Ame agitée, incertaine, & flottante,
Dans la Mer de mes maux, ne trouve point de Port.

Ton Eau n'est point amere à l'égal de mes peines;
Plûtôt on conteroit tes flots & tes Arenes,
Que les divers desseins, qu'à tout heure je fais.

Enfin tu n'as sur moi, que ce seul avantage,
Que le calme succede à ton plus grand Orage,
Au lieu que mon esprit n'en espere jamais.

III.

VOTRE départ me tuë : en vain par un Portrait
Vous voulez consoler ma passion fidelle,
Comme il n'approche point de son divin modelle,
Il n'est à ma douleur qu'un remede imparfait.

La gloire donc m'accable, un si rare bienfait,
Augmentera ma peine, en accroissant mon zele :
Moins je trouve à mes Vœux vôtre beauté cruelle
Plus elle instruit mon cœur de la perte qu'il fait.

Enfin vous emportez toute mon allegresse ;
Ce Portrait qu'aujourd'hui vôtre pitié me laisse,
Ne promet à mes maux, qu'un leger reconfort :

Car le plus grand bonheur, que mon ame en espere,
N'est toûjours qu'une idée, & foible, & mensongere,
Et mes vrais déplaisirs me vont donner la mort.

IV.

VOUS à qui je fais voir ma noble servitude
Que vous êtes changez, Deserts délicieux !
Hélas ! qu'il paroît bien, aimable solitude,
Que sur vous, Ismenie a fait luire ses yeux.

En deux jours, bel objet de mon inquietude,
Vous avez rapporté dans ces aimables lieux
Ces Beautez contre qui l'Hyver fâcheux, & rude
A si long-tems armé la colere des Cieux.

Déja des Aquilons la rage en est bannie ;
Vous rendez aux Oiseaux leur divine harmonie ;
Ces Bois en ont repris leur premiere vigueur :

Mais que puis-je esperer de ces Metamorphoses ?
Vos beaux yeux font ici revivre toutes choses,
Et rien que leur éclat n'a causé ma langueur.

V.

CAmpagne de Moissons, & de Fleurs dépeuplée,
Que la Saison maltraite avec tant de rigueur ;
Triste & funeste objet, Arbres que la Gelée

Fait paroître tous morts, & sechés jusqu'au cœur.

Hélas ! si du Soleil la course reculée,
O mes chers confidens, vous prive de vigueur;
Sçachez que comme vous, mon ame désolée,
Demeure loin du sien dans la même langueur.

Mais l'aimable Printems vous peut rendre la vie :
L'espérance du moins ne vous est point ravie;
Au retour du Soleil vous changerez de sort.

Et quand pour soulager ma douleur infinie,
Le Ciel m'accorderoit le retour d'Ismenie,
Que puis-je de sa vûë attendre que la mort ?

A UNE DAME QUI VOULOIT FAIRE tirer son Horoscope.

VI.

* NE cherchez point aux Cieux ce qu'un jour vous ferez ;
Ce Dieu qui du futur a plei ne connoissance,

* *Tu ne quæsieris scire (nefas) quem mihi quem tibi finem Dî dederint, Leuconoë : &c.* Hor. l. 1. Od. XI.

Lui

Lui qui de tous secrets rend les siens éclairez,
Vous en donne en ces mots une entiere assurance.

Vos yeux de mille Amans se verront adorez,
Ou pour mieux exprimer leur divine Puissance,
Autant que d'un regard vous en honorerez,
Vous en verrez autant sous vôtre obéïssance.

Vous verrez tout ceder à leur éclat vainqueur :
Mais sur tout, vos appas captiveront un Cœur
Qui brûlera pour vous d'une flâme éternelle.

En ceci seulement ce Dieu ne répond point ;
Lors que je veux sçavoir si vous serez cruelle,
Il dit que c'est à vous à m'éclaircir ce point.

VII.

QUE je crains vôtre vûë, & que je la souhaite !
Que j'y trouve pour moi de joye, & de tourmens !
Dans mes désirs cachez, dans ma crainte secrette,
Je n'approche de vous qu'avec des tremblemens.

Je meurs quand je vous quitte, & ma langue indiscrette
Qui ne peut devant vous celer mes sentimens,
De ma témerité trop fidele Interprete
M'en fait apprehender les justes châtimens.

Je souffre avec plaisir, adorable Ismenie :
Mais si de vos beaux yeux j'aime la Tyrannie ;
Si pour m'en affranchir je ne fais nul effort :

Comment vivre ſans voir l'objet de ſon martyre ?
Le voir ſans ſoupirer, ſoupirer ſans le dire,
Ou le dire du moins, ſans meriter la mort.

SUR

LA GUERISON

De cette longue maladie dont penſa mourir feu M. * LE DUC DE NEMOURS, 1647.

VIII.

INvincible Heros, dans l'extrême langueur,
Qui menaçant tes jours troubloit nôtre eſperance,
La Parque combattoit le bonheur de la France,
Et d'un mortel effroy nous rempliſſoit le cœur.

Tous deux ils ſe choquoient avec tant de vigueur,
Qu'ils ont tenu long-tems la victoire en balance :
Nos vœux du Ciel plus juſte attirent l'aſſiſtance,
Et nôtre bon Demon demeure le vainqueur.

Mais la Mort, ſans gronder ne peut quitter la place,
Et pour juſtifier ſon inſolente audace,
Tient encor ce propos à ſon party vaincu ;

---

* Charles Amedée de Savoye, Duc de Nemours, & d'Anne de Lorraine fille unique du Duc d'Aumale, tué dans un duel le 30. Juillet 1652. d'un coup de piſtolet par le Duc de Beaufort ſon beau-frere.

Quand je veux d'un Héros trancher les deſtinées,
Par ſes illuſtres faits je conte ſes années,
Et Nemours par les ſiens a déja trop vécu.

IX.

DAphnis vient de mourir, Daphnis de qui l'enfance
Donnoit déja les fruits de l'âge le plus mûr,
Et qui par ſes vertus, de l'avenir obſcur
A de ſi hauts penſers élevoit l'eſperance

Trois lâches aſſaſſins; mais ſous leur apparence
Trois Tygres bien plûtot, au cœur cruel & dur,
Pour s'aſſouvir d'un Sang ſi vermeil & ſi pur,
Ont armé leur fureur contre ſon innocence.

O Pere juſtement accablé de douleur,
Ton eſpoir abbatu par un ſi grand malheur
Ne ſe peut relever par un foible langage.

Le crime eſt de l'Enfer; ſi le Ciel l'a permis,
C'eſt que de ſa promeſſe il a repris le gage,
Ne pouvant s'acquiter, pour t'avoir trop promis.

MADRIGAL I.

A

A UNE PERSONNE qui rêve.

JE suis jaloux, belle Uranie,
Et ce n'est point de mille Amans ;
Qui chaque jour dans leurs tourmens
Accusent vôtre tyrannie ;
Vôtre Esprit est l'heureux Rival
De qui le bonheur sans égal,
Me met à toute heure en allarme :
Jamais son entretien ne vous cause d'ennui,
Lui seul vous possede, & vous charme,
Et rien ne vous plaît après lui.

A

UNE FEMME Belle MALADE.

II.

EN vous faisant parler, votre santé s'altere ;
Et bien, auprès de vous, Philis, il se faut taire ;

Mais connoissez au moins combien de mes langueurs,
Vôtre langueur est différente ;
C'est pour parler, Philis, que vôtre mal s'augmente ;
C'est pour me taire, que je meurs.

A MADAME LA MARQUISE DE * SEVIGNÉ,

POUR UNE DISCRETION perduë au jeu.

III.

VOUS m'avez fait supercherie,
Faites-moi raison, je vous prie,
D'une si blâmable action ;
En joüant avec vous, jeune & belle Marquise,

* La Marquise de Sevigné, Marie de Rabutin, si célébre par les agrémens de son esprit. Ses lettres au Comte de Busli Rabutin son Cousin, connuës depuis longtems, & celles à la Comtesse de Grignan sa fille, qu'on a imprimées il y a quelques années, sont le plus parfait modele du genre épistolaire. Elle epousa en 1644. Henry Marquis de Sevigné, Maréchal des Camps & Armées du Roi, &c.

Je n'ai cru hazarder qu'une Discretion ;
Et m'y voilà pour toute ma franchise :
Mais qu'ai-je fait aussi ? ne sçavois-je pas bien
Qu'on pert tout avec vous, & qu'on n'y gagne rien?

IV.

AU premier jour de cette année,
(Si vous ne m'aviez tout ôté,),
Vous eussiez eu ma liberté,
Car je vous l'avois destinée :.
Ainsi, belle Philis, n'ayant rien à donner,
Je n'ose vous importuner
De la moindre reconnoissance ;.
Mais sans parler de récompense,
Bons Dieux ! qu'il faut être insensé
Pour vous aimer sans espérance,
Comme je faisois l'an passé!

Les Maris ont toûjours tort.

V.

LOrs qu'un Mary voit de sa femme
La conduite exemte de blâme :,
S'il gronde, c'est un animal ;.
Pourvû qu'il ait toujours sa place,
Et qu'elle sçache bien observer la grimace,
Le reste lui fait un grand mal !

VI.

QUand je songe à quel point vous pouvez tous charmer ;
Et combien peu vous devez estimer
Un Cœur qui n'a rien d'estimable,
Hors que par vous, il se laisse enflâmer ;
Je me croi bien plus raisonnable
D'aimer autant que vous êtes aimable,
Que de n'aimer qu'autant que vous pouvez m'aimer :
Mais, belle Iris, n'en faites pas de même,

A une Personne endormie.

VII.

POur feindre de dormir vous me tournez la tête !
Est-ce que vos beaux yeux que vous tenez fermez,
Ne trouvent point ici dequoi faire conquête,
Ou qu'ils craignent de voir ceux qu'ils ont consumez ?
Que votre prévoyance est vaine !
Il faut que, malgré vous, vous me voyez mourir :
Car plus vous essayez de ne pas voir ma peine,
Plus je me sens pressé de vous la découvrir.

SUR

LE PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE * DE FIESQUE.

VIII.

DANS ce divin portrait où brillent tant d'attraits,
Vénus reconnoissant & son air, & ses traits,
Se figura d'abord en être le modelle :
Le regardant mieux toutesfois,
Pourquoi tant de Graces, dit-elle;
Car jamais avec moi je n'en vis plus de trois.

* Anne le Veneur, fille de Jacques, Comte de Tillieres, &c.

SUR DES CHEVEUX DONNEZ.

IX.

VOUS croyez-vous pour ces Cheveux,
Dont vous recompensez mes vœux,
Envers ma passion dignement acquitée ?
Superbe de cette faveur,
J'en exagere la valeur :
Mais quand vous douteriez, si je l'ai meritée,
Que je croirai toujours l'avoir bien achetée,
Si je n'ai qu'elle pour mon cœur !

X.

PHilis un jour me commanda
D'écrire dans son Agenda
Quelques Rimes bien ou mal faites :
Si votre Nom, lui dis-je, est si bien dans mon cœur,
Belle, que j'aye au moins l'honneur,
Que le mien soit sur vos Tablettes.

XI.

SI vôtre cœur desire
Sçavoir dans mon sort rigouroux,
Ce qu'il faudroit que je vous visse écrire
Pour rendre mon destin heureux,
En deux mots je vous le vais dire,
Par un *Je croi que vous m'aimez*,
Vous pourriez, divine Ismenie,
Du beau feu dont vous m'enflâmez,
Moderer l'ardeur infinie :
Mais, si j'ose tout dire en l'état où je suis,
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et dissiper tous mes ennuis,
Il me faudroit un *Je vous aime*.

EXCUSE DE NE POUVOIR faire des Vers à une Dame qui me prioit d'en faire pour elle à une de ses Amies. Madrigal.

XII.

QUAND à mon esprit je propose
De faire pour vous
Qu'il vous faut faire, ou Vers, ou Prose ;
Soudain il s'y dispose,
Et ne trouve rien de plus doux.

Si pourtant à vôtre courroux
Souvent sa pareſſe m'expoſe,
Sçavez-vous quelle en eſt cauſe ?
Il s'amuſe à penſer à vous,
Et ne veut plus faire autre choſe.

A
MADEMOISELLE
Qui me commanda d'écrire ſon Hiſtoire en écrivant mes Nouvelles.

XIII.

POUR écrire votre avanture
Je mets mon ame à la torture,
Et j'y médite nuit & jour :
Cependant avec tant de gloire,
Qui vous rend l'ornement du Siecle & de la Cour,
Je manque de Sujet, ô Dieux ! le peut-on croire ?
Oüi, ce n'eſt pas aſſez de donner tant d'amour,
Il faut aimer un peu pour embellir l'Hiſtoire :
Tant d'éclatantes actions
Surpaſſant mes inventions,
Le récit en rendra vôtre gloire immortelle,
Et déja pour l'oüir tout l'Univers accourt ;
L'Hiſtoire en eſt longue, & belle,
Mais le Roman en eſt trop court.

SUR UN TABLEAU OU MADEMOISELLE étoit Peinte EN ANGE.

XIV.

LORS que Baubrun peint la Princesse en Ange,
Chacun lui dit, qu'il ne peut faire mal ;
Et va contant quelque merveille étrange,
Et du Portrait, & de l'Original :
Pour moi je dis, tréve ici de loüange,
Un Ange, qui seroit à ce bel Ange égal,
Mettroit tous les autres à mal.

CHANSON I.

DEPUIS qu'à Philiſte
Mon cœur j'engageay,
Tantôt je ſuis triſte,
Tantôt je ſuis gay;
Ainſi s'en vont mes amours
—— Avecque mes plus beaux jours.

***

Souvent en ſouffrance
Quelquefois content;
C'eſt la recompenſe
D'un amour conſtant;
Ainſi s'en vont, &c.

***

Si le bien engage
A ſouffrir le mal,
Qu'au moins le partage
N'en n'eſt-il égal?
Ainſi s'en vont, &c.

***

On pleure, on s'ennuye,
On ſouffre en aimant:
Mais quelle autre vie
Paſſe plus gayement?
Ainſi, &c.

***

Un plaisir qui passe
Comme un doux Zéphir ;
En passant, efface
Un long déplaisir,
Ainsi, &c.

***

Ce plaisir s'envole ;
Mais s'envole aussi,
Ma plainte frivole
Et mon vain souci.
— Ainsi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.

II.

Air : Femme sensible, entends-tu le ramage ?

PAisible nuit, dont la noire peinture
De tant d'Amans va cacher les plaisirs,
Hâte tes pas ; las ! je ne t'en conjure
Que pour cacher mes pleurs, & mes soûpirs.

***

Combien d'Amans, sombre nuit, à cette heure
Trouvent par toi la fin de leur tourment !
Et cependant je soupire, & je pleure,
Heureux encor, si c'étoit librement.

***

Qu'un plus heureux, un plus grand bien prétende ;
De son bonheur je ne suis point jaloux, :

Paisible nuit, hélas ! je ne demande
Que le repos que tu donnes à tous.

III.

Air : Triste raison, j'abjure ton empire.

OÙ songez-vous, trop aimable Isabelle ?
Votre injustice est sans comparaison ;
N'avez-vous fui d'une terre rebelle,
Que pour venir revolter ma raison ?

✿✿

Fuyant chez nous les troubles d'Angleterre,
Vous troublez tout par vos divins attraits ;
Et vos beaux yeux me déclarent la Guerre,
Quand vous venez chercher ici la Paix.

✿✿

Mais comment plaindre un tourment si sensible ?
Vous ignorez la langue de ces lieux :
Hélas ! mon mal est déja si visible,
Que pour l'entendre il ne faut que des yeux.

✿✿

Vous ignorez ce que je veux vous dire,
Lors que je veux parler de vos beautez :
Au moins voyez qu'en ces lieux on soûpire,
Comme on soûpire aux lieux que vous quittez.

✿✿

Si mes soûpirs de ma douleur extrême,
Ne parlent pas assez éloquemment,
Apprenez-moi, comme on dit, *Je vous aime* ;
Ce mot vous peut exprimer mon tourment.

IV.

D'Où me vient ce chagrin extrême
Que mon cœur ne peut exprimer ?
Helas ! ~~Hélas !~~ qu'un jour passé sans voir ce que l'on aime,
Est long à qui sçait bien aimer!

Je cede à l'ennuy qui me tuë,
Et je ne sçaurois concevoir
Si ce mortel ennuy vient de l'avoir trop vûë,
Ou s'il vient de ne la point voir.

Auprès des beaux yeux de Sylvie,
Je languis depuis si long-tems ;
Je n'attends que la mort ; mais la plus belle vie
Ne vaut pas la mort que j'attends.

V.

TIrcis dans ce bois sombre, & solitaire,
Chantoit à Philis, d'amour tout enflammé ;
Qu'il est doux d'aimer, ô belle Bergere !
Qu'il est doux d'aimer, & d'être aimé !

Berger, si ton cœur, disoit cette Belle,

D'amour

D'amour eſt épris, le mien eſt conſumé :
Qu'il eſt doux d'aimer un Berger fidelle !
Qu'il eſt doux d'aimer, & d'être aimé !

J'ai chanté comme eux, mais dans mon martyre
J'ai dit, en penſant aux yeux qui m'ont charmé,
Que ſert-t'il d'aimer ſans oſer le dire ?
Que ſert-t'il d'aimer ſans être aimé ?

VI.

JEune Roy, qui chaſſant nos beautez ;
L'Empire amoureux déſertez,
N'irritez point, pour plaire
A votre Mere,
Celle de l'Amour,
Vous en aurez beſoin un jour.

Vous ſçaurez pour triompher de tout ;
Que nul ſans lui n'en vient à bout :
Que Mars vous ſoit proſpere,
Comme j'eſpere,
Il eſt des combats
Où ce Dieu ne préſide pas.

VII.

POur l'aimable Comteſſe
Meurt tous les jours

Quelque Amant qu'elle laisse,
Sans nul secours ;
Et cependant la presse y est toujours.

✿✿

Marquise, en votre absence,
Que deviendront
Les Jeux, les Ris, la Dance ?
Ils languiront :
Helas ! je crois, helas ! qu'ils en mourront.

✿✿

Les Amours qui s'enfuyent,
Vous suivent tous,
Helas ! puisqu'ils s'ennuyent
Avecque nous,
N'oubliez pas celui que j'ai pour vous.

VIII.

Air : Fournissez un canal au ruisseau.

UN jour en revenant du Cours,
Le long des bords de la Seine,
Je voyois suivre mille Amours
Autour du Char de Climene.
Je voulus comme eux suivre cette belle :
— Charmé de son éclat vainqueur :
— Mais quand je m'éloignai d'Elle,
— Je les trouvai tous dans mon cœur.

IX.

QUe mon ame étoit insensée
Quand elle conçut la pensée
De se mettre en votre prison !
O Dieux ! lorsqu'oubliant ma misere passée ;
Je voulus vous aimer contre toute raison,
—— —— Que mon ame étoit insensée !

Que de repentirs inutiles
Mes esperances trop faciles
Coûtent à mes sens asservis !
J'ai fait pour me guérir mille efforts difficiles :
Mais tous efforts sont vains, & ne sont tous suivis
Que de repentirs inutiles.

X.

IRis, qui fait tous mes soins,
M'a rendu misérable :
Je voudrois bien l'aimer moins ;
Mais elle est trop aimable.
Amour, elle sçait tout charmer ;
Son mérite est extrême :
Mais las ! pour le peu qu'elle aime,
N'est-ce point trop l'aimer ?

XI.

AUjourd'huy que tous les Amours,
Sont effrayez par le bruit des Tambours,
Pourriez-vous refuſer le mien,
Qui ne ſauroit s'épouvanter de rien?

XII.

PArlement, appaiſe-toi,
Il faut obéir au Roy;
— On va finir toute querelle:
Mais quand finira celle
De Philis & de moy?

XIII.

PRintems aimable & gracieux délicieux,
Pere des fleurs & des amours nouvelles,
Tu nous renouvelles
— Tes dons précieux:
Belle Peinture,
Belle Verdure,
Par qui tout fleurit,
Par qui tout rajeunit;
Ta grace
Fait changer de face
A tout ce qui vit.

Hélas ! tout change,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit.

✿✿

Depuis le tems qu'eſclave d'Amour,
Les Yeux d'Iris ſont ſeuls mes deſtinées,
Toutes les Années
Je voi ton retour :
Amant de Flore,
Qui fais éclore
Tant d'attraits puiſſans,
Tu reviens tous les ans :
Ta grace, &c.

XIV.

IMportune Raiſon,
Il n'eſt plus de ſaiſon
D'accourir à mon aide ;
Laiſſe agir ſur mon cœur
Ma langueur.
Mon amour eſt ſi fort,
Qu'il faut que tout lui cede ;
Et que peut ton effort
Aux douleurs dont la mort
Eſt l'unique remede ?

XV.

Air : Daigne écouter l'amant fidèle et tendre.

DE votre sort, Philis, chacun s'étonne,
Et sans mentir il est capricieux :
Hélas ! jamais vous n'avez fui personne,
Pourquoi Tircis vous fuit-t'il en tous lieux ?

XVI.

Air : Te bien aimer, ô ma chère Célie.

AMour, je sçais que celle que j'adore,
Pour un Amant n'eût jamais de rigueur :
Mais, si tu veux que je la serve encore,
Fais-lui les yeux aussi doux que le cœur.

XVII. *Le Vœu discret.*

QUoy donc ! jamais vous n'entendrez,
Que je languis, que je meurs, que j'expire !
Ah ! n'en croyez, Philis, que ce que vous voudrez ;
Mais laissez-moi le plaisir de le dire.

XVIII.

PHILIS, votre mérite extrême
Pourroit toucher
Une ame de rocher ;
Mais vous ne m'aimez pas, & je veux que l'on m'aime :
Et de quelques appas qu'on puisse être charmé,
On n'aime pas long-tems, quand on n'est pas aimé.

XIX.

SI Dame il y a qui se mette en cervelle ;
Lorsque son Amant voudra bouder contr'elle ;
Qu'elle prenne soin de le mander
La nuit seulette, & sans chandelle ;
S'il ne se veut accorder,
Point n'en pleure la belle,
Il faut le laisser bouder.

XX.

Air : O Fontenay qu'embellissent tes roses.

PAr ce doux chant, qui tous mes sens transporte ;
Tu veux, Amour, me ranger sous tes Loix,
Ah ! j'y consens, si tu peux faire en sorte,
Qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix.

J'en suis épris, car mon cœur qu'elle engage,
En toute chose estime la douceur :
Je l'aime aux yeux, & sur un beau visage,
Mais beaucoup mieux, quand elle est dans le cœur.

XXI.

DAns le mal qui me désespere ;
Je ne saurois parler, & ne dois point me taire ;
Et Philis s'étonne pourquoy ?
C'est qu'elle ignore, la cruelle,
Que je ne me tais auprès d'Elle,

Que pour entendre Amour qui lui parle pour moy.

✿✿

Dans mes regards tous pleins de flâme,
Des plus passionnez mouvemens de mon ame
Il ne lui parle que trop bien ;
Mais ce Dieu, des Dieux le plus sage,
Ne s'exprime qu'en un langage,
Où toute sa rigueur n'entendit jamais rien.

XXII.

PEnser, lâche flateur, qui me rend misérable,
Pourquoi me tant parler des yeux qui m'ont charmé?
Je ne demande pas si Philis est aimable,
Mais seulement si j'en puis être aimé.

✿✿

Je n'ai point oublié qu'elle est charmante & belle,
Pourquoi me le viens-tu redire incessamment ?
Ah ! réponds bien plûtôt à mon amour fidelle,
Doit-elle un jour soulager mon tourment ?

XXIII.

DAns le mal dont j'ai l'ame atteinte,
Si je vous veux faire ma plainte,
Votre rigueur n'en peut souffrir ;
Pardonnez-moi, belle Sylvie,
Mais j'aime encore un peu la vie,
J'aime mieux parler que mourir.

Je souffre tant de violence
Que si je ne romps le silence,
Je désespere de guérir :
Pardonnez-moi, belle Sylvie,
Mais j'aime encore un peu la vie ;
J'aime mieux parler que mourir.

XXIV.

CEssez, bruit des Tambours ;
Et revenez dans vos plus beaux atours,
Ballets, Comédies, Musiques, Amours.
La Guerre va finir,
La Paix va revenir,
Tout est tranquille : dans ce doux sort,
Vous & moi, Philis, quand serons-nous d'accord ?

Chacun fait son traité,
Et je veux bien qu'aussi ma liberté
Donne ses articles à votre Beauté.
Prenez plaisir à voir
Chacun dans son devoir ;
Et toute chose goûtant la Paix,
Accordons aussi mon Cœur & vos Attraits.

Hélas ! je m'en souviens,
Ferme, & constant je baisois mes liens
Quand toute la France rejettoit les siens.
Ah ! si votre fierté,

Tyrannique Beauté,
Traite en rebelles les plus soûmis,
Comment traitez-vous vos plus grands ennemis?

XXV.

QUe tes Rozes, Amour, ont pour moi peu d'épines!
Qu'en tes prosperitez à tort tu t'imagines
Qu'il faut toujours se plaindre, & pousser des soûpirs!
Ah! que, malgré tes feux, tes fléches, & tes chaînes,
On oublie aisément tes peines
Quand tu fais goûter tes plaisirs!

Amour, regarde-moi dans les bras de Sylvie
(Si tu le peux pourtant, sans me porter envie).
Puis-je avec raison former quelques désirs?
Ah! que malgré tes feux, &c.

XXVI.

MEs yeux n'ont pû dissimuler,
Et mes tristes regards ont osé vous parler
Du beau feu qui brûle mon ame:
Ces indiscrets le feroient voir à tous:
Pour leur apprendre à mieux cacher ma flâme,
Amarillis, je m'éloigne de vous.

Je blâme leur témerité,
Et ces audacieux n'ont pas moins irrité
Mon respect que votre colere:

Mais, dites-moi, dans mon sort rigoureux ;
Quelle raison vous en pourrois-je faire ?
Pour vous venger, je me punis comme eux.

XXVII.

J'Ai poussé des soûpirs, j'ai répandu des larmes ;
Pour toucher votre cœur,
Ces pleurs, & ces soûpirs, sont d'inutiles armes
Contre votre rigueur.
Après ce qu'on m'a vû souffrir,
Philis, j'ai tout fait pour vous plaire ;
Et si ce n'est qu'il faut mourir,
Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.

***

Que j'ai passé de nuits dans mes inquiétudes
Sans avoir pû dormir !
Que j'ay passé de jours parmi les solitudes
A pleurer & gémir !
Après, &c.

***

Pour plaire à vos beaux yeux, qui trouvent des délices
A faire un malheureux,
Amour m'a fait sentir tout ce que ses supplices
Ont de plus rigoureux.
Après ce qu'on m'a vû souffrir,
Philis, j'ai tout fait pour vous plaire ;
Et si ce n'est qu'il faut mourir,
Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.

XXVIII.

SI je me plains, belle Amarante,
Que votre ame trop inconſtante
Change d'Objets à tout moment ;
C'eſt que la mienne trop fidelle
Languit, & ſouffre en vous aimant,
Et ne ſçauroit changer comme elle.

Votre eſprit eſt incomparable,
Votre bouche eſt toute adorable,
Vos yeux n'ont rien que de charmant ;
Mais votre cœur eſt infidelle ;
Et pour conſerver un Amant,
Ce n'eſt pas aſſez d'être belle.

XXIX. A l'Amour.

QUe tes Loix, Amour, ſont cruelles !
Malheureux ſont les cœurs que tu peux enflâmer ;
Plus malheureux encor ceux qui te ſont fidelles !
Mais qui peut vivre ſans aimer ?

XXX.

ENfin me voici de retour ;
Et j'apporte avec moi, pour vous faire ma cour,
Un bel équipage d'Amour ;
J'ai des Fleurettes,

De doux propos, des Vers, des Chanſonnettes ;
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Sylvie, que de l'eſpoir.

***

Je ſçai concevoir des déſirs ;
Je ſçai faire des vœux, & pouſſer des ſoûpirs
Dans les douleurs & les plaiſirs :
Je ſuis fidele ;
J'ai du reſpect, & j'ai beaucoup de zéle ;
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Sylvie, que de l'eſpoir.

XXXI.

PHILIS, dans mon cruel tourment,
Votre douceur veut que j'eſpere ;
Mais hélas ! quand je lui veux plaire,
Votre rigueur me le défend.

**

Votre douceur m'attire à ſoy,
Votre rigueur me déſeſpere ;
Que croirai-je, & que dois-je faire ?
Amour, Amour, conſeille-moy.

XXXII.

ESperez-vous que le Ciel ſoit propice
Aux ſoins que vous prenez, afin de vous guérir,
Quand vous redoublez le ſuplice
De mille Amans que vous faites mourir ?

O Beauté trop parfaite,
Climene, redoutez,
Que le Ciel ne vous traite,
Comme vous nous traitez.

Contre nos cœurs vous employez vos armes,
Vous n'en guériſſez point, & vous les bleſſez tous;
Et ſi la vie a quelques charmes,
Vous n'en voulez conſerver que pour vous:
O Beauté, &c.

XXXIII.

Air: *Il n'eſt qu'un pas du mal au bien* (*Vaudev. du Roi et le Fermier.*)

SI dans le mal qui me poſſede,
Je languis ſans en dire rien,
Philis, pourtant je ſçais fort bien,
Quel en doit être le remede:
Mais je n'oſe le demander,
Et vous n'oſeriez l'accorder.

Dans le tourment dont je ſoupire,
Je mourrai, je n'en doute pas;
Mais en recevant le trépas,
Du moins permettez-moi de dire:
Je meurs pour n'oſer demander
Ce que vous n'oſez m'accorder.

Je ſçais que la faveur eſt grande,
Qui peut m'empêcher de mourir:
Mais s'il ne tenoit, pour guérir,
Qu'à vous en faire la demande;
Pour vous apprendre à l'accorder,
J'apprendrois à le demander.

Pour nous tirer tous deux d'affaire,
S'il vous en fâche autant qu'à moy,
Philis, je vous jure ma foy,
Vous n'avez qu'à me laiſſer faire :
Souffrez-le ſans rien accorder,
Je le prendrai ſans demander.

XXXIV.

Air : Un Troubadour Béarnois.

AH ! que mes yeux ſont contens
Au moment qu'ils vous regardent !
Mais mon cœur en même temps,
Connoiſſant ce qu'ils hazardent,
Leur défend de rechercher
Un bien qui coûte ſi cher.

rime normande.

Toutes les nuits que l'Amour
Le tourmente & le déchire,
Songeant aux plaiſirs du jour,
N'ai-je pas raiſon de dire :
Ah ! mes yeux pourquoi chercher
Un bien qui coûte ſi cher ?

De vains & cruels deſirs,
Des ennuis, de longues veilles,
Suivent de près les plaiſirs
D'avoir vû tant de merveilles :
Sans cela qu'il ſeroit doux,
Philis, d'être auprès de vous !

XXXV.

PLus je vous voi, plus je vous aime;
Car voyant croître chaque jour
Votre mérite, quoiqu'extrême,
Je sens que mon Amour
En fait de même.

✿✿

Que mon plaisir seroit extrême,
Voyant croître tant de beauté!,
Si je ne sentois en moi-même,
Que votre cruauté
En fait de même!

XXXVI.

Air: *Chantons les Matinées de Cythère.*
ou, Je te perds, fugitive Espérance (du Secret.)

DOux Ruisseaux, coulez sans violence;:
Rossignol, ne vante plus ta voix:
Taisez-vous, Zéphirs, faites silence;
C'est Iris qui chante dans ces Bois.

✿✿

Je l'entends, & mon cœur qu'elle attire,
La connoît à ses divins accens,
Aux transports que leur douceur inspire;
Mais bien mieux aux peines que je sens.

XXXVII.

BElle Amarilis, aimons-nous ;
Mocquez-vous-en, ſi l'on en gronde ;
Sur quelque erreur que l'on ſe fonde,
C'eſt le moindre peché de tous,
Et le plus grand plaiſir du monde.

Amour dont nous ſommes touchez,
Maître de mes ſens & des vôtres,
Eſt un Dieu plus doux que les autres :
Il ne punit point les pechez
Dont ſe pourroient fâcher les nôtres.

Selon la Loi des Amoureux,
Un crime noir, c'eſt l'Inconſtance,
L'oubli, l'Orgueil, & l'Inſolence :
Mais trop aimer, jamais entr'eux
Ne fut tenu pour une offenſe.

XXXVIII.

AMis, c'eſt dans ce doux ſéjour
Qu'il nous faudra perdre le jour ;
Peut-on s'en défendre avec gloire ?
Quand la Sœur fait mourir d'amour,
Le Frere y fait mourir à force de trop boire :
Mais qui peut n'être point ſurpris de la douceur
Du vin du Frere, & des yeux de la Sœur ?

✿✿

Réſoluons-nous, n'en parlons plus;
Laiſſons vaincre Amour & Bachus,
Ces Dieux ſi cruels, ſi perfides,
Que jamais mortel n'a vaincus,
Dans ce lieu chaque jour font cent mille homicides,
Trop puiſſans d'être armez de l'extrême douceur
Du vin du Frere, & des yeux de la Sœur.

XXXIX.

QUe je voi, quand je vous admire,
De Graces, de Beautez & d'Appas à chérir!
Mais que je voi ſous votre Empire,
De peines, de tourmens, & de maux à ſouffrir!
Que pour y languir plus d'un jour,
Il faut de conſtance & d'amour!

✿✿

Cependant, divine Climene,
Vous n'en pouvez douter depuis un ſi long-tems,
Sans eſpoir de finir ma peine,
J'adore ces beautez, je ſouffre ces tourmens;
Et j'ai pour en perdre le jour
Aſſez de conſtance & d'amour.

XL.

ASſez long-tems, belle Comteſſe,
Les Jeux, les Ris, & les Amours,

Loin du Bal & du Cours,
Ont de votre langueur témoigné leur triſteſſe :
Gueriſſez-vous, & nous les ramenez ;
Ils ne reviendront plus ſi vous ne revenez.

✿✿

Prenez pitié de tant de graces,
Qui dans un long banniſſement,
Languiſſent triſtement,
Et n'oſent revenir, que pour ſuivre vos traces.
Las ! avec vous qui peut eſperer rien,
Si vous voulez bannir qui vous ſervoit ſi bien ?

XLI.

QUe les Soleils ſont courts,
Tant qu'on peut voir l'objet de ſes tendres amours !
Ainſi d'une viteſſe extrême,
Ainſi l'on ſent les jours, & les ans s'écouler :
Jamais aſſez on n'a vû ce qu'on aime ;
Jamais aſſez on n'a pû lui parler.

XLII.

JE pleure, je me plains, & je ſouffre un martyre
A qui rien n'eſt égal ;
Hélas ! ſi c'eſt Amour qui fait que je ſoupire,
Qu'Amour eſt un grand mal !

XLIII.

AMans Gascons, dont l'humeur glorieuse
N'aime en amour que le bruit d'être aimé,
Et prise moins un cœur de Précieuse,
Que le renom de l'avoir enflâmé :
Contentez-vous d'une chimere ;
Mais après tout avec vos rendez-vous,
Confessez entre nous,
Qu'on peut se taire,
Et n'être pas moins fortunés que vous.

Donnez souvent Fêtes & Serenades,
Brillez au Bal, & galopez au Cours ;
Et des beautez que vous ferez malades,
N'oubliez pas de parer vos discours.
Contentez-vous d'une chimere ;
Mais après tout avec vos rendez-vous,
Confessez entre nous,
Qu'on peut se taire,
Et n'être pas moins fortunez que vous.

XLIV.

Air : Annette, à l'âge de quinze ans.

TOut ce qu'Amour a de rigueur
Et de langueur,
Est dans mon cœur :
Mais qui vous voit, & vous entend,
Belle Lucie, Sylvie
Toute sa vie
En souffre autant.

XLV.

QUI fait plus d'Amans que moi,
Dit tous les jours Climene ?
— A toute heure, par ma foi,
J'en fais quatre ſans peine :
Mais ſçavez-vous comme ils en font ?
Jamais je ne recule,
Ils m'aſſiegent ; je capitule,
Je me rends, ils s'en vont.

XLVI.

AMour, ſçachant qu'en ma priſon,
Me plaindre ſeroit un grand crime,
Ne m'a non plus laiſſé de rime
Que de raiſon.

***

Ce Dieu qui m'a tant fait rimer,
Maintient, dit-il, avec juſtice,
Qu'en vos fers, pour tout exercice,
On doit aimer.

XLVII.

DEchû du doux eſpoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonne ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puiſſe ſouffrir.

O Dieux ! quand finira ma triſte deſtinée ?
Que j'ai l'eſprit troublé, que j'ai l'ame gênée,
Et que je meurs de fois de ne pouvoir mourir !

***

La lumiere du jour qui devient odieuſe
A mon ame amoureuſe,
Hors mes ſombres ennuis, ne me fait plus rien voir ;
La mort ſeule me plaît, & j'en trouve l'atteinte
Moins dure mille fois, que la dure contrainte,
De ſe laiſſer guérir par l'affreux déſeſpoir.

XLVIII.

PErdant le doux eſpoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonnois ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puiſſe ſentir :
Un mot qu'elle m'a dit, a rallumé ma flâme ;
Banni mon déſeſpoir, & rappellé mon ame,
Que mes ſens affoiblis avoient laiſſé partir.

***

J'allois par le trépas finir mes longues peines ;
Car de briſer mes chaînes,
Mon cœur trop amoureux n'y pouvoit conſentir :
Un mot qu'elle m'a dit, a rallumé ma flâme ;
Banny mon déſeſpoir, & rappellé mon ame,
Que mes ſens affoiblis avoient laiſſé partir.

XLIX.

JE ne suis point si téméraire
Que d'oser concevoir l'espérance de plaire
A l'adorable Objet dont mon cœur est charmé :
Mais pour le moins, Amour, dis-lui quelle est ma peine,
Et qu'il n'est que trop vrai que ma mort est certaine,
S'il arrive jamais qu'un autre en soit aimé.

***

Lors que je voi l'éclat des charmes
A qui plus que mon cœur ma raison rend les armes,
Je puis cacher le feu dont je suis consumé :
Mais las ! comment souffrir qu'un autre la possede,
Et pour n'en pas mourir, quel sera le remede
S'il m'arrive jamais d'en voir un autre aimé?

L.

LEs plus beaux yeux du monde ont conjuré ma mort,
Et mon cœur est d'accord
De ne point éviter leurs traits inévitables :
En vain contre leurs coups ma raison veut s'armer,
C'est les aimer déja, ces ennemis aimables,
Que d'avoir balancé si je devois aimer.

LI.

LEs Cyprès
D'ici près,
Soudain
Ont fleury de Jaſmin ;
Toute choſe
Se change en Roſe ;
Et les Eaux
De ces Ruiſſeaux,
Sont de fleur d'Orange ;
Depuis le jour,
Qu'on voit Thyange
Dans ce beau ſéjour.

LII.

TRiſte, timide & fâcheux,
Comme un Enfant malheureux
Que ſa Mere abandonne,
Amour, les larmes aux yeux,
Va criant en tous lieux,
* D'Olonne, d'Olonne.

Et le ſujet de ſes pleurs,
De ſes cris, de ſes douleurs,
Et de tous ſes vacarmes ;
Et ce qui fait nos malheurs,
C'eſt que d'Olonne ailleurs
A porté ſes charmes.

* N..... d'Angennes de la Louppe, épouſe de N... de la Trimoüille, Comte d'Olonne.

LIII.

Ecoutez, Lucie,
De la part d'Amour,
Une Prophétie
Qui m'apprit un jour,
Que la plus endurcie
Doit aimer à son tour.

***

Par sa Loi nouvelle,
Contre la fierté,
La Nymphe cruelle
Perdra sa beauté,
Quand un Amant fidele
En sera maltraité.

***

Qu'un cœur qui s'engage
Sous ses douces loix,
Cherche l'avantage
De faire un beau choix:
L'ame la plus sauvage
Doit aimer une fois.

***

Rien n'est plus frivole
Que de murmurer;
Car sur sa parole
On peut s'assûrer,
Qu'à la fin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

***

Martyr miſérable
D'un Objet charmant,
Du Dieu favorable
Je crus le Serment,
Et je devins aimable
Où je n'étois qu'Amant.

LIV.

QUe loin de la Belle
Qui fait mes malheurs,
Mon amour fidelle
Me coûte de pleurs!
Mais auſſi qu'auprès d'Elle
Je goûte de douceurs!

Epilogue.

AInſi foulant aux pieds l'Honneur imaginaire,
L'Avare Faim de l'Or, & l'Erreur du vulgaire,
Même ſans concevoir la noble Vanité,
Qui nait du doux penſer de l'Immortalité,
Aux bords délicieux de nos claires Fontaines,
Je chantois mes plaiſirs, je ſoûpirois mes peines,
Et goûtois en repos de céleſtes douceurs,
Plus poſſedé d'amour qu'inſpiré des Neuf-Sœurs.
Pendant que mon grand Roi, pour le Ciel ſoûtenant ſeul la guerre,
Affranchiſſoit ſon nom de l'Empire des Parques, Mon roi tournoit ſur lui tous les yeux de la Terre;
Etoit l'appuy des Bons, la terreur des Pervers,

Et l'objet qu'Apollon eût choisi pour ses Vers :
Pendant que frémissoit à sa seule parole
La Discorde Françoise, & l'Envie Espagnole ;
Et que du premier coup de son Sceptre fameux,
On les vit à ses pieds trébucher toutes deux.
LOUIS, du Genre Humain les nouvelles délices ;
Si je m'étois senti les Muses plus propices,
Je n'aurois point voulu de champ moins spacieux
Que tes rares Exploits, que tes Faits glorieux.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

EGlogue premiere, *page* 2. *Note* 2. aberat, *lisez* abeat ; Ibid. *p.* 9. *v.* 17. d'un aimable Berger, *l.* d'une aimable Bergere ; *p.* 38. dans les Notes, densa cupressa, *l.* densa cupressu ; *p.* 40. v. 23. les yeux, *l.* ses yeux ; *p.* 41. v. 25. avec, *l.* avecque ; *p.* 45 v. 6. grand *l.* grands ; *ibid.* v. 15. encore, *l.* encor, *p.* 48. v. 6. encore, *l.* encor ; *p.* 49. v. 15. Jules, *lis.* Jule, & par tout ailleurs de même ; *p.* 89. v. 5. encore, *l.* encor ; *p.* 93. v. 24. encore, *l.* encor. Ibid. v. 27. autre, *l.* une autre ; *p.* 100. v. 13. conservoit, *l.* conservoient ; *p.* 104. v. 13. Haï, *l.* Hay ; *p.* 111. v. 3. à droit, *l.* adroit ; *p.* 114. v. 30. amant, *l.* aimant ; *p.* 127. v. 10. troubloit, *l.* trouvoit ; *p.* 149. v. 14. Tu me sais, *l.* Tu me fais ; *p.* 151. v. 14. son faste, *l.* son faîte ; *p.* 152. v. 13. aux premiers, *l.* au premier ; *p.* 161. avec *l.* avecque ; *p.* 162. *v.* 16. telle, *l.* tel ; *p.* 164. *v.* 11. la, *l.* ma ; *p.* 178. *v.* 2. fuir, *l.* fuire ; *p.* 181. *v.* 11. encor, *l.* encore ; *p.* 187. *v.* 2. beles, *l.* belles ; *p.* 196. *v.* 6. aux nôces, *l.* aux nôtres ; *p.* 201. *v.* 1. puisqu'en en dépit, *l.* puisqu'en dépit ; *p.* 203. *v.* 25. du lugubres, *l.* de lugubres ; *p.* 207. *v.* 9. n'erre, *l.* n'être ; *p.* 209. *v.* 7. quaud, *l.* quand ; *p.* 220. *note* 2. 180. *l.* 176. ; *p.* 226. *v.* 11. l'entendu, *l.* l'entendou ; *ibid. v.* 14. perdu, *l.* perdou ; *p.* 241. *v.* 3. Philis, *p.* 247. *v.* 7. tortnre, *l.* torture ; *p.* 252. *v.* 3. Helas ! helas ! *l.* helas ; *ibid. v.* 15. *l.* ô belle ; *p.* 264. *v.* 14. malheurex, *l.* malheureux.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Poëſies diverſes de Mr. de Segrais* ; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris le 4. Juillet 1733.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien-amée la Veuve de PIERRE DELORMEL, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous aïant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Ouvrage qui a pour titre : *Poëſies diverſes de M. de Segrais de nôtre Academie Françoiſe, contenant les Eglogues, l'Athis Poëme Paſtorale les Odes, Epîtres, Elegies, Sonnets, Chanſons & Stances* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdites Poëſies ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdites Poëſies, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdites Poëſies, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre Permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le onziéme jour de Septembre l'an de grace mil ſept cens trente trois, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 595. *fol.* 599. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 16. *Septembre* 1733. G. MARTIN, *Syndic.*

BINDING SECT. JUL 4 - 1968

LF
S455poe

Ségrais, Jean Regnau
Poësies diverses
Nouv. éd.

DATE	NA